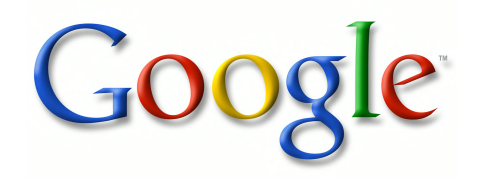


GASTON ROUTIER

L'histoire du Mexique

LE MEXIQUE DE NOS JOURS.
RENSEIGNEMENTS ÉCONOMIQUES
& MESSAGES PRÉSIDENTIELS.

Ouvrage précédé d'un portrait et d'une lettre de Son Exc. le Général de Division Don Porfirio Diaz, *Président de la République des États-Unis Mexicains.*



PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
174, Boulevard Saint-Germain, 176.
1895

L'HISTOIRE

DU

MEXIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Le Mexique, avec préface d'Ignacio Altamirano et une carte du Mexique (un vol. in-8, quatrième mille)...... 3 »

Guillaume II à Londres et l'Union franco-russe (6e édition), un vol. in-18............................ 3 50

Deux mois en Andalousie et à Madrid, un vol. in-8, édition de luxe avec gravures hors texte............ 7 50

La question sociale et l'opinion du pays (enquête du *Figaro*), 4e édition, un vol. in-18.................... 2 50

Les droits de la France sur Madagascar, un vol. in-18.. 3 50

L'Amour de Marguerite (roman contemporain), 8e édition, un vol. in-18.................................. 3 50

Lélio, poème en un acte et en vers (troisième mille), édition de luxe, in-8 .... 3 »

Nos bons Maîtres-Chanteurs, comédie en cinq actes et en vers, un vol. in-18.............. .... 3 50

SOUS PRESSE.

Berlin et les Berlinois (notes d'un voyageur), un vol. in-18.. 3 50

Le Marquis de Tournoël (roman contemporain), un vol. in-18.

Pourquoi le divorce? comédie en trois actes et en prose.

I

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

LE GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ.*

De tous les grands hommes contemporains du Mexique, il n'en est pas qui ait fait plus, il n'en est peut-être pas qui ait fait autant que le Président actuel de la République, pour pousser ce grand pays, à pas de géants, dans la voie de la prospérité et de la paix.

Le président Diaz est né le 15 septembre 1830, dans la cité d'Oaxaca, dans l'État du même nom — la veille au soir du glorieux anniversaire de l'Indépendance nationale. Ses parents s'appelaient Don José Faustino Diaz et Dona Petrona Mory. Oaxaca a été surnommée « la demeure des héros dans le jardin des Dieux »,

* Ce chapitre et le suivant sont la traduction d'articles parus dans le *World* de New-York. Nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer sur l'autorité de notre grand confrère des États-Unis : les éloges qu'il fait du général Porfirio Diaz et de ses ministres prouvent la sincérité absolue et l'impartialité de notre propre jugement. La vérité doit toujours passer avant la flatterie.

Ces chapitres sont pour notre ouvrage la meilleure des préfaces.

« l'Eden de l'Amérique », « la tombe des conquérants et le berceau des patriotes ». L'État, quoique montagneux, est riche en productions agricoles et minières

Le paysage y est grandiose, on y trouve des climats tempérés et des climats tropicaux, et cette contrée est propre à être la pépinière d'enfants destinés à devenir l'espoir de la nation et à dresser bien haut l'étendard de la liberté.

Les ancêtres de Porfirio Diaz étaient des Espagnols qui avaient quitté la mère-patrie dans les premières années de la conquête. Son père possédait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour faire de lui un patriote, un soldat ou un homme d'État. Il était grand, bien fait, musculeux et actif, et il avait l'allure d'un homme très résolu. Comme son fils, nous le trouvons de manières très courtoises, d'un cœur d'or et très généreux, ressentant très fortement les injustices et les injures. Cette qualité existe chez tous les grands hommes, qui sont toujours prêts à rendre justice et aussi à punir sur le champ les coupables. Celui qui se jette dans la lutte, soit physique, soit morale, n'en sortira vainqueur que s'il possède à un égal degré la force et la persévérance.

La mère du président Diaz, de la famille des Mory, venait des Asturies, dont les fils sont bien connus pour leur caractère indépendant et leur ancien lignage, mêlant l'impétuosité des Celtes à la franchise et à la loyauté des Goths. Le grand-père de Melle Mory, un Espagnol, s'était marié chez les Miztèques, à une femme indienne, de sorte que dans les veines de

Porfirio Diaz coulent et le sang des plus valeureuses provinces espagnoles et celui des plus grandes nations de l'Amérique, car les Miztèques étaient peut-être plus civilisés encore que les Aztèques.

Son père possédait à Oaxaca la propriété connue sous le nom de *Meson de la Soledad:* c'est là que Porfirio naquit. Il eut six autres enfants dont deux moururent en bas-âge. En 1833, le choléra asiatique envahit le Mexique et parmi ses victimes figura le capitaine Diaz. Ce fut un grand deuil dans la famille, car la santé de la mère était délicate et les enfants jeunes; mais Mme Diaz avait toute l'énergie de sa race et, à la mort de son époux, elle continua à diriger l'hôtel et montra en toutes choses beaucoup de fermeté et d'intelligence, affirmant avec vigueur dans tous ses actes sa probité comme femme et comme mère. Elle possédait de jolis traits, était industrieuse et hospitalière, courtoise et digne. Avec ses goûts modestes et délicats, elle savait être brave, et, quand il le fallait dans ces temps de révolutions, elle prenait des armes pour sa défense et celle de ses enfants. Son désir était surtout de faire donner à ses enfants une instruction suffisante pour les rendre dignes de toutes les places qu'ils pourraient être appelés à occuper.

Porfirio alla à l'école primaire dès l'âge de sept ans. A quatorze ans il entra au séminaire, dirigé par des prêtres de l'Église catholique romaine. Il y eut plusieurs raisons pour le faire entrer au Séminaire, plutôt qu'à l'institution gouvernementale des arts et

des sciences. La principale fut que les affaires de sa mère n'avaient pas prospéré et que peu à peu elle avait été obligée de vendre des parcelles de propriété pour élever ses enfants.

Au séminaire, on venait en aide aux brillants élèves, mais il n'y fut jamais pensionnaire; en outre, son père avait manifesté le désir qu'il fût élevé pour entrer dans les Ordres. Le Clergé usait de toute son influence pour recruter des prêtres dans les bonnes familles, sentant que les hautes classes l'abandonnaient, surtout depuis la proclamation de l'Indépendance.

Après avoir étudié quelque temps pour se préparer, notre héros comprit qu'il devait faire quelque chose pour aider sa mère, dont les moyens étaient épuisés, et il commença par donner des leçons à ses heures de loisir. Ce faisant, il fut mis en relations avec Don Marcos Perez, juge de la suprême Cour de l'État et professeur à l'Institut gouvernemental des Arts et Sciences. Ce dernier devint l'ami de Porfirio, qu'il mena souvent à l'Institut, discutant avec lui sur l'extension des libertés civiles et religieuses.

Un jour Pérez l'invita à assister à une distribution de prix dans le Collège civil de l'État. Le gouverneur, Bénito Juarez y était, et Porfirio lui fut présenté. Juarez avait connu le père de Porfirio et avait entendu parler des efforts dignes d'un homme faits par Porfirio pour s'instruire et devenir l'aide et la satisfaction de sa mère. Le gouverneur l'encouragea chaleureusement et le jeune Diaz puisa là une ambi-

tion, des désirs, des espérances et de nobles aspirations, auxquels il ne songeait point auparavant — et il dormit mal cette nuit-là, pensant aux merveilleuses paroles, à l'intelligence, et à l'influence magnétique du grand Juarez.

Jetant un regard sur l'histoire de son pays, il n'y vit rien qui ne fût cause de sa perte: l'arrivée des Espagnols et les tristes résultats de leurs efforts mal dirigés pour imposer au peuple mexicain la religion et la civilisation européennes. Il résolut de consacrer sa vie à son pays. Déjà, tout jeune enfant, il avait joué au soldat et toujours les autres garçons l'avaient nommé leur chef ou leur général, tant ses inclinations et ses capacités militaires avaient frappé ses amis.

Quand éclata, en 1847, la guerre avec les États-Unis, le cœur de Porfirio se souleva d'enthousiasme pour aller combattre pour sa patrie, et, avec plusieurs camarades de collège, il pétitionna pour que le Gouverneur l'envoyât à l'endroit où il espérait pouvoir rencontrer l'ennemi. Le Gouverneur Guerque sourit, mais plaça leurs noms sur sa liste et ces jeunes gens furent inscrits sur les rôles de la garde nationale, formant un bataillon qui, vu le jeune âge de ceux qui le composaient, reçut le surnom de : *Mieux que rien.*

Quand Porfirio eut dix-neuf ans et eut fini ses études préparatoires, l'Évêque lui offrit de lui conférer l'année suivante les premiers ordres et d'en faire un Boursier. Mais Diaz déclara alors ses intentions d'étudier le Droit à l'Institut. Le prélat fut surpris de voir un jeune homme ne pas faire cas d'une aide aussi importante.

On déclara sa décision insensée. Son oncle l'Évêque lui retira son appui et le renvoya, ce qui fut le désespoir de sa mère.

Les larmes de sa mère touchèrent le cœur de ce fils affectueux et, quoique insensible aux conseils de l'Évêque, il promit de faire ce que sa mère voudrait. Mais, bien que religieuse et pieuse, désirant vivement sa prospérité spirituelle et temporelle, cette digne femme ne voulut pas contrarier ses désirs et l'obliger ou le persuader de suivre une carrière qui lui serait désagréable. Elle laissa donc Porfirio libre de suivre sa vocation.

Elle vécut assez longtemps pour voir la sagesse pratique de la détermination de son fils, car, après quelques années, vint un orage qui déracina le pouvoir de l'Église et plaça des limites à son influence, tandis que des hommes d'intelligence trouvèrent un libre champ d'action dans la profession du Droit.

Porfirio Diaz entra à l'Institut et commença d'une manière suivie l'étude de la Jurisprudence, dans l'espoir d'enseigner un jour. Juarez, qui ne l'avait pas oublié, lui donna, quoiqu'il n'ait rien sollicité, la position de bibliothécaire. Après quatre ans d'études, ayant été nommé professeur suppléant de Droit Romain avant même d'être gradé, il dut, pour se conformer à la loi, entrer dans une Étude et pratiquer pendant deux ans, ainsi que le requérait le cours des études.

Bénito Juarez était alors notaire, ses fonctions de gouverneur étant expirées.

Pendant ce temps — en 1853 — Santa-Anna, qui

avait été fait Dictateur, cherchait toutes les occasions de détruire ses ennemis et Juarez fut arrêté, emmené à la Vera-Cruz, où, après toutes sortes de mauvais traitements en prison, il fut embarqué pour la Havane; il alla vivre à la fin à la Nouvelle-Orléans. Ses affaires avaient passé à son associé Pérez, mais ce dernier ayant été emprisonné peu après à son tour, pour avoir entretenu une correspondance avec quelques ennemis de Santa-Anna, ce fut Porfirio Diaz qui prit sa charge. Il donna à cette occasion des preuves de son honnêteté, de son activité et montra beaucoup d'habileté dans l'exercice de sa profession.

En voyant les fraudes commises dans les élections pour le Dictateur, lui et les autres étudiants étaient indignés de cette façon injustifiable d'exercer le pouvoir. Ce jeune patriote ne put supporter plus longtemps ce spectacle et, avec un de ses camarades, il se jeta sur la table où l'on votait pour la liste adverse. Un mandat d'arrestation fut lancé contre eux et ils furent obligés de prendre la fuite pour éviter la prison.

Peu après, Diaz fut appelé à mettre en pratique ce qu'il avait appris dans ses manœuvres militaires et, âgé seulement de vingt-cinq ans, il fut jugé parfaitement capable de diriger des soldats et il alla rejoindre dans les montagnes du pays Miztèque une petite troupe de patriotes (deux ou trois cents), commandée par le capitaine Herrera, qui combattait le Dictateur. Herrera reconnut la compétence de Diaz et prit ses avis. Quelque temps après, bien que peu nombreux, mal armés et faiblement disciplinés, ils remportèrent une victoire

à Scotongo sur les troupes nombreuses et bien disciplinées de Santa-Anna.

Quand Santa-Anna fut renversé et que le gouvernement libéral fut établi, Porfirio Diaz retourna à Oaxaca et fut récompensé par le titre de Chef de Police dans le district de Ixtlan. Quelque temps après, quand la garde nationale fut organisée, Porfirio fut élu capitaine de la 4e compagnie du second bataillon, et cédant à sa vocation militaire, il renonça à sa position de Chef de Police, avec un salaire de 140 dollars par mois, pour accepter celle de capitaine avec des appointements de 60 dollars.

En 1857, il alla, sous le lieutenant-colonel Velasco, réduire une rebellion à Jamiltepec. Il fut grièvement blessé à Jxcapax, mais voyant qu'une des lignes était en grand danger, sans faire attention au sang qui coulait de ses blessures, il se porta sur les ennemis avec un si rare courage qu'il les mit en déroute.

Sa mère mourut vers la fin de 1858, tandis qu'il était à Tehuantepec. A travers toutes ces vicissitudes, il avait toujours été un fils obéissant et affectueux et la mort de sa mère lui causa une grande peine.

Cette même année, il alla à Tehuantepec, sous les ordros du général Ignacio Mejia, pour combattre Cobos, qui fut défait à Galapa, tandis qu'on avait confié à Diaz le commandement militaire du District.

Porfirio Diaz maintint le gouvernement dans cette région, luttant contre un ennemi supérieur en forces, sans recevoir aide du gouvernement général et comptant seulement sur ses propres ressources. Il resta

deux ans à Tehuantepec, combattant presque chaque jour contre des forces supérieures. Il fut encore blessé, mais la victoire fut complète et il passa du rang de major au grade de lieutenant-colonel. La discrétion et la prudence unies au patriotisme et à de nobles sentiments furent toujours la marque distinctive de son caractère de soldat.

L'extraction, par un chirurgien des Etats-Unis, d'une balle qu'il avait conservée tout le temps dans son corps, vint mettre un terme aux souffrances physiques qu'il avait si longtemps endurées. Il reçut peu de temps après le brevet de colonel pour une victoire remportée en juin 1859 à Mixtequilla et pour une autre à Tehuantepec en novembre 1859.

Le 5 août 1860, Diaz remporte une nouvelle victoire sur Cobos à Oaxaca. Il avait seulement 700 hommes et trois canons, tandis que Cobos avait 2.000 hommes et douze pièces. Diaz, quoique blessé au pied, resta en selle et, affaibli par la perte de son sang, continua à donner des ordres et à animer ses soldats jusqu'à ce qu'il vît la victoire assurée.

Il fut ensuite atteint de la fièvre typhoïde, mais il fut soutenu durant sa maladie par la nouvelle que ses concitoyens venaient de l'honorer du titre de Député au Congrès Général en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus à la patrie.

Diaz aimait par dessus tout la vie militaire et ne pouvait pas supporter la pensée d'être séparé de l'armée. Sur le champ de bataille, entouré de ses compagnons pleins de confiance en lui, il goûtait mieux

que partout ailleurs le plaisir de l'ambition satisfaite. Là d'ailleurs il pourrait suivre sa carrière, sans avoir à lutter contre toutes les jalousies et l'envie qui se rencontrent dans les réunions législatives. Les dangers de la guerre avaient été jusqu'alors les délices de sa vie et le fracas de la bataille résonnait à ses oreilles comme une douce et harmonieuse musique. Mais il dut se soumettre à son lot et se rendre dans la capitale de la République pour faire le législateur, ayant gravi ainsi un nouveau degré de l'échelle du Pouvoir.

Quoique les forces conservatrices fussent dissoutes virtuellement, quelques chefs qui n'avaient pas trouvé de meilleure occupation que de vivre de la guerre, étaient soutenus par le clergé et l'appât du butin. Leonardo Marquez, un des chefs révolutionnaires les plus en vedette, tenta le 24 juin 1861 une attaque contre la capitale. Le Congrès était en session quand il reçut la nouvelle inattendue de son arrivée. Diaz, étant comme il le disait, *un soldat avant tout,* demanda la permission de se retirer et courut au danger. Les troupes d'Oaxaca, qui avaient leurs quartiers au couvent de San Fernando sous le général Méjia, résistaient à l'attaque de Marquez, et le colonel Diaz fut accueilli par les acclamations enthousiastes de ses vieux compagnons d'armes, dont il releva ainsi le moral. Méjia accepta avec joie le concours de Diaz et ils remportèrent la victoire.

L'importance de l'aide que Diaz avait donnée en cette occasion aux défenseurs de la capitale fut comprise et le Gouvernement le récompensa en lui confé-

rant le commandement de la brigade de Oaxaca — le général Méjia étant tombé malade — avec ordre de joindre la division de Ortega et de marcher contre les forces conservatrices et de les détruire.

Il suffit de dire que le 13 août 1861, le quatrième anniversaire d'un de ses premiers succès, Diaz, avec peu de soldats, remporta une victoire sur Marquez et ses 4.000 hommes.

En attaquant Marquez, il avait désobéi au général Ortega. Il n'était pas agréable à ce dernier d'apprendre que la gloire de la campagne revenait à son subordonné. Ortega se hâta de le rappeler. L'entrée de Diaz dans la capitale fut une marche triomphale et le gouvernement lui donna pour le récompenser le rang de brigadier-général. Cette bataille est connue sous le nom de bataille de Pacluica, environ vers la fin d'octobre 1861.

A quelque temps de là, Benito Juarez fut élu Président de la République et les Français envahirent le pays. Le 5 mai 1862, le général Diaz remporta une victoire sur les envahisseurs à Puebla de los Angeles. Le général Laragoza était le commandant en chef des troupes mexicaines, le général Diaz avait une division sous ses ordres.

Ce qui suit est dû à la plume du général Hinojosa, ministre de la guerre :

Dans le rapport adressé au ministre de la guerre par le général Ignacio Laragoza, commandant en chef des forces libérales du gouvernement constitutionnel du

Président Juarez, ce dernier donne des détails sur la bataille de Puebla du 5 mai 1862 :

« Le 4 mai je donnais l'ordre aux brigades commandées par les généraux Berriozabal, Diaz et Lamadrid de former trois colonnes d'attaque composées : la première de 1.082 hommes, la seconde de 1.000 hommes et la troisième de 1.020 hommes.

» Le général Diaz, avec deux sections de sa brigade et une de celle de Lamadrid, avec deux pièces de canon et celle qui restait d'Abzarer, tint non seulement l'ennemi en échec, mais repoussa la colonne qui avait intrépidement attaqué notre position. Ainsi repoussés, les ennemis battirent en retraite sur l'Hacienda de San José Renteria, où ils joignirent les forces repoussées de la colline, qui, s'étant réorganisées, avaient préparé leur défense, ayant pratiqué des meurtrières partout dans l'épaisseur des murailles des bâtiments.

» Quoique les ayant forcés à la retraite, je ne pouvais pas les attaquer dans cette position, leur force numérique étant supérieure à la mienne ; en conséquence, je rappelai le général Diaz qui, avec beaucoup d'ardeur et de courage, les avait suivis et je lui ordonnai de conserver simplement une attitude menaçante. »

Le 16 mars 1863, le général Forey marcha sur Puebla avec 26.000 hommes et, après une brave défense, le général Ortega se rendit sagement, ayant refusé de capituler. Le 17 mai le drapeau blanc invita les Français à rentrer à Puebla, où ils firent prisonniers 11.000 soldats et 1.500 officiers. Il était difficile de

garder tant de prisonniers et Diaz et Berriozabal saisirent, comme d'autres, la première occasion de s'évader et furent reçus, surtout le général Diaz, à Mexico avec des démonstrations de joie. Il commandait de nouveau une division, quand Juarez dut évacuer la cité de Mexico. Laissant son commandement au général Comonfort, il se rendit à Oaxaca pour organiser l'armée de l'Est. Le maréchal Bazaine vint attaquer Diaz à Oaxaca avec 18.000 hommes et quarante-huit pièces de canon. Diaz se rendit et fut envoyé prisonnier à Puebla. Mais il s'échappa en route. Dix mille dollars furent offerts pour sa capture ou la preuve de sa mort.

Il réunit alors une petite troupe et livra divers combats de ci de là avec des succès variés. Mais ses brillantes victoires de Miahutlan et de La Carbonera sur les Autrichiens donnèrent au général Diaz la renommée et l'éclat du général le plus éminent de son pays. Quoique ces batailles fussent éclipsées par plusieurs de ses victoires précédentes, elles étaient importantes pour l'établissement indiscutable de l'autorité républicaine dans le Sud — résultat de plus d'une année d'efforts obscurs et persévérants.

Il organisa encore de nouvelles troupes et battit Visoza à Juicingo, Etat de Puebla, le 1er octobre 1865. Il alla à La Providencia, où le général Juan Alvarez lui donna 200 armes et il battit de nouveau Visoza à Comitlipa, Etat de Guerrero, le 4 décembre 1865. Il battit le général Ortega à Pinotepo et Jametepec, Etat de Oaxaca, en mars 1866. Il battit encore les Impériaux, commandés par Cevallos, à Puebla, Etat de Oaxaca,

le 14 du même mois. A Nochistlan, dans le même Etat, Diaz combattit la cavalerie hongroise commandée par le comte de Gauz, qui fut tué dans la lutte.

A Miahuatlan, le général Diaz prit mille fusils et deux pièces d'artillerie, ainsi que les munitions de l'ennemi. Un bataillon de chasseurs indiens commandés par des Français fut fait prisonnier.

De Miahuatlan, il marcha sur Oaxaca et, tandis qu'il assiégeait cette capitale, il apprit que le gouvernement impérial envoyait une colonne commandée par le baron Luker, officier autrichien, pour relever la garnison assiégée d'Oaxaca. Le général Diaz résolut de marcher contre la colonne qui approchait et la rencontra, le 18 octobre 1866, à La Carbonera ; il la mit en déroute complète, revint à Oaxaca, dont la garnison se rendit le 31 du même mois. Il prit ainsi 42 canons, 2.500 fusils et toutes les provisions et munitions de la garnison.

Le 1er novembre 1866, le général Diaz entra dans sa ville natale, où il fut couronné de lauriers comme un libérateur. Le 2 avril, il remporta à Puebla une très glorieuse victoire qui ébranla les bases de l'Empire, car Puebla était une des trois forteresses des envahisseurs. Parmi les prisonniers se trouvèrent onze généraux et trois évêques. D'après la loi, les officiers mexicains faits prisonniers et même les étrangers, après le départ des troupes françaises, devaient être passés par les armes. Se présentant devant les onze généraux, Diaz les invita poliment à le suivre, sans les faire garder, jusqu'au palais épiscopal où se trouvaient

600 officiers, dont plusieurs se confessaient et faisaient leurs derniers préparatifs, sachant le sort qui leur était réservé. « Messieurs, leur dit Diaz, il m'est très pénible, il m'est même impossible d'exécuter la loi dans cette circonstance ; et il n'y a pas d'autre alternative pour moi que de vous faire prisonniers. Mais, comme je me souviens de mes propres souffrances quand j'étais prisonnier ici même, je désire vous éviter un pareil traitement. Vous pouvez vous en aller ; vous êtes libres. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me promettre de vous mettre à la disposition du gouvernement suprême quand il vous l'ordonnera. La nation prononcera sa sentence contre l'Empire, mais elle sera indulgente pour ceux de ses fils qui ont fait fausse route. » Cette amnistie générale, qu'il renouvela plus tard de même à Appotnatox, causa de tous côtés une grande satisfaction. Ces hommes, une minute auparavant ennemis, devinrent des amis sincères. Plusieurs se détournèrent pour cacher leurs larmes. Le général Diaz était lui-même profondément ému. Parmi les prisonniers se trouvait un colonel qui était stupéfait et qui ne pouvait se croire libre ; quand le comte de Thün avait fixé la tète du général Diaz à dix mille dollars lors de son évasion de Puebla, ce même colonel Escamilla (alors chef de police de Izucar) avait offert d'ajouter à cette somme mille dollars de sa poche. Le général Diaz comprit la crainte et l'étonnement de son prisonnier et lui dit : « Colonel, cette action imprudente vous était inspirée par un devoir aveugle : laissez-nous oublier tout

cela. » Depuis lors, Escamilla fut un des partisans les plus dévoués du général Diaz.

Après l'occupation d'Oaxaca, le général Diaz marcha sur Tehuantepec, mais il rencontra l'ennemi à Lachitova, sous le commandement du colonel Toledo et il le battit le 19 décembre 1866. Il le vainquit de nouveau le 26 du même mois à Tequisitan.

De là, Diaz retourna à Oaxaca, où il réorganisa ses forces. Ensuite il investit Puebla le 3 mars 1867 et la prit d'assaut le 2 avril suivant.

En tempérant par sa magnanimité les rigueurs de la guerre, en évitant l'effusion de sang, le général Diaz eut une grande influence sur la chute de Mexico et se fit en même temps une grande réputation chez ses amis et ses ennemis. Le général Tamariz, qui mourut peu après, disait avec émotion : « Diaz m'a conquis deux fois, et par son talent militaire et par sa générosité ; je servirais avec plaisir sous un pareil chef, même comme simple soldat. »

Après la prise de Puebla, Diaz alla à la rencontre du général impérialiste Marquez, qui avait quitté Queretaro pour Mexico et qui marchait alors contre Puebla. Le 6 avril le général Diaz l'atteignit à San Diago Notario, où il le vainquit. Diaz, poursuivant sa victoire, joignit encore une fois Marquez à San Lorenzo et le mit, le 10 avril, en pleine déroute. Marquez ne put arriver à Mexico qu'avec quelques cavaliers hongrois.

Diaz marcha alors sur Mexico, s'établit à Tacubaya, et commença les opérations pour assiéger Mexico.

Le 14 mai, le général Escobedo prenait Queretaro. Maximilien fut traduit devant une cour martiale et condamné à mort, en exécution de son propre décret du 3 octobre 1865, qui destinait tous les officiers prisonniers à être passés par les armes. Il fut exécuté comme l'avaient été le général Artéaga et tous les généraux républicains.

Le 19 juin 1867, il fut fusillé, ainsi que ses principaux généraux, Méjia et l'ancien président Miramon.

Diaz avait continué pendant ce temps le siège de la capitale avec vigueur ; le 20 juin les Conservateurs se rendirent et Diaz fit tranquillement son entrée à Mexico où il alla habiter une petite maison dans les faubourgs et installa ses bureaux à l'Ecole des Mines. Aucun drapeau ne fut arboré sur ce palais avant le 15 juillet, où Juarez le hissa lui-même. Notre loyal général avait réservé pour célébrer dignement cette fête 20.000 dollars, et le contraste entre la majesté du spectacle et l'asile modeste du triomphateur fit sur le peuple une grande impression en faveur de cet homme qui, s'oubliant complètement lui-même, n'avait pensé qu'au bonheur de ses concitoyens. En rendant ses comptes au Trésor, le général Diaz lui apporta 140.000 dollars, ce qui causa à tout le monde un grand étonnement, car les frais de la guerre avaient été énormes en comparaison des ressources dont disposait Diaz.

Le lendemain de son triomphe, le vainqueur de Mexico donna sa démission de commandant de l'Armée de l'Est et, peu de mois après, il retourna à Oaxaca,

sa ville natale, qui reçut son héros à bras ouverts. De la capitale chez lui, ce fut une marche triomphale. La Législature de Oaxaca lui avait donné la Hacienda de la Noria, où il se retira, et vécut tranquillement pendant deux ans, se reposant de ses travaux et de ses fatigues.

Le général Diaz éprouvait, depuis sa jeunesse, un vif attachement pour Dona Delfina Ortega y Reyes et le jour de la prise de Puebla, le 2 avril — ce jour mémorable où il donna la liberté à ses prisonniers — il épousa la femme de son choix. Mme Diaz possédait un caractère très doux et un cœur tendre et son plus grand plaisir était de faire la charité et d'aider à élever et instruire des enfants de son sexe — c'est ainsi qu'elle s'occupa elle-même d'un collège de jeunes filles que son mari avait fondé. Elle était d'un naturel timide qui, joint à sa grâce innée, contribuait à lui donner la dignité qui sied à une femme.

Bénito Juarez était alors président et Diaz fut élu député au Congrès par son Etat. Le pays demeurait en pleine révolution et pour rétablir la paix il fallait beaucoup de jugement et de tact. Le 18 juillet 1872, Juarez mourut et Sébastian Lerdo de Téjada lui succéda. Lerdo, après son élection à la Présidence, rencontra beaucoup de mécontentement à cause de son attitude contre le Clergé et à cause du sentiment, qu'éprouvaient instinctivement tous les soldats, que la Présidence de la République devait revenir au général Diaz comme au plus digne ; l'ère des révolutions ne fut donc pas close.

Le général Diaz s'embarqua le 5 décembre 1875 à Vera-Cruz et alla aux Etats-Unis où, en compagnie des amis en qui il avait confiance, il réunit une armée dans les États de Tamaulipas et Coahuila et marcha sur Mexico. Mais il fut surpris et obligé de fuir. Il s'embarqua sur le steamer *City of Havana*, ayant pris soin de changer de nom et autant que possible de se déguiser. Il connaissait à bord plusieurs personnes, mais nul ne l'avait reconnu, et tout alla bien jusqu'à Tampico, où une compagnie fut embarquée pour Vera-Cruz : les soldats le reconnurent. Voyant qu'il était découvert et que les officiers faisaient mine de vouloir l'arrêter, il se jeta du steamer dans les flots, espérant s'échapper en gagnant la côte à la nage. Mais ses ennemis veillaient et ils crièrent : un homme à la mer! Et, malgré ses efforts, on le rattrapa et on le ramena au steamer. Comme on allait le déclarer prisonnier, Diaz appela le capitaine et se mit sous la protection du drapeau des États-Unis. Le capitaine accéda à sa demande jusqu'à son arrivée à Vera-Cruz. Quoiqu'une sentinelle eût été placée à la porte de son salon, Diaz se rendit à la chambre du commis aux vivres avec un appareil de sauvetage, afin de s'échapper de nouveau. Mais l'économe, un malin, lui conseilla de se cacher dans un sofa et de jeter l'appareil de sauvetage à la mer, afin de faire croire qu'il s'était réellement enfui par cette voie. Ainsi fut fait, et l'appareil de sauvetage fut, peu après, ramassé sur le rivage, et plusieurs personnes attestèrent qu'il portait des traces de sang et des signes qu'il avait été happé par un requin. Un examen

attentif prouva ensuite que ces taches provenaient de la rouille.

L'émoi fut vif quand on apprit le lendemain matin l'évasion de Diaz. On le chercha à bord, mais inutilement, finalement un rapport fut fait constatant sa disparition. Pendant huit jours, Diaz fut forcé de rester dans ce lieu de torture, sans bouger, car les officiers mexicains avaient accoutumé de venir jouer et boire toutes les nuits dans la chambre de l'économe.

A Vera-Cruz, bien que le bateau fût gardé par des soldats, il parvint à s'échapper sous l'habit d'un matelot, tandis qu'on déchargeait du coton. Il traversa ensuite de nombreuses vicissitudes, jusqu'au 16 novembre 1876 où, à la tête d'une troupe de soldats, il remporta une victoire sur les Lerdistes, à Tecoac.

Lerdo, sentant la fin de son parti et apprenant la victoire de Diaz, réunit quelques membres de son cabinet et, après avoir pris autant d'argent qu'il put, s'enfuit à Acapulco, le 20 novembre 1876, où il prit passage pour les Etats-Unis. Le général Diaz entra à Mexico le 23 du même mois et prit cinq jours après le pouvoir exécutif. Il forma son cabinet, fit un emprunt de 500.000 piastres pour organiser la nouvelle administration et, laissant le général Mendez comme Président de la République par intérim, alla réduire complètement l'élément révolutionnaire.

Il y avait alors, en réalité, trois Présidents du Mexique : Lerdo, qui, toutefois, avait abandonné le pays ; Iglesias, qui avait été chef de la justice ou vice-président sous le gouvernement de Lerdo, et le général

Diaz. Iglesias, voyant qu'il était placé dans une situation désespérée, suivit l'exemple de Lerdo et s'embarqua le 17 Janvier 1877 à Manzanilo pour San Francisco. Pendant deux mois, le général Diaz marcha des Etats du centre vers Guadalajara, poursuivant et faisant prisonnier sans tirer un coup de fusil, tous les partisans de Lerdo. A la fin de ces deux mois, il releva le général Mendez de ses fonctions et prit la présidence effective de la République.

Plusieurs réformes radicales furent alors faites et, à l'exception de quelques petits mouvements insurrectionnels, le pays entra dans une ère de paix et de calme. Des relations amicales furent établies avec les puissances étrangères et il sut ramener la confiance à son gouvernement.

A l'expiration de son terme, le général Diaz céda sa place au général Manuel Gonzalez, qui s'était distingué comme soldat à ses côtés et qui fut élu président de la République.

La popularité du général Diaz a été accrue par l'influence de sa femme dona Delfina qui semblait n'avoir d'autre mission que l'amour et la charité, ainsi que le prouve l'intérêt qu'elle portait aux hôpitaux et aux écoles. Elle avait eu un fils et le 2 avril 1880, anniversaire de la fameuse victoire du général Diaz à Puebla, elle mit au monde une fille, à qui on donna en commémoration le nom de Victoire. Tout le pays adressa au général Diaz d'unanimes félicitations, mais cette enfant ne vécut que peu de jours et sa mère la suivit dans la tombe, le 8 avril. Ce fut la première

femme d'un Président de la République qui mourut dans le Palais National. Son corps fut déposé avec le cérémonial d'usage dans le cimetière de Guadalupe. Cet événement vint ainsi attrister la dernière année de la première présidence du général Diaz, cette époque si glorieuse de sa vie, si utile à son pays.

Pendant quelque temps, sous Gonzalez, le général Diaz occupa les fonctions de ministre de Fomento, mais il se retira en mai 1881. Peu après, il fut élu sénateur par l'Etat de Morelos et gouverneur de Oaxaca ;il prit possession de son poste le 30 novembre 1881.

Deux ans après la mort de sa première femme, il épousa Dona Carmen, une remarquable beauté brune, fille aînée de M. Romero Rubio. Le général Diaz et sa femme forment un couple parfait; il personnifie la force et l'énergie et son épouse est un modèle de beauté et de grâce. Simple, sans affectation, elle unit à un cœur d'or une très admirable présence d'esprit et une grande dignité. Elle parle avec facilité le Français et l'Anglais. Tout le monde éprouve le charme de son affabilité et de la douceur et de la mélodie de sa voix. Ils passèrent une partie de leur lune de miel aux Etats-Unis, où ils furent reçus avec enthousiasme, des trains spéciaux ayant été mis à leur disposition et chacun s'efforçant de rivaliser de courtoisie envers eux.

Le 1er décembre 1884, le général Diaz fut de nouveau appelé à la Présidence de la République. Pour inaugurer sa présidence, une grande cérémonie eut lieu dans

la salle du Congrès, dans l'ancien théâtre d'Iturbide. Tandis que tout le corps diplomatique avait revêtu ses uniformes de gala, le général Diaz ne portait que l'habit noir. La cérémonie ne dura que cinq minutes et, après avoir reçu l'investiture, le général se retira aussi simplement qu'il était venu et retourna au Palais recevoir les félicitations du général Gonzalez et procéder à la nomination de son cabinet.

Sous l'administration du général Diaz beaucoup de réformes furent apportées dans la Constitution et dans les lois et le résultat de son gouvernement a été de faire régner au Mexique une sécurité jusqu'alors inconnue. Ses idées libérales, son enthousiasme pour le développement du pays, et son administration honnête et prévoyante, lui permirent de commencer sa seconde présidence dans de meilleures conditions que la premiere, et la confiance du public ne fut pas mal placée en lui, car sous sa seconde présidence le Mexique fut plus prospère que jamais !

Dans ces dernières années, la vie du général Diaz s'est identifiée avec celle de la République elle-même. La vie de cet homme d'Etat puissant présente plusieurs points que les générations futures étudieront avec fruit. Il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, le premier soldat de la République et, ce qui vaut mieux encore, le premier citoyen. De la première à la dernière année, de jeune lieutenant à vingt-trois ans jusqu'au haut grade de Général en chef de l'Armée, sa carrière est sans tache et brillante.

Mais ce n'est pas seulement comme soldat qu'il a

gagné l'admiration universelle, au Mexique et à l'étranger; c'est surtout comme homme d'Etat, dans ses fonctions civiles, par la façon dont il a su résoudre une quantité de questions politiques, financières et diplomatiques, que le général Porfirio Diaz est véritablement grand.

Il est avéré que, lorsqu'il a accepté la Présidence, le pays était en banqueroute et que le plus grand désordre régnait dans la République; dès le début, il se mit énergiquement à l'œuvre pour détruire tous les maux qui affligeaient sa patrie. Tout le monde au Mexique l'admirait comme le premier soldat du pays, mais peu de gens lui supposaient les qualités d'un homme d'Etat. Très heureusement, il a prouvé à tous qu'il savait être un homme d'Etat aussi juste et aussi habile qu'il était excellent soldat.

Il a pacifié le pays.

Le trésor public n'est plus pillé comme jadis; il ne sert plus qu'aux intérêts de la nation et, à la fin de sa présidence, le Mexique commençait déjà à apprécier la transformation qu'il avait su opérer, comme un magicien habile, en si peu d'années. Toutes les industries du pays ont été encouragées par son gouvernement. Les mines et l'agriculture ont reçu une impulsion vigoureuse. Le crédit national, qui depuis longtemps avait été une chose inconnue, a été rétabli par lui et les centres financiers d'Europe, qui auparavant n'auraient pas voulu donner un simple dollar au Mexique, se sont empressés d'en prêter des millions à une nation gouvernée avec autant

d'honnêteté que de prudence par un Président à main de fer.

Ses concitoyens le regardaient comme un soldat, non comme un homme d'État; aujourd'hui ce soldat a su faire la grande révolution pacifique de ce temps. Grâce à sa volonté de fer, à son énergie, le pays le plus troublé du monde par les révolutions est devenu le plus pacifique, et ceux qui croyaient qu'il ne possédait pas les qualités nécessaires pour faire un homme d'État de premier ordre, doivent voir leur erreur et aujourd'hui le considèrent comme le premier soldat et le premier homme d'État du Mexique. Aujourd'hui comme hier, son vœu le plus cher, sa grande ambition est de voir sa patrie bien-aimée grandie et respectée et occupant parmi les nations la place à laquelle ses immenses richesses naturelles lui donnent droit.

Le 1er avril, à l'ouverture de la quatrième session du cinquième Congrès, le Président Diaz envoya un message, dans lequel il se félicita du renouvellement des bornes-frontières entre le Mexique et les États-Unis. Le point le plus important fut la nomination, de concert avec les États-Unis en 1889, d'une Commission mixte chargée du réglement de toutes les questions relatives aux contestations dans la zone qui sépare les deux pays par suite de l'instabilité des lits des rivières. Une Commission a été également nommée pour délimiter les frontières entre Mexico et le Guatémala, conformément au nouveau traité de commerce.

Quand le général Porfirio Diaz fut élu Président en 1877, le pays était en pleine révolution. Les routes

primitives et la plupart des villes auxquelles elles conduisaient étaient à la merci des révolutionnaires ou des bandits, et le seul chemin de fer qui existait était celui de Vera-Cruz à Mexico. A cette époque on constatait dans les finances un déficit annuel de 15.000.000 à 18.000.000 de piastres et une dette publique de près de 150 millions de piastres. Depuis le commencement du Gouvernement du général Diaz, la valeur des actions mexicaines, qui était alors de 19 pour cent, est montée à 83 pour cent, la dette a été réduite d'un tiers, les chemins de fer sillonnent toutes les parties de cette immense contrée et de nouvelles lignes sont à l'étude et en construction.

Les progrès matériels et pécuniaires du Mexique depuis 1877 ne peuvent être mieux démontrés que par les chiffres suivants qui prouvent que les productions industrielles et le commerce ont plus que doublé depuis lors.

Quand Porfirio Diaz a pris les rênes de la République en 1877, *les exportations de ce pays s'élevaient à 29.285.659 piastres ; en 1891, elles ont atteint la somme de 63.276.395 piastres ;* ce qui indique un accroissement de **33.990.736 piastres.**

Ces chiffres ont une éloquence indiscutable et irrésistible ; tout commentaire serait inutile !

On sait qu'en 1892, le général Porfirio Diaz a été réélu à l'unanimité président, pour la quatrième fois, de la République des États-Unis Mexicains ; ce qu'il est bon de dire, c'est que la réélection de ce grand homme d'État n'a pas seulement été acclamée par le

peuple mexicain, si sympathique et si vaillant, qui doit au général Diaz une prospérité inconnue jusqu'à ce jour, la paix publique, la sécurité, le respect et l'amitié de toutes les nations. Les représentants les plus honorables et les plus influents des colonies étrangères au Mexique, qui forment la *Confederacion commercial, fabril y agricola de Mexico,* se sont réunis et ont publié le manifeste suivant, que nous donnons comme un document très précieux permettant de juger à quel point est aimé et vénéré le général Porfirio Diaz par des étrangers, qui sont en mesure d'apprécier *impartialement* les services que cet homme d'État rend à son pays.

Manifeste de la Confédération.

Dans quelques mois bientôt, sous le régime constitutionnel qui prescrit l'élection périodique du Président de la République, le pays aura désigné la personne chargée de remplir ces hautes fonctions pendant les quatre prochaines années qui commenceront à courir le 1er décembre 1892 et finiront en 1896 à la même date.

Le résultat des suffrages ne présente à notre avis aucun doute : le Président actuel sera réélu.

Sous l'influence de l'opinion publique devenant de jour en jour unanime dans cette décision, les électeurs afflueront en foule, avec la force d'un fleuve abondant et majestueux, coulant doucement sans effort et sans obstacles pour venir déposer dans l'urne électorale le bulletin du vote de la nation tout entière.

La période des élections se passera tranquillement sans aucun trouble dans l'ordre public ; et sa conséquence immédiate sera de grandir et d'affermir encore davantage le prestige si justement mérité, dont jouit au Mexique et à l'étranger, la haute personnalité de M. le général Diaz.

La Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole n a aucune visée politique : mais cependant ses membres, par suite des relations étendues que leur procurent leurs propres affaires, sont bien à même de savoir qu'il n'y a pas dans la République, un seul Mexicain aimant vraiment sa patrie ou un étranger sincèrement attaché à cette terre qui lui donne une hospitalité si cordiale et si franche, dont le suprême désir ne soit pas de voir se maintenir à l'intérieur et au dehors la paix dont jouit le pays sans interruption, depuis que le chef actuel de l'État a pris énergiquement en main les rênes du pouvoir, il y a bientôt seize ans, pour la première fois : tous souhaitent que la République continue dans ce chemin de progrès véritable et toujours croissant, duquel l'avaient éloignée pendant de longues années les dissensions intestines et les guerres étrangères.

Aussi, la Confédération peut-elle dire dès aujourd'hui, sans ingérence aucune dans la politique du pays, comment le peuple doit exercer cette fois-ci sans abstentions ni discordes, le plus précieux de ses droits ; et quel est le seul candidat de la nation.

Vraiment, la Confédération ne pourra que se féliciter de la réalisation de ses prévisions : car elle a pleine confiance dans celui qui a doté les travailleurs des bienfaits de la paix ; qui a su faire respecter les garanties individuelles des nationaux et des étrangers, même de ceux avec le gouvernement desquels il n'existait pas auparavant de rapports diplomatiques ; qui a eu assez de tact et d'habileté pour renouer et cultiver ces précieuses relations, sans blesser l'honneur de son pays, ni celui des autres nations ; qui, avec tant de succès et en prêtant un fidèle appui aux capitaux étrangers, couvre le territoire de chemins de fer et de télégraphes, vastes voies ouvertes à bon marché à l'écoulement des produits de l'agriculture et à la facilité des transactions ; qui a su reconstituer le budget de l'État auparavant en faillite, en l'asseyant sur les bases solides de l'impôt justement réparti, de la bonne foi et de l'exact accomplissement des obligations contractées, créant ainsi et affermissant le crédit du Mexique, sur les marchés d'Europe ; qui a su porter les travaux miniers, ceux de l'industrie et tous les autres éléments de production nationale à un degré de développement auparavant inconnu ; qui, en introduisant la discipline et la morale dans l'armée, en a fait la gardienne de l'ordre public et des droits des citoyens ;

qui, sans perdre de vue les autres branches importantes du gouvernement, veille avec sollicitude à l'instruction de toutes les classes de la société, maintient avec énergie le respect que les croyances religieuses se doivent les unes aux autres, et qui, jusque dans sa vie privée, présente un véritable modèle d'honneur et de distinction. Aussi, l'homme à qui le Mexique doit tous ces biens, véritables sources de la prospérité dont jouissent ses habitants, saura veiller sur son œuvre, la compléter et la rendre parfaite sans se décourager pour atteindre le but final, en réprimant les abus, corrigeant les erreurs, stimulant les éléments intellectuels et matériels du pays, et enfin, en attirant ici par la confiance ceux du dehors qui ont contribué si puissamment à l'évolution progressive de cette nation.

La Confédération, pleine de confiance dans les hautes qualités personnelles de M. le Président Diaz dont tous les actes officiels sont la preuve éclatante, et désirant ardemment que cette riche contrée, vaste champ ouvert à l'activité des hommes laborieux et intelligents de toutes les nationalités, atteigne un rang éminent parmi les peuples les plus civilisés et les plus puissants de l'Univers, a résolu de rendre publics, dans ce Manifeste, ses sentiments de foi profonde dans la situation présente et à venir de la République.

Puisse ce témoignage, émanant de personnes indépendantes de tout lien politique, servir à créer et à affermir cette même croyance au Mexique et à l'étranger !

Thoss. Braniff, J. Ollivier y Comp., El Director del Banco Nacional José V. del Collado. Por el Banco de Londres y Mexico, H. C. Waters, Gerente. J. M. Bermejillo, Banco Internacional é Hipotecario de México, Joaquin de Trueba, Cajero. Félix Cuevas, Pedro Pelaez, Luis Mendez, N. de Teresa, Antonio Escandon, Sommer Herrman y Comp., Agustin Cerdan, Antonio Basagoiti, P. Martin y Comp., H. Hampson, Luis G. Lavie, Valentin Elcoro y Comp., Delfin Sanchez y Comp., Francisco Suinaga, Roberto Boker y Comp., Rafael Ortiz de la Huerta, Federico Ritter y Comp. J. Tron y Comp., J. B. Ebrard y Comp., Hausser Zivy y Comp. Sanchez Ramos y Comp., Laborde Wartenweiler y Comp., Sebastian Camacho, Munuzuri, Urquijo, Comp.,

Compania Christlade y Robke, G. Lohse y Comp., Sucs, P. de Teresa, Francisco Zepeda, Antonio Ortiz Honey Rafael Dondé Uhink y Comp., Hijos de F. Portilla, E. Jackson, A. Lefebvre, A. de Teresa é hijo, Francisco M. de Prida, Hisdridech, Drogueria Universal (Sociedad Anonima), C. Hugenin, Carcin Faudon y Comp., Rouvroy y Mendez, Deulile Hnos., George Foot, P. Bonerrue, y Comp., Ernesto L. Corthell, Chandos S. Stanhope, Dan. Turnev, Ready Campbell, Francisco Gargollo, Samuel Knight, Finamore W. Raoul, G. M. Stewart, Chas Sommer, Roberto F. Turnbull, A. Lancaster Jones, Joaquin Obregon Gonzalez, J. I. Limantour, E. W. Gould, jr Jorge Gonzalez, Lic. Francisco Alfaro, C. del Collado Signoret Honorat y Comp.

T. Reyes Retana, *Secrétaire.*

Mexico, Febrero 23 de 1892.

Adresse.

A M. le Général Porfirio Diaz, Président de la République.

Les commerçants mexicains et étrangers, les manufacturiers, agriculteurs et propriétaires soussignés, tous membres de la Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole récemment installée, ont l'honneur de vous adresser cette Adresse dictée par la justice et due à la plus parfaite spontanéité ; manifestation des sentiments de confiance et de reconnaissance que nous inspirent le bien-être et la protection dont nous jouissons sous les auspices de l'Administration éclairée à laquelle vous présidez, et de la paix que vous avez su maintenir, depuis que vous êtes le chef du Pouvoir Exécutif de la Nation.

Les producteurs du Mexique se déclarent satisfaits de vivre sous l'égide d'un Gouvernement qui, avec un tact spécial et un succès complet, a su affermir le crédit national à l'étranger et attirer dans notre pays les capitaux et les travailleurs étrangers, cela pour le plus grand bénéfice d'industries qui, prudemment exploitées, donnent des résultats qui compensent largement les travaux accomplis et les capitaux engagés. Le Mexique est entré

dans la voie du progrès économique et social qui conduit au rang élevé qu'occupent les nations puissantes. Nous ne craignons pas que la paix, productrice de ces bienfaits, soit jamais troublée parce que nous croyons que le peuple mexicain, qui en a goûté les fruits, ne consentira jamais à abandonner une aussi précieuse conquête, qui serait d'ailleurs défendue par les intérêts puissants qui se sont créés grâce à elle.

Nous sommes profondément intéressés au maintien de l'ordre public au Mexique, et nous jugeons qu'une condition essentielle de cette conservation est la stabilité de l'Administration publique que vous dirigez avec l'assentiment général. Nous nous permettons donc, quoique plusieurs d'entre nous doivent, en qualité d'étrangers, s'abstenir de toute ingérence dans la politique, — de vous exprimer notre désir que le vote des citoyens mexicains vous élève de nouveau, lors des prochaines élections, à la Présidence. Il appartient à celui qui a fait entrer la nation dans la bonne voie de continuer à la guider, jusqu'à ce qu'elle atteigne au degré le plus élevé possible de perfectionnement politique et de progrès économique et social.

Veuillez accepter, Monsieur le Président, le vote de confiance que la Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole a résolu de vous adresser, à cause de votre politique habile et à cause du bien-être que vous avez su procurer aux producteurs de la République.

Thos. Braniff, J. Ollivier y Comp., Signoret Honorat y Comp., El Director del Banco Nacional José V. del Collado, J. M. Bermejillo, Waters por el Banco de Londres y México, Joaquin de Trueba, Banco Internacional é Hipotecario de México, Félix Cuevas, Pedro Pelaez, Luis G. Lavie, Luiz MéndezN. de Teresa, Antonio Escandon, Agustin Cerdan, S. Camacho, P. Martin, Antonio Basagoiti, Sommer Herrmann, F. Hampson, Francisco Suinaga, Valentin Elcoro y. Comp., Delfin Sanchez y Comp., T. Reyes Retana, Roberto Boker y Comp., J. Tron y Comp., Rafael Ortiz de la Huerta, Federico Ritter y Comp., J. B. Ebrard y Comp., Alonso Noriega Sucs., Charles Cleqq, Hausser, Zivry y Compt., Sanchez Ramos y Comp., Laborde Wartenweiler y Comp., Munuzuri, Urquijo y Comp., G. Lohse y Comp.,

Sucs, Francisco Zepeda, Christlieb y Rübcke, Antonio Ortiz Hno., P. de Tereda, R. Honey, Rafael Dondé, Uhink y Comp., Hijos de F. Portilla, E. W. Jackson, E. Lefèbvre, Ni de Teresa, hijo, Francisco M. de Prida, C. Huguenin, Fischvailler, Garcin, Faudon y Compt., Rouvroy y Mendez, P. Bonnerrue, y comp., Deuchler Hnos., George Foot, Chandos S. Stanhope, Elmir L. Corthell, Read Campbell, Francisco Gargollo, Danl, Turner, Samuel Knigt, Finrmore W. Raoul, G. M. Stewart, Chas Sommer, A. Lancaster Jones, Roberto F. Turnbull, E. W. Gould. jr., E. Gonzalez, J. I. Limantour, C. del Collado, Joaquin Obregon, Jorge Carmona, Francisco Alfaro por el « National Bank » de Philadelphia.

II

Les Membres du Cabinet Mexicain

IGNACIO MARISCAL

Ministre des Affaires Étrangères de la République.

Ce citoyen distingué est né à Oaxaca le 5 juillet 1829; ses parents, qui appartenaient à une honorable famille, firent tous leurs efforts pour lui faire donner une instruction conforme à ses aspirations.

Dès son jeune âge, il manifestait un talent poétique. A vingt ans, après avoir soutenu de brillants examens il reçut le titre d'avocat et se fit une grande situation.

Il était affilié au parti libéral, pour lequel il fut en tous temps prêt à faire tous les sacrifices.

Il devint membre du Congrès constitutionnel — député de Oaxaca — et se distingua comme un de ceux qui contribuèrent le plus activement à donner au Mexique sa grande Charte.

Il était un des plus ardents amis de Juarez. En 1861 et 1862, il occupa un siège au Congrès; il était alors Magistrat de la Suprême Cour de Justice; il fut

ensuite nommé Ministre des Affaires Étrangères. Pendant la guerre de l'Intervention, il fut à Washington comme secrétaire et avocat-conseil de la Légation Mexicaine, auprès de M. Juan Antonio de la Fuente, ministre Plénipotentiaire de Mexico.

.C'est alors que M. Ignacio Mariscal révéla son grand talent de diplomate expert et aida M. Matias Romero à décider le Gouvernement Américain à prendre une attitude résolue contre Napoléon III.

Après la victoire du Mexique sur Maximilien, M. Mariscal fut nommé Chargé d'affaires à Washington, où il gagna la sympathie et l'estime publiques.

Désireux de retourner dans son pays natal, il démissionna et fut nommé Président de la Suprême Cour de Justice et de l'Instruction Publique du District fédéral, fut élu Député au Congrès, mais ensuite il opta pour la Suprême Cour nationale de Justice.

En 1868, il faisait partie du Cabinet de Juarez comme ministre de la Justice et de l'Instruction publique. Il était l'auteur d'un livre : « Réformes de la législation criminelle », qui lui fait grand honneur. Il fut indispensable peu après de le nommer Ministre plénipotentiaire de Mexico aux États-Unis du Nord : il remplit six ans ces importantes fonctions.

Durant l'Administration de Lerdo, il représentait le Mexique aux États-Unis, et il désirait ensuite rester dans la vie privée, mais le Président Diaz, connaissant son talent et son habileté de diplomate, le nomma Juge de la Suprême Cour de Justice du District et, en décembre 1879, ministre de la Justice et de l'Instruction

publique. En 1880, M. Mariscal fit publier, sous sa direction et son contrôle, le *Code de Procédure civile*, qui a une si grande importance au point de vue législatif.

Il fut nommé ensuite Ministre des Affaires Étrangères et, quand le président Diaz ayant fini sa première période remit ses pouvoirs au général Manuel Gonzalez, ce dernier conserva M. Mariscal dans ses fonctions à cause de ses vastes connaissances des lois internationales.

Durant la présidence du Général Gonzalez, M. Mariscal remplit de hautes et difficiles positions, entre autres celle de Ministre plénipotentiaire près la Grande-Bretagne.

Lors du retour de Diaz à la Présidence, M. Mariscal redevint son Ministre des Affaires Étrangères.

Dans cette position délicate, M. Mariscal a su mériter la confiance placée en lui et a su arranger amicalement tous les différends qui ont surgi ; il a en outre établi des relations cordiales avec la France, l'Angleterre et les autres nations de l'Europe.

Comme diplomate, la réputation de M. Mariscal est très enviable et comme avocat, il est une des notabilités du Barreau mexicain. Son opinion dans les questions de Droit public, privé ou international, fait autorité. Comme orateur, il parle avec une grande facilité, élégance et correction de style la riche langue de Cervantes. Il parle aussi fort bien le français et l'anglais et il a traduit en espagnol quelques-uns des

meilleurs poèmes de Longfellow, Poe, Bryant et d'autres écrivains américains.

Il est, chez lui, père affectueux et excellent époux et, en tous lieux, un parfait gentilhomme, sa femme est une dame américaine de grande naissance.

Ses importants services lui ont valu de hautes distinctions honorifiques de la part des gouvernements Français, Portugais, du Vénézuéla et de beaucoup d'autres.

M. MANUEL ROMERO RUBIO

Ministre de l'Intérieur de la République.

Le Ministère de l'Intérieur, qui est un des plus importants du Cabinet mexicain, est occupé par un homme d'Etat et politique éminent, qui est un des meilleurs légistes du Mexique. Sa carrière, du jour où il a été admis à la Barre jusqu'à ce jour, a été une série de triomphes et son éloquence, car il est un des plus grands orateurs du Mexique, lui a valu une grande renommée. Soit dans l'exercice de sa profession, soit au Palais du Congrès, soit dans les discussions politiques, Romero Rubio a toujours brillé au premier rang. C'est un des hommes politiques les plus respectés et les plus populaires de Mexico.

Cet homme d'Etat est un des plus grands légistes de Mexico ; voilà trente-cinq ans qu'il s'occupe des affaires publiques et de la politique. Il est né dans la ville de Mexico et descend d'une famille distinguée. Tout jeune encore, après de brillantes et satisfaisantes études dans les écoles de la ville de Mexico, il entra à l'Université de San Ildefonso et commença l'étude du

Droit. Dès qu'il fut admis à la Barre, son nom commença à figurer avec éclat dans la discussion d'importantes affaires civiles et criminelles et, avant même d'avoir beaucoup d'années de pratique, il fut considéré comme un des plus fameux avocats du Mexique.

En politique, il s'affilia au parti libéral et fut élu au Congrès à une grosse majorité et réélu plusieurs fois. Au Congrès, il était un des membres les plus éloquents et sa parole était toujours écoutée avec attention et soulevait les applaudissements les plus enthousiastes et la plus vive admiration. Il a été un des pères de la constitution actuelle du Mexique et il est l'auteur de beaucoup de lois importantes qui sont les bases de la République et qui aident au développement de ses ressources.

Quand Lerdo de Tejada fut élu président de la République du Mexique en 1872, à la mort de Juarez, M. Romero Rubio fut nommé secrétaire d'Etat et dans cette haute fonction, il déploya toute l'habileté, tout le tact et toutes les qualités nécessaires à un homme d'Etat de première classe. Plusieurs importantes questions internationales, qui troublaient le pays pendant son ministère, furent finalement réglées habilement et à l'honneur du pays.

Pendant les troubles politiques, le président Lerdo de Tejada quitta soudain Mexico et son ministre, M. Romero Rubio, l'accompagna aux Etats-Unis et à New-York, mais le patriotisme, la claire intelligence et la rapide conception politique de M. Romero Rubio

lui firent comprendre que son pays avait besoin des services de chacun de ses enfants, afin de permettre au Mexique d'occuper sa place parmi les autres nations. Il retourna donc au Mexique et aussitôt le Président Diaz le nomma Ministre de l'Intérieur, position qu'il occupe depuis lors.

Il faudrait beaucoup de place pour mentionner même brièvement les nombreuses réformes qu'a opérées M. Romero Rubio dans son département. Comme Ministre de l'Intérieur il a été sans aucun doute un des meilleurs, si ce n'est le meilleur, que le Mexique ait eus, et, dans le grand œuvre de reconstruction et de développement de la République mexicaine qu'a si bien dirigé le général Diaz, M. Romero Rubio a été un des plus grands coopérateurs.

En 1883, le général Diaz et lui visitèrent les Etats-Unis et ils furent reçus partout avec le plus vif enthousiasme, on leur témoigna beaucoup de bienveillance et d'attentions, car M. Romero Rubio est un grand ami des Etats-Unis et un des admirateurs de la législation de ce pays. Nul n'est mieux reçu chez lui, dans son palais, que ses amis les Américains. La colonie américaine à Mexico lui rend d'ailleurs cette amitié et toutes les autres colonies étrangères sont dans les meilleurs termes aussi avec lui, ce qui fait que M. Romero Rubio est au Mexique, à l'heure actuelle, l'homme politique le plus populaire.

Dans sa famille, M. Romero Rubio est une des figures les plus dignes d'attention de la capitale du Mexique. Depuis de nombreuses années sa charmante épouse a

fait de sa maison le centre du monde politique aussi bien que le lieu de rendez-vous du grand monde. Sa fille, la femme du Président Diaz, est peut-être la femme la plus populaire du Mexique. Madame Porfirio Diaz va tous les jours de rues en rues et de maisons en maisons dans les quartiers les plus pauvres et les faubourgs de la ville de Mexico, distribuant des aumônes et soulageant la misère des pauvres. Grâce à ses actes nombreux de charité et à ses qualités sociales, à ses vertus et à son amabilité, il est juste de dire qu'elle est devenue depuis son mariage une des causes de la grande popularité du général Diaz.

LE GÉNÉRAL DON PEDRO HINOJOSA

Ministre de la Guerre et de la Marine de la République.

Le ministre actuel de la Guerre et de la Marine est un vieux soldat qui, depuis cinquante ans, est au service de sa patrie. Né à Matamoros pendant la période si troublée de la série ininterrompue de guerres civiles que le Mexique eut à traverser, le général Hinojosa s'enrôla promptement dans l'armée et par sa stricte observation du devoir, par sa bravoure sur le champ de bataille, par sa connaissance de la tactique et de l'art de la guerre, il s'éleva aux plus hautes fonctions jusqu'à celle de général de division et fut finalement nommé par le général Porfirio Diaz à son poste actuel. Devant la postérité, le général Hinojosa aura l'honneur d'avoir été le Ministre qui a créé la Marine mexicaine et qui a introduit beaucoup de réformes désirées dans l'armée.

Le général Hinojosa est un des hommes les plus populaires et les plus aimés de l'Armée mexicaine.

M. MANUEL FERNANDEZ LEAL

Ministre des travaux Publics de la République.

M. Manuel Fernandez Leal est né dans la ville de Jalapa, Etat de Vera-Cruz, en 1831. Peu d'années après sa naissance, sa famille alla s'établir à Puebla et ensuite dans la ville de Mexico, où il commença ses études au Collège national des Ingénieurs. En 1854, il fut nommé membre de la Commission mexicaine chargée de fixer les limites de la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique. Après avoir négocié le traité de La Messilla, il retourna à Mexico en 1856 et fut, la même année, nommé Gouverneur en chef du Service Topographique de la vallée de Mexico, où il a travaillé jusqu'en 1858, époque où ses travaux furent arrêtés par la révolution qui força le président Juarez à quitter la capitale de la Nation pour aller à Vera-Cruz. Au retour du Président, en 1861, il fut nommé chef d'une des sections du Département des Travaux Publics. Alors survinrent l'occupation française et le règne de Maximilien, et M. Fernandez Léal accompagna Juarez à San Luis Potosi et partout où

le Président dut se réfugier jusqu'à son retour. Il fut à ce moment nommé premier Secrétaire d'État adjoint au Ministère des Travaux Publics.

Parmi les diverses positions honorifiques qu'à occupées M. Fernandez Léal, on doit mentionner qu'il fit partie de la Commission mixte qui fut nommée par les Gouvernements des Etats-Unis et du Mexique pour étudier s'il était possible de construire une ligne de chemin de fer pour transporter les vaisseaux à travers l'isthme de Tehuantepec.

En 1874, il fut envoyé au Japon pour faire des observations astronomiques en compagnie du fameux astronome mexicain, Don Francisco Diaz Covarenvias. Ces observations ayant eu un succès absolu, il fit une excursion autour du monde et revint à Mexico en 1875. Il fut alors nommé de nouveau premier Secrétaire d'Etat adjoint au Ministère des Travaux Publics en 1878 et, pendant plusieurs années, il dirigea ce Ministère aux lieu et place d'un ministre, jusqu'à ce qu'enfin il fut nommé ministre titulaire par le Président Diaz en 1892.

Il passe à Mexico pour un des hommes les plus utiles de la génération présente et il a toujours été très enthousiaste de tout ce qui touche à la Science et à l'Instruction. Il a été professeur de Mathématiques à l'Ecole préparatoire des Ingénieurs topographes et hydrauliques. Il a dirigé enfin l'Ecole des Mines et il a résigné ces deux fonctions pour se consacrer tout entier à la direction de son Ministère.

M. JOAQUIN BARANDA

Ministre de la Justice et de l'Instruction Publique.

M. Baranda, Ministre de la Justice et de l'Instruction publique, est le plus jeune membre du Cabinet du Président Diaz; il est né à Campêche, le 7 mai 1840; il a donc cinquante-quatre ans. Sa famille était très distinguée; son père avait été un des hommes les plus éminents de l'Etat du Yucatan. M. Baranda, après avoir reçu une brillante et complète instruction, choisit la profession d'avocat et fut admis à plaider à l'âge de vingt-deux ans. Dès le début de sa carrière politique, il fut du parti libéral et, ayant beaucoup de vocation pour le journalisme, il commença par répandre les principes libéraux par la voie de la presse.

La première fonction politique importante qu'occupa dans son pays natal M. Baranda fut celle de Juge civil et criminel. Il conserva cette fonction jusqu'à l'époque de la guerre avec la France; il résolut alors de combattre pour la défense des libertés de son pays. Il publia des articles et des discours excitant l'opinion publique contre les soldats de Napoléon III, envahisseurs du Mexique. Quand la République fut

rétablie, M. Baranda fut nommé Juge du District de Campêche, mais il fut peu de temps après élu député aux quatrième et cinquième Congrès nationaux. A peine âgé de trente et un ans, en 1871, M. Baranda fut nommé Gouverneur de son Etat natal et pendant la durée de ses pouvoirs il introduisit dans l'Administration une quantité de réformes importantes qui furent la cause de sa réélection en 1875. Pendant son gouvernement, il donna une vive impulsion et beaucoup d'appui aux Ecoles publiques de Campêche, car il comprenait parfaitement que la prospérité future du Mexique dépendait, avant tout, du degré d'instruction des masses.

En 1880, le président Diaz le nomma Juge du Tribunal du Circuit, comprenant les Etats de Yucatan, Campêche, Tabasco et Chiapas; il occupa cette fonction jusqu'à ce qu'il fût élu sénateur en 1881. En décembre de l'année suivante, le président Gonzalez l'appela à faire partie de son Cabinet et lui donna le portefeuille de la Justice; M. Baranda sut montrer tout d'abord un si grand talent et des qualités si éminentes dans ce Ministère, que, lorsque le général Diaz prit de nouveau la Présidence, il crut devoir conserver M. Baranda dans les mêmes fonctions qu'il occupait sous le président Gonzalez.

Il serait fatigant même d'énumérer toutes les réformes introduites par M. Baranda dans le Ministère de la Justice, mais on doit noter qu'il fut l'auteur de la loi du Libre Arbitre qu'il fit voter par le Congrès mexicain. Il a en outre coopéré à la création un peu

partout de nombreuses Ecoles pour l'instruction du peuple et il n'y a pas longtemps il a réuni un Congrès pédagogique dans le but d'introduire un nouveau système d'enseignement, qui a sans aucun doute révolutionné toutes les anciennes méthodes dont on se servait jusqu'alors dans le pays. Pour ses efforts en faveur de l'instruction du peuple et ses bienfaits dans cet ordre de choses, M. Baranda a été décoré par plusieurs gouvernements étrangers, entre autres par la France et le Vénézuéla. Il est dans la force de l'âge et, quoique ses services passés soient de grande valeur, on peut attendre de lui dans l'avenir des services plus grands encore!

Il est superflu de dire que M. Baranda a toute la confiance de son chef et qu'il jouit de la plus grande popularité, spécialement auprès des nouvelles générations du Mexique, auxquelles il a ouvert des centaines et des centaines d'Ecoles, où toutes les branches de l'enseignement sont professées gratuitement, et où même les livres et les autres fournitures nécessaires sont données gratuitement, grâce à la générosité du Gouvernement mexicain.

LE GÉNÉRAL MANUEL GONZALEZ COSIO

Ministre des Communications de la République.

Le Congrès Mexicain a créé, il y a cinq ans environ, un nouveau Ministère, celui des Communications, et le Président Diaz a nommé le général Manuel Gonzalez Cosio le premier Ministre de ce Département. Peu d'hommes au Mexique ont autant d'enthousiasme pour le développement de ce pays que le général Cosio, et peu ont l'habileté, l'ardeur et l'énergie que ce dernier a montrées dans les différentes fonctions qu'il a occupées auparavant.

Le général Cosio est né dans l'Etat de Zacatecas et, après avoir occupé les places de Gouverneur de cet Etat, de député et de sénateur, il remplit avec la plus grande habileté les fonctions de Maire de la Cité de Mexico. Il est un des hommes les plus populaires du Cabinet, et, depuis la création de son Ministère, il a introduit beaucoup de réformes dans les Postes et dans les Télégraphes et dans plusieurs services les concernant.

Il y a dans la vie du général Cosio un épisode

romanesque. Pendant la guerre civile aux Etats-Unis, il était à New-York avec deux autres jeunes officiers indigents, mais désireux de retourner au Mexique pour combattre les Français qui envahissaient leur pays. Aucun des trois n'avait assez d'argent pour payer leur voyage ; aussi décidèrent-ils qu'un des leurs serait tiré au sort et s'engagerait alors dans l'armée des Etats-Unis, afin d'obtenir les 800 dollars d'obligations de l'emprunt des Etats-Unis que l'on donnait à ce moment à chacun de ceux qui s'enrôlaient, et qu'il avancerait cet argent aux deux autres pour leur permettre d'aller au Mexique et de défendre leur pays.

Le sort désigna Cosio et il était sur le point de se présenter au quartier général de New-York et de s'enrôler dans l'armée pour tenir parole à ses deux camarades, quand arriva à New-York le général Méjia, auquel les trois jeunes gens allèrent rendre visite : ils lui exposèrent leur intention et ce dernier leur paya leur voyage et les envoya à Mexico comme officiers chargés de mission. Ainsi, au lieu de combattre dans les rangs de l'Union Américaine comme il était sur le point de faire, Cosio alla se battre avec bravoure pour son propre pays jusqu'au départ des Français.

Le choix qu'a fait le Président Diaz du titulaire du nouveau portefeuille a été très heureux, car le nouveau Ministre est un homme d'une grande intelligence, ayant une longue expérience des affaires civiles et une capacité bien prouvée. Un homme comme lui, ayant combattu dans les révolutions, gagné des grades

par sa bravoure contre l'Empire, emprisonné en France à cette occasion, deux fois Gouverneur de Zacatecas, député, puis sénateur, ayant depuis 1886 occupé la plus haute place dans le Conseil Municipal de Mexico, était tout désigné pour remplir un important Ministère dans un grand pays.

Le nouveau Ministère était demandé par l'accroissement des affaires du Gouvernement, et la direction du grand mouvement des Télégraphes, des Postes, des Chemins de fer, des grandes routes et les travaux divers et importants entrepris pour le progrès du pays, sont de nature à absorber entièrement le temps du nouveau Ministre, car les membres du Cabinet du général Diaz sont les plus occupés des hommes.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MEXIQUE

AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE.

I

Les origines des premières races indigènes du Mexique.

Histoire ancienne du Mexique. — Champollion a beaucoup aidé, par sa merveilleuse découverte, nos savants égyptologues dans leur travail de reconstitution de l'histoire de l'ancienne Égypte ; il est à souhaiter pour le Mexique que de nouveaux Champollions, trouvant, par un hasard miraculeux, d'antiques inscriptions aztèques, viennent faciliter aux historiens la tâche ardue de faire un peu de lumière sur les faits et gestes des premières races qui ont peuplé la vallée de l'Anahuac.

L'histoire du Mexique se perd en effet dans la nuit des temps; les quelques monuments, fort curieux d'ailleurs, dont les ruines subsistent encore, les quelques objets qui ont été retrouvés dans des fouilles et que M. Garcia Cubas nous énumère dans sa si intéressante étude sur le Mexique, prouvent d'une façon péremptoire et éclatante que le Mexique fut habité bien avant la conquête de Fernand Cortez par des peuples ayant une civilisation incontestable, une organisation politique, et capables de concevoir et d'exécuter de grandes choses, des monuments artistiques dignes d'admiration.

La vallée de Mexico, toute parsemée de pyramides et de vestiges d'édifices consacrés à la religion primitive des Aztèques ou des races qui les ont précédés, aurait pu être comme un livre

colossal de pierre où les savants auraient lu l'histoire des anciens âges ; mais la conquête brutale des Espagnols fut le signal d'une telle explosion de férocité, de vandalisme et de destruction, que rien n'a échappé au fer et au feu d'un vainqueur animé d'une fureur aussi ardente qu'inconcevable !

On reste saisi d'horreur en parcourant les récits des actes de barbarie des compagnons de Cortez ; mais on ne saurait trop déplorer surtout la criminelle folie qui les poussa à détruire les vestiges précieux d'un passé dont le Mexique actuel serait glorieux à plus d'un titre.

Ce n'est point ici le lieu de blâmer les actes de Cortez ; nous inscrirons plus loin son nom parmi ceux des plus sauvages conquérants qui sont la honte de l'histoire du monde, à côté d'Attila et de Tamerlan. Qu'on n'oublie pas, en effet, que Cortez n'agit nullement avec les Indiens comme un fondateur d'empire, mais comme un fléau de Dieu !

Un trait de ressemblance de plus entre l'ancienne Égypte et l'antique Mexique réside dans ce fait qu'on a découvert au Mexique, comme dans la patrie des Pharaons, des inscriptions hiéroglyphiques et des papyrus, mais hélas ! en beaucoup trop petit nombre. Quand nous parlerons tout à l'heure de la vallée de Mexico, nous étudierons sommairement les pyramides dont les vestiges sont encore l'objet de l'étonnement des étrangers et de la vénération des Indiens.

Qu'on n'aille pas croire toutefois que les Mexicains soient parents des Égyptiens ; l'histoire ancienne de l'Egypte nous apprend bien que les Égyptiens étaient de grands navigateurs et que les flottes de Ramsès III étendaient victorieusement son pouvoir sur la mer Méditerranée et la mer Rouge ; mais il serait téméraire d'inférer de là que les bateaux égyptiens aient pu aller jusqu'au Mexique.

M. Fernando Ramirez, d'une érudition incontestable en matière historique, constate dans ses études sur les armes, emblèmes et devises du Mexique, que les analogies orientales se représentent constamment dans les anciennes coutumes

mexicaines ; il croit même avoir trouvé une certaine ressemblance entre les reliefs de la pierre commémorative de Tizoc, connue sous le nom de pierre des sacrifices, et ceux du même genre des monuments égyptiens et assyriens. Les anciens monuments de l'Inde et ceux de la presqu'île de Yucatan, et tout particulièrement ceux d'Uxmal et Chichen-Itza, bien que différents sous le rapport de la construction et de l'ornementation, conservent toutefois de nombreuses analogies.

Est-ce une preuve que l'art de tous les peuples revêt dans son enfance des formes presque identiques ? Est-ce une preuve que les peuples de l'Amérique sont de race asiatique et ont émigré de l'Asie par le Nord, grâce à une communication directe entre ces deux continents, communication que le temps a fait disparaître sous les flots ?

Plusieurs historiens, prenant pour base l'interprétation hiéroglyphique des monuments et des papyrus indigènes, ont tracé les itinéraires suivis par les races qui peuplèrent les riches contrées de l'Anahuac, particulièrement la marche de sept groupes ou familles qui descendirent successivement du Nord, parlant tous la même langue, le *nahuatl* ou mexicain. Mais tout cela ne prouve rien, quant à l'immigration en Amérique de races asiatiques.

En outre, aucune ressemblance n'existe entre les Indiens du Mexique et les Chinois.

On reste frappé de la quantité prodigieuse de langues que parlaient les peuples ou les tribus qui habitaient le Mexique, lors de l'arrivée de Cortez. M. Pimentel, d'après son tableau descriptif et comparatif des langues indigènes, a classé cent huit idiomes qui n'ont aucun rapport avec les langues asiatiques, pas même l'*othomi*, langue monosyllabique, que l'on croyait à tort issue du chinois.

Nous devons même ajouter que, d'après M. Altamirano, qui se base pour cette version sur les monuments, dont les ruines immenses ont été découvertes au Sud du Mexique, au sein de forêts impénétrables, les migrations des Aztèques et des tribus

de la même race eurent lieu très probablement par le Sud et non par le Nord, ainsi que l'affirme la légende.

Nous estimons donc que, jusqu'à preuve du contraire, le plus sage est de considerer les races des Indiens qui habitaient l'Amérique et principalement le Mexique, avant la conquête des Espagnols, comme des races autochtones.

II

Des obscurités de l'histoire du Mexique avant la conquête espagnole et des erreurs commises par les premiers écrivains espagnols.

Avant d'entreprendre le récit de l'histoire ancienne du Mexique telle que nous la connaissons d'après les rapports et les écrits des premiers écrivains espagnols, qui ont fait le plus souvent œuvre d'imagination, il est indispensable de déclarer que, d'après les ouvrages récents de MM. Bandelier, savant historiographe américain, et Ignacio Altamirano, dont la compétence n'est plus à démontrer, tout ce que l'on sait des premiers âges de l'histoire mexicaine est qu'on ne sait encore rien de positif et de certain.

M. Bandelier, un Suisse naturalisé citoyen des États-Unis du Nord, a vécu longtemps parmi les Peaux-Rouges; il les a étudiés avec conscience et il fait autorité en ce qui concerne l'étude de la race indienne. M. Altamirano, un des esprits les plus extraordinaires de notre époque, est un Aztèque, un Indien pur sang, qui parle à merveille non seulement l'*Aztèque*, mais le *Maya*, mais l'*Othomi*, langues indiennes très difficiles et qui lui sont aussi familières qu'à nous notre langue maternelle. Si ces deux hommes, également savants, n'ont pas qualité pour

signaler les erreurs des premiers historiens espagnols sur le Mexique, il faut avouer que nul ne pourra jamais prétendre à le faire avec plus grande connaissance de cause !

Ces écrivains posent en principe : que le gouvernement des Aztèques, comme celui de toutes les autres races mexicaines, fut un gouvernement républicain électif, avec consultation du peuple entier qui devait donner son suffrage aux chefs élus par l'assemblée des notables et des vieillards. Les vieillards et les seigneurs auraient formé une espèce de Sénat, dont la trace se retrouverait encore aujourd'hui dans la coutume des chefs des tribus indiennes d'assembler le conseil de la tribu, c'est-à-dire les vieillards et les guerriers signalés par leurs actes, toutes les fois qu'il s'agit de prendre de grandes résolutions.

Les Aztèques n'employaient dans leurs peintures et dans leur écriture hiéroglyphique que le langage figuré : ils ne disaient pas le soleil, mais : celui qui échauffe la terre, etc. Ils désignaient donc l'acte d'élire les chefs de la nation comme un enfantement, un accouchement ; et les chefs élus étaient comparés à deux jumeaux. Et les anciens Mexicains ne concevaient des jumeaux que comme mâle et femelle, ou du moins ils les désignaient ainsi pour mieux comparer le gouvernement à la famille et pour laisser entendre que les décisions du pouvoir étaient enfantées par l'union des deux chefs, le chef-homme et le chef-femme. Tout cela est bien caractéristique de l'esprit de ce peuple enclin aux sens figurés.

Ainsi, d'après MM. Bandelier et Altamirano, il y aurait toujours eu deux chefs à la tête des Aztèques ; l'un nommé : *Tlacatécuhtli*, ce qui signifie : homme-chef ; c'était le chef-guerrier, celui qui avait le pas sur l'autre, celui que les historiens espagnols ont baptisé du titre de roi ou d'empereur. Le second chef s'appelait : *Cihuacohuatl*, ce qui signifie : femme-chef ; ce chef était sans doute le chef religieux ; c'était l'homme du conseil, son pouvoir était moins en évidence que celui du *Tlacatécuhtli*, mais il était aussi grand. Rien ne pouvait être fait sans l'assentiment du *Cihuacohuatl*.

Ainsi, suivant cette version qui me semble parfaitement vraisemblable, étant donnée l'autorité de MM. Bandelier et Altamirano, les historiens espagnols auraient commis plusieurs erreurs énormes :

1° D'abord en désignant sous le titre de *roi* des chefs élus par le conseil de la nation et acclamés par le suffrage populaire ;

2° En se figurant que les successeurs des chefs indiens, dont la tradition avait conservé les noms, étaient obligatoirement les frères ou les fils de ces mêmes chefs ;

3° En ne se doutant pas que, d'après la coutume des premiers Indiens, le Tlacatecuhtli était toujours assisté dans l'exercice du pouvoir par le Cihuacohuatl ;

4° Que parfois il a pu arriver que ce soit le Tlacatecuhtli qui ait désigné lui-même son Cihuacohuatl, mais qu'à la mort du Tlacatecuhtli le Cihuacohuatl devenait par ce seul fait le Tlacatecuhtli de la nation et qu'il devait assembler les notables et les vieillards pour leur faire sanctionner son élection et faire élire un Cihuacohuatl de son choix.

On fera donc bien, en lisant le résumé que nous donnons plus loin de l'histoire telle que l'ont rapportée les premiers historiens espagnols, de se convaincre que les chefs successifs de la nation aztèque n'étaient ni les fils les uns des autres, ni parfois même des parents, mais bien des chefs appelés au pouvoir par élection soit du premier chef, soit du conseil même des anciens de la tribu. Nous ferons ressortir la vraisemblance de l'interprétation donnée par MM. Altamirano et Bandelier des anciennes peintures aztèques, lorsque nous parlerons des gouvernements du chef Itzcoatl, dont Motecuhzoma Ilhuicamina fut certainement le Cihuacohuatl, avant de devenir Tlacatecuhtli à son tour, après la mort d'Itzcoatl.

Les premiers historiens du Mexique, après la conquête par Cortez, furent des prêtres ou des moines espagnols : en présence des rares documents qui restaient, ils furent désorientés et suppléèrent par leur imagination aux lacunes de leurs renseignements.

M. Altamirano, qui est un fort sagace écrivain, a estimé que les écrivains espagnols avaient édifié leur histoire des Aztèques, sans preuves certaines, sur le même plan que l'histoire des Hébreux. Cet exode, dont ils ont parlé d'après la peinture du Musée national de Mexico, ils l'ont transformé et défiguré ; ils ont copié l'exode des Hébreux et ils ont inventé le récit des Aztèques, fabriquant un dieu en bois et le transportant avec eux, récit où l'on aperçoit la réminiscence trop accentuée de l'Arche sainte des Hébreux et leur pérégrination vers la terre de Chanaan.

Cela est donc faux, dit M. Altamirano, et aussi il est faux que ce soient les Aztèques qui aient fondé Mexico : lorsqu'ils sont arrivés dans la vallée de l'Anahuac, cette ville était déjà grande et imposante.

Voilà ce que la vérité nous oblige à déclarer au début de ce précis historique qui sera peut-être aussi erroné que les autres, mais qui se recommandera par l'esprit critique, dont nous aurons cherché à faire preuve. Il est impossible de rien affirmer lorsqu'on parle des premiers temps de l'histoire mexicaine, mais au moins faut-il le déclarer hardiment et mettre sous les yeux des lecteurs des données aussi intéressantes que celles que MM. Altamirano et Bandelier doivent à leur grande compétence et à une connaissance intime des langues et des coutumes indiennes.

III

Pérégrinations des Toltèques ; fondation de leur empire en 661 ou 674 et sa chute vers 1116.

On sait vaguement qu'en 583, les tribus Ulmèques, Xicalanques, Mayas et Othomies se trouvaient à Icatlan ; mais l'histoire du Mexique ne sort à demi de l'obscurité que grâce aux annales Toltèques.

Ces *Toltèques* fondèrent Tuxpan en 590, séjournèrent à Tepetla en 596 et allèrent ensuite à Ixtachuexica en 619 et à Tollancinco en 645 ; ils se fixèrent enfin à Tollan, dont ils firent leur métropole, en 661. D'après les annales de Cuautitlan, cette ville n'aurait été fondée qu'en 674. Il existe donc entre les deux chronologies une différence de treize années. La longue pérégrination qu'entreprirent les Toltèques depuis l'époque où ils abandonnèrent leur pays natal jusqu'à leur arrivée à Tula (Tollan) où ils jetèrent les fondements de leur puissant empire, dura cent dix-sept années.

Ce peuple, sous le gouvernement de onze chefs, jouit d'une prospérité matérielle très grande et s'éleva à une civilisation et à un degré de culture très remarquables ; il excella surtout dans les arts et dans l'agriculture. Mais les richesses même que les Toltèques acquirent par leur amour du travail, leur respect pour les lois établies et leurs aptitudes artistiques, excitèrent sans doute la jalousie et l'envie des peuples voisins, et vers l'an 1116

à la suite de querelles avec les habitants de Nextlapan et d'une guerre malheureuse avec ceux de Xalisco qui se prétendaient des droits sur la contrée, la nation toltèque fut massacrée et anéantie.

M. Alfred Chavero, dans l'étude qui sert d'appendice à l'ouvrage de Fray Diego Duran « *Histoire des Indes de la Nouvelle-Espagne* » relève les erreurs chronologiques que les premiers historiens du Mexique transmirent à leurs successeurs; et ses corrections sont d'autant plus dignes de foi que les annales de Cuautitlan, écrites en mexicain de 1563 à 1569 et sur lesquelles il s'appuie, peuvent être estimées exactes pour plusieurs raisons. Ces annales sont surtout l'interprétation des hiéroglyphes laissée par un indigène très versé dans la connaissance des traditions et des caractères figurés ; en outre, dans ces annales les faits se déroulent dans leur ordre chronologique.

Voici, selon Ixtlixochil et selon les annales de Cuautitlan, la liste des chefs qui se succédèrent à la tête de la nation toltèque :

SELON IXTLIXOCHIL.

1	Chalchishtlanetzin	617
2	Ixtlicuechahuac	719
3	Huetzin	771
4	Totepehu	823
5	Nacaxoe	875
6	Mitl	927
7	Xiuhtlalzin (reine)	986
8	Tepancaltzin	990
9	Topiltzin	1042
	Destruction du royaume	1115

ANNALES DE CUAUTITLAN.

1	Mexcoamazatzin	700
2	Huetzin	765
3	Totepehu	765

	Ilhuitimaitl	887
5	Tepiltzin Quetzalcoatl	925
6	Matlaexochil	947
7	Nauhyotzin	997
8	Matlacoatzin	1025
9	Huemac	1046
10	Quetzalcoatl II	1048
	Destruction du royaume	1116

M. Chavero s'attache à expliquer la différence chronologique, ainsi que le nombre des chefs, par l'idée systématique des anciens historiens, de régler la durée du pouvoir de chaque chet à une période de cinquante-deux années, selon la loi de succession des Toltèques ; il croit que la différence des noms des chefs provient de ce que ceux-ci en portaient plusieurs, et que quelques-uns d'entre eux sont cités par Ixtlixochil, et que d'autres figurent dans les annales de Cuautitlan.

IV

Invasion des Chichimèques.

La nation toltèque ne tomba pas sans retentissement et la nouvelle de sa destruction se répandit jusque chez les Chichimèques, tribu de chasseurs, qui vivaient à Amaquemecan, que les historiens placent dans une région située au nord du continent et voisine de Huehuetlapallan. Les Chichimèques envahirent, en 1117, les territoires des Toltèques et se répandirent sur la région qui comprend aujourd'hui les États de Mexico, Hidalgo et Puebla.

Selon M. Orosco y Berra, de Oyame, ils se dirigèrent sur Cuextecatlichocayan et Coatlicamac, lieux habités par les Mexis, ce qui les détermina à traverser Xalisco et le Michoacan. Ils se dirigèrent sur Tepenec et atteignirent Tollan, qu'ils trouvèrent en ruines. Le roi Xolotl y laissa quelques habitants, afin de repeupler la ville, et continua sa marche avec le gros de ses forces vers le N.-E., afin d'atteindre Mexiquiyahulla, puis Actopan. Les Chichimèques se dirigèrent ensuite vers le Sud et pénétrèrent dans la vallée où ils s'établirent dans le voisinage de nombreuses grottes, non loin de Xaltocan, à qui ils donnèrent le nom de Xoloc. Cette fondation remonte à 1120. Les Chichimèques poursuivirent leurs conquêtes et s'emparèrent d'une grande étendue de territoire.

Il paraît inadmissible à M. Garcia Cubas que, vu le court espace de temps écoulé entre la destruction de la nation toltèque

et l'occupation du pays, par les Chichimèques, ces derniers aient pu parcourir, avec leurs familles, l'énorme distance qui sépare l'Amaquemecan du territoire toltèque.

Si la relation historique et chronologique est exacte, il est très probable qu'ils descendirent de Xalisco et non des lointaines régions d'Amaquemecan : ce n'est que dans cette hypothèse qu'ils purent avoir connaissance de la destruction de l'empire toltèque. Ils envoyèrent alors leurs explorateurs pour vérifier la nouvelle et mirent ensuite en mouvement toute leur tribu, pour occuper le territoire abandonné. Cette version nous paraît très juste et nous nous y rallions volontiers.

M. Garcia Cubas ajoute qu'il est même probable que le lieu en question n'est autre que celui connu sous le nom de *Valle de Ameca*, district de Sombrerete, État de Zacatecas. Il doit avoir parfaitement raison.

L'invasion des Chichimèques ne rencontra aucune résistance : les lieux où ils passèrent étaient désolés, inhabités et ravagés : ils ne conservaient plus de traces de leur prospérité passée. Les Toltèques qui avaient survécu à la catastrophe, avaient abandonné la vallée et s'étaient réfugiés par petits groupes à Tehuantepec, Quantemallan, Tecocotlan, Coatzacoalcos, Tiauhcahuac, et en plus grand nombre à Quauhtitenco, Chapoltepec, Totoltepec, Tlaxcallan, Chalollan, Tepexomaco et principalement dans la république de Colhuacan, d'où le nom de Colhuis.

V

Pérégrinations des tribus Nahuatlacas et établissement des Tlaxcaltèques.

Vers l'an 820 de l'ère chrétienne, d'après Fray Diego Duran, sept tribus nommées *Nahuatlacas* (de *nahua*: langue, et *tlacatl*: personne qui parle la langue nahuatl) quittèrent Chicomoztoc et entreprirent des pérégrinations qui durèrent plus de quatre-vingts ans. Ces tribus atteignirent, l'une après l'autre, la vallée de Mexico. Chicomoztoc signifie : *sept grottes* ; il est probable que le mot se rapporte plutôt aux sept tribus ou aux villes d'où celles-ci sortirent.

Ce furent les *Xochimilcans* qui les premiers atteignirent la vallée ; ils la parcoururent en tous sens et firent le tour du grand lac. Ils fixèrent leur résidence à l'endroit au sud de la vallée qui porte encore aujourd'hui leur nom. Ils étendirent leur domination jusqu'à Tochimilco sur le versant sud du Popocatepetl, à Ocuituco, Tetelameyapan, Xumiltepec, Tlacotepec, Tepuxtlan, Chimalhuacan, Mixquic et Colhuacan, sur les montagnes situées entre le Popocatepetl et le volcan d'Ajusco. Les Chichimèques ne leur firent aucune opposition.

Les *Chalcans* arrivèrent peu de temps après et s'établirent à leur tour au Sud-Est du lac, à Tlalmanalco, dont ils firent leur capitale, puis à Amecamecan, Chalco, Atenco et à l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Saint-Martin. Ils s'entendirent pacifiquement avec les Xochimilcans au sujet des limites respectives de leurs possessions.

Les *Tepanecas* peuplèrent la région occidentale de la vallée, entre la Sierra de Guadalupe et les collines de Naucalpan ; leurs chefs s'établirent moitié à Azcapotzalco et moitié à Tlacopan, aujourd'hui Tacuba. Les Tepanecas dominèrent le pays de Tenayuca, Tlalnepautla au Nord, jusqu'à Atlacuihuayan au Sud, confinant à la Sierra habitée par les Othomies.

Après la tribu Tepanèque survint la *Textocana*, guidée par des chefs prudents : elle s'établit à l'orient du grand lac, et fonda la fameuse nation de Acolhuacan, une des plus puissantes de l'Anahuac, et dont la capitale fut Texcoco. Cette tribu civilisa les Chichimèques et étendit son autorité sur des localités éloignées, comme par exemple Huesotla ; elle créa des centres de population comme Tepetlaostoc, Aculman, Chiautla, Tlautepechpan, Tepexpan et Otumpan (connu aujourd'hui sous le nom d'Otumban).

Aux *Texcocans* succédèrent les *Tlahuicas*, qui, trouvant occupées les rives du lac, poussèrent vers le sud, traversèrent les montagnes d'Ajusco, et fixèrent leur résidence à Cuadhahuac — ou Cuernavaca — et se dispersèrent dans les riches et fertiles régions de Yautepec, Huastepec, Acapitetlan, Tlaquiltenango et dans beaucoup d'autres endroits, qui, après la conquête, formèrent le « Marquisat de la vallée », titre qui fut donné à Cortez.

La population de toutes ces tribus ne devait pas être encore bien dense, car les *Tlaxcaltèques* purent s'établir sans encombre sur la rive orientale du lac, déjà occupée par les Texcocans ; il est vrai que les tribus voisines ne tardèrent pas à s'effrayer des tendances belliqueuses des Tlaxcaltèques et leur suscitèrent de nombreuses difficultés. Des conflits incessants amenèrent bien vite les tribus confédérées à déclarer la guerre aux Tlaxcaltèques : mais le sort des armes favorisa ces derniers, qui remportèrent une sanglante victoire à Poyauhtlan. Ce succès ne fut pas toutefois assez décisif pour les engager à rester sur les bords du lac ; ils préférèrent émigrer, traversèrent la Sierra Nevada, très accidentée et cherchèrent une contrée inoccupée où ils pourraient s'établir et s'organiser tranquillement. Quelques-uns se

dirigèrent vers Tollancinco et Cuauchinanco, d'autres sur Quauhquechollan ; toutefois la plupart d'entre eux, sous les ordres d'un chef, continuèrent leur marche par Chololllan, contournèrent le versant escarpé du Matlacauyatl et atteignirent le village de Contla, où ils firent halte. Ils firent de cet endroit leur centre d'opérations et tentèrent de conquérir le pays occupé par les Ulmèques et les Xicalancans. Les vestiges de la ville de Cacaxtla se voient encore à l'ouest du Sanctuaire de Saint-Miguel del Milagro. Mais les tribus qui possédaient le pays ne se laissèrent pas chasser sans résister : des luttes sanglantes furent longtemps soutenues de part et d'autre avec une égale ténacité, jusqu'au jour où, complètement battues à Xocoyucan, les tribus abandonnèrent définitivement leur domaine et se dirigèrent les unes vers Zacatlan et Otlatlan à l'Est, les autres vers les plaines d'Apan, s'arrêtant à Huehuechocan, dont la traduction littérale est « où les anciens pleurèrent ».

Les Tlaxcaltèques, entraînés par leur courage aventureux, étendirent leur domination et fondèrent une République oligarchique fameuse, gouvernée par un Sénat, composé des notables et des chefs des districts. Au début, la République fut divisée en deux districts, mais plus tard cette division fut modifiée par la création de deux nouveaux districts.

La prépondérance acquise par les Tlaxcaltèques inspira de sérieuses craintes aux Huexocincans, qui formèrent une confédération avec les États voisins et déclarèrent aux Tlaxcaltèques une guerre d'extermination. Malheureusement pour eux, ce furent les Tlaxcaltèques, aidés des Texcocans, qui sortirent vainqueurs de la lutte et qui, grâce à la neutralité des Tepanèques, purent reconstituer leur République sur des bases solides. La capitale, aujourd'hui ruinée, des Tlaxcaltèques se trouve à peu de distance de la moderne Tlaxcala.

VI

Nombreuses pérégrinations des Aztèques dans la vallée de Mexico jusqu'à la fondation de Tenochtitlan.

Les Aztèques. — La dernière et septième tribu Nahuatlaca, qui se fixa dans la vallée de Mexico, fut celle des Aztèques ou Mexicains, dont l'histoire est pleine d'intérêt, tant par les événements qui précédèrent leur établissement que par ceux qui préparèrent et déterminèrent plus tard leur ruine complète.

Quant à l'immigration de cette tribu, dit M. Garcia Cubas, les anciens historiens tombèrent dans l'erreur en donnant une interprétation inexacte à la peinture qui représente leur pérégrination qui, d'après l'intéressante étude de M. Fernando Ramirez, commença dans une île et se termina par la fondation de Mexico : de leur fausse interprétation, les historiens déduisirent que le peuple aztèque avait assisté au déluge universel et à la confusion des langues.

De là, la version des anciens historiens à l'égard du déplacement des Aztèques. D'après Clavijero, les Nahuatlacas qui habitèrent Aztlan, leur patrie, au nord du golfe de Californie jusqu'à l'an 1160 de l'ère vulgaire, 820 selon Fray Diego Duran, suivirent les conseils de Huitziton, chef jouissant parmi eux d'une grande autorité, qui les engageait à changer de résidence. Ils entreprirent alors leur émigration vers le Sud, traversèrent le fleuve Colorado que quelques historiens, Torquemada entre

autres, croyaient être un bras de mer, selon l'interprétation donnée de la peinture plus haut mentionnée et que Clavijero croit être l'image du déluge universel. Ils passèrent le Rio-Colorado au Nord du 35° et poursuivirent leur route vers le Sud jusqu'au fleuve Gila, où se trouvent encore des ruines de grands édifices, ce qui prouve qu'ils se fixèrent là quelque temps.

De là, ils continuèrent leur route et s'arrêtèrent à l'endroit connu sous le nom de *Casas Grandes* situé au Nord-Est de Chihuahua. Le nom de cette localité lui vient du grand nombre d'édifices ruinés qu'on y rencontre encore. Ensuite ils traversèrent les montagnes escarpées de Tarahumara et arrivèrent à Hueycolhuacan, aujourd'hui Culiacan, où ils restèrent trois ans, pendant lesquels ils bâtirent des maisons et confectionnèrent une statue en bois de Huitzilopochtli, leur dieu protecteur. Ils quittèrent Hueycolhuacan, emportant leur dieu que des prêtres nommés à cet effet traînaient sur le *teoicpalli* (chaise de Dieu), et arrivèrent à Chicomoztoc, située où se trouvent aujourd'hui, selon Clavijero, les ruines de la Quemada, au Sud de Zacatecas. Là, les sept tribus Nahuatlacas se trouvèrent en contact et s'unirent.

Mais cette alliance ne fut pas de longue durée : soit à la suite des dissensions qui surgirent entre elles, soit pour mieux obéir aux ordres de leur dieu, dont leurs prêtres interprétaient les oracles, les tribus se divisèrent dans l'ordre suivant et reprirent leur route vers le Sud : Xuchimilques, Tépanèques, Colhuas, Chalcans, Tlahuicans et Tlaxcaltèques. Les Aztèques, eux, restèrent auprès de leur dieu et plus tard se dirigèrent par étapes successives du côté d'Ameca, Cocula, Sayula, Zacatula et Malinalco et arrivèrent enfin à la ville célèbre de Tollan vers 1196. Pendant le voyage, les Aztèques se divisèrent à Catlicamac en deux fractions qui, malgré leur rivalité, marchèrent ensemble jusqu'à leur établissement à Texcoco. Les uns prirent le nom de Tlaltelolcos et les autres celui de Tenochcas.

D'après les peintures mêmes des Aztèques, on fait remonter, à

l'époque de leur passage dans le Michoacan, l'horrible coutume des sacrifices humains. Ils demeurèrent neuf ans à Tollan et onze ans dans d'autres localités voisines. Ensuite, ils se rendirent à Tzompango, où le chef de la ville maria son fils à une belle fille mexicaine. Huitzilihuitl naquit de ce mariage à Tizayuca.

Disons en passant — (et, avant d'étudier les règnes des chefs mexicains, cela est de toute importance) — que les noms bizarres de ces chefs s'expliquent par la raison que — (c'est une coutume immémoriale au Mexique) — la mère donne à son enfant le nom du premier objet qui frappe ses yeux, après son accouchement. Inutile de dire qu'elle s'efforce en général, lorsque son enfant est un garçon, de regarder le ciel afin d'y apercevoir un oiseau et, lorsqu'il s'agit d'une fille, de jeter ses regards sur les fleurs, qu'on ne manque pas de lui apporter, ou sur les rayons du soleil. Cette habitude, si poétique, ne laisse pas que de donner une saveur tout à fait exotique et étrange aux noms des indiens et des indiennes du Mexique, même de nos jours, car, on le sait du reste, rien ne disparaît plus difficilement que les mœurs et les usages légués par la tradition.

Huitzilihuitl signifie : plume de bel oiseau. Maintenant fermons cette longue parenthèse et reprenons notre récit.

Les Aztèques quittèrent Tizayuca en traversant successivement Tolpetlac, Tepeyacac et Chapoltepec, le plus souvent tracassés et molestés par les autres tribus. Ils durent se réfugier dans l'archipel d'Acocolco du côté occidental du lac.

M. Chavero décrit un voyage effectué par les Aztèques, dont le point de départ aurait été le lac de Mexticacan sur la côte de Xalisco. Il marque sur ce lac l'île qui est considérée comme la mystérieuse Aztlan, patrie originaire de ce peuple. L'exode commença, d'après lui, vers 583, dura trois cent deux ans, et se termina en 885, date vers laquelle les Aztèques s'établirent dans la vallée de Mexico après avoir parcouru plusieurs parties des États actuels de Sinaloa, Xalisco et Michoacan.

On ne sait rien de bien positif sur la forme de gouvernement

alors en vigueur chez les Aztèques : on croit savoir que le pouvoir théocratique était remplacé par l'autorité militaire d'un chef ; le plus sûr, c'est que très probablement leurs chefs cumulaient les fonctions de prêtres et de guerriers. Ce qui me fait pencher vers cette solution, c'est que la famille des empereurs ou chefs du Mexique, dont nous allons parler plus loin, descendait de Tenoch, qui fut le premier prince aztèque dont l'histoire ait fait le fondateur de la dynastie mexicaine.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, on rapporte qu'après vingt-trois ans de séjour dans la vallée de Mexico, les Aztèques, poussés par les prêtres, entreprirent, vers 908, le voyage dont une ancienne peinture hiéroglyphique sur papier de Maguey du Musée National de Mexico fait mention. Ils partirent de Xico sur le lac de Chalco et se dirigèrent vers le Nord en parcourant les campagnes de la vallée ; après de nombreuses excursions, ils retournèrent à Chapultepec sur les frontières de la nation tépanèque. Dès leur arrivée commença la série des événements importants qui servirent à préparer la fondation de la ville de Tenoxtitlan, appelée à un si grand avenir.

Cette dernière pérégrination partielle, qui a été fidèlement traduite de la peinture hiéroglyphique par M. Fernando Ramirez, n'exclut ni ne dément les immigrations qui ont pu avoir lieu, soit dans les autres régions de l'Amérique, soit dans les contrées septentrionales de Xalisco, d'où sont sorties, paraît-il, après un séjour plus ou moins long, les différentes tribus qui vinrent peupler la belle vallée de l'Anahuac.

Le caractère belliqueux et turbulent des Aztèques ne leur permit pas de conserver la paix pendant leur séjour à Chapultepec : ils feignaient parfois de se soumettre au roi de Colhuacan et en profitaient pour s'établir dans les endroits que ce monarque leur concédait, à Tizapan par exemple. D'autres fois, ils se révoltaient franchement et soutenaient une lutte acharnée, pour laquelle ils s'armaient d'épieux destinés à être lancés, espèces de traits ou de flèches de leur invention qu'ils appelaient *Atatls*.

L'état de trouble dans lequel les prêtres les maintenaient et les fréquentes menaces de leurs voisins, parmi lesquels se trouvaient les puissants Tépanèques, dont Atzcapotzalco était la capitale, obligèrent les Aztèques à élire pour chef le courageux Huitzilihuitl, dont nous avons mentionné la naissance. Ils durent aussi exécuter des lignes de circonvallation pour la défense du côteau. Dans leur premier combat contre les Chalcans, ils perdirent leur intrépide chef qui fut tué à Colhuacan. Les Aztèques se réfugièrent alors à Atlacuihuaya, village qui porte aujourd'hui le nom de Tacubaya.

Après cet échec, ils se soumirent au roi Colhua qui leur assigna Tizapan pour demeure et leur permit, peu de temps après, de commercer avec ses sujets ; soit par crainte, soit par désir de s'attacher ce peuple brave et déjà redoutable, il condescendit même à accorder aux Aztèques le droit de s'allier aux familles de ses sujets, et, pour en donner lui-même l'exemple, il leur livra sa propre fille pour le service du dieu Huitzilopochtli.

Mais les instincts et les coutumes sanguinaires des Aztèques transformèrent cet acte, qui aurait dû être un gage d'alliance, en un élément éternel de haine de la part des Colhuas. Ayant l'habitude de sacrifier à leur dieu des victimes humaines, ils crurent sans doute que la fille du roi Colhua était destinée par son père à être offerte comme une victime à leur divinité et ils la mirent à mort. Ils firent plus : ils l'écorchèrent et un jeune homme se revêtit de sa peau. Comme par une sanglante ironie, ils avaient invité le roi de Colhuacan à venir présenter l'offrande de fleurs et de cailles à sa fille, dont ils avaient fait une nouvelle divinité appelée la *femme de discorde*. En pénétrant dans le temple ténébreux, le malheureux roi aperçut ce crime horrible à la lueur d'une torche. On conçoit quelle fut l'exaspération des habitants de Colhuacan ; ils se ruèrent avec impétuosité sur leurs féroces ennemis et les obligèrent à se réfugier dans les joncs du lac. Les Aztèques eurent grand'peine à atteindre les rives et, serrés de près par leurs adversaires, ils ne parvinrent

à les faire reculer qu'en leur lançant une grande quantité de bâtons ferrés ou *atlatls*. Après avoir franchi une profonde rivière qui, sans doute, n'était autre que le canal de communication entre le lac d'eau douce et celui d'eau salée, ils se répandirent à Iztapalaca, Acatzuititlan, Ixtacalco, Mexicalcingo, où ils construisirent un bain ou *temazcalli*, et à Mixiuhtlan, où l'une des principales dames de la tribu mit au monde un enfant, ce qui est la signification du mot Mixiutlan, qui est représenté dans l'hiéroglyphe du Musée National. Mixiuhtlan est aujourd'hui le faubourg de San Pablo.

Les Aztèques obéissaient aveuglément à leurs prêtres et étaient fanatiques : ils croyaient que leur dieu avait choisi l'endroit où ils étaient arrivés pour en faire le berceau de leur nation. Là, ils devaient édifier leur ville ; de là, ils devaient peu à peu étendre leur domination sur tous les peuples environnants. Cette conviction, enracinée dans leur esprit par les prédictions des prêtres et des devins, était justifiée à leurs yeux par le spectacle charmant que leur offrait la nature à l'endroit où fut créé Mexico. Des prodiges aussi vinrent frapper leurs regards. Mais il est naturel de supposer que leur imagination, excitée par les récits des prêtres, attribua à tous les objets une influence miraculeuse. Tantôt ils apercevaient une claire fontaine faisant jaillir ses eaux au pied d'un beau sapin blanc, tantôt ils voyaient des roseaux blancs et des animaux aquatiques, et ils considéraient tous ces objets comme des présages favorables leur annonçant la fin de leurs souffrances et de leurs pérégrinations.

Un archipel baigné par des eaux transparentes, un *nopal* sortant des eaux qui jaillissaient par la fente d'un rocher, un aigle énorme debout sur le *nopal*, au pied duquel s'entremêlaient les superbes plumages des oiseaux dont l'aigle se nourrissait, enfin une vipère qui se débattait entre ses serres, tel fut le tableau qui frappa le plus les Aztèques et dont le souvenir est conservé dans les *armes* actuelles du Mexique. Ce fut, dit la légende, à ce même endroit du lac où ce spectacle les frappa,

qu'ils établirent le siège de leur tribu, qui ne tarda pas à devenir une si puissante nation.

C'est en 1325 que fut fondée la ville de Mexico qui, d'après la légende, fut nommée d'abord Tenochtitlan, en l'honneur du grand-prètre et chef des Aztèques Tenoch, et peu après Mexico, qui signifie « dieu de la guerre » ou Huitzilopochtli, ce qui revient au même.

VII

Les premiers chefs connus des Aztèques.

Tenoch fut le premier chef réellement reconnu par les Aztèques comme chef militaire et religieux : il constitua leur gouvernement et, à la fois brave et plein de sagacité, il réussit, en payant tribut aux Tépanèques, à détourner les desseins de vengeance des habitants de Colhuacan. Son existence fut orageuse, mais toute dévouée à son peuple et il mourut en 1373, considéré comme le véritable fondateur de la nation mexicaine.

Tenoch fut très probablement un héros fabuleux, une espèce de divinité dont les Aztèques ont longtemps chéri la mémoire, mais, d'après M. Altamirano et M. Bandelier, il ne joua nullement le rôle que lui attribuent à tort les historiens espagnols et que nous citons pour mémoire. C'était peut-être le dieu de la guerre ; il devait personnifier l'amour des combats qui fut le trait distinctif du caractère des Aztèques qui s'appelèrent même les *Tenochas.*

Acamapictli (celui qui empoigne le pieu), de 1376 à 1396. Tenoch ne fut pas toutefois un roi dans l'acception intégrale du mot ; les Aztèques avaient un gouvernement théocratique et militaire, basé sur les délibérations et les conseils d'une assemblée des seigneurs et des vieillards les plus respectables ; Tenoch fut donc, s'il a jamais existé, une espèce de dictateur.

Un véritable chef des Aztèques fut Acamapictli qui fut élu en 1376, trois ans après la mort de Tenoch. C'était un homme noble et courageux qui se trouvait, lors de son élection, à Texcoco, capitale de l'État d'Acolhuacan, dont le chef était le chichimèque Ixtlicochil.

Les débuts de cette grande nation aztèque furent précaires et misérables; sous le gouvernement de leur premier chef, ils étaient soumis aux Tépanèques et en butte aux continuelles attaques et à la malveillance de Tezozomoc, chef d'Atzcapozalco, qui, effrayé de les voir construire leur ville au milieu du lac et développer leur agriculture naissante avec un courage et une constance que rien ne pouvait abattre, essaya par tous les moyens possibles de les chasser et les accabla d'impôts qu'ils supportèrent avec résignation et confiance dans l'avenir.

Les Tlatelolcos, suivant l'exemple des Aztèques, changèrent aussi la forme de leur gouvernement et élirent pour chef Quaquahtipitzahuac, fils du tyran d'Atzcapotzalco; cette conduite, contraire à celle des Aztèques qui s'étaient donné un chef de leur propre nation, accrut encore l'animosité de Tezozomoc contre les Aztèques.

Malgré leur malheur, le courage des Aztèques ne se démentit pas dans les combats qu'ils soutinrent en qualité d'alliés des Tepanèques contre les habitants de Mixquique, Cuitlahuac (Tlahuac), Xochimilco et Cuauhnahuac (Cuernavaca), qui formaient tous d'assez puissantes tribus.

Acamapictli épousa Texcatlamiahuatl, fille du chef de Tetepango, car la stérilité de sa femme Ilcancuitl l'y obligea, mais il ne répudia pas cette dernière. (De Texcatlamiahuatl naquirent Huitzilihuitl et Chimalpopoca. Acamapictli eut en outre un autre fils nommé Izcoatl d'une esclave d'Atzcapotzalco).

Nons donnons ces derniers renseignements entre parenthèses, car, d'après les découvertes de M. Bandelier, ils seraient complètement faux : Huitzilihuitl aurait été le *Cihuacohuatl* de Acamapictli, mais non son fils. Encore moins les deux autres furent-ils les descendants d'Acamapictli. Il faut toutefois men-

tionner les données des premiers écrivains espagnols, car toute cette histoire est très légendaire.

Il mourut vers 1396 sans désigner de successeur.

Huitzilihuitl (plume de bel oiseau) de 1396 à 1417. Ce furent les nobles de la tribu qui s'assemblèrent pour régler les élections, veiller au maintien de l'ordre établi et déterminer le cérémonial de la succession et du couronnement; ils élurent Huitzilihuitl quatre mois après le décès de son père, et ce choix fut ratifié par le peuple. Le nouveau chef, au moment de poser sur son front la couronne ou *copilli*, fut oint avec le baume des dieux.

Huitzilihuitl fit preuve de prudence et agit, dès le début de son gouvernement, en sage politique : il envoya à Atzcapotzalco une ambassade chargée de demander en mariage une princesse tépanèque. Tezozomoc accueillit volontiers cette demande et donna à Huitzilihuitl sa fille Avauchihuatl ; le mariage fut célébré au milieu de fêtes extraordinaires et d'une joie générale. Acoluahualt naquit de ce mariage (c'est encore absolument faux d'après les auteurs déjà cités). Le résultat de cette union fut que les Tépanèques réduisirent les impôts accablant les Aztèques et leur firent d'autres concessions.

Malgré la bonne amitié apparente qui régnait entre les deux peuples, Maxtla, fils de Tezozomoc, craignant que l'alliance avec les Aztèques pût nuire à l'ordre de succession, tâcha de se défaire de Huitzilihuitl et parvint même à s'emparer de sa personne ; mais, reconnaissant la maladresse de son plan, il fit relâcher Huitzilihuitl et ordonna l'assassinat secret du fils de sa sœur, son neveu Acoluahuatl.

Huitzilihuitl, comprenant la nécessité de s'allier à d'autres chefs de tribus pour résister à la tyrannie des Tépanèques, se maria une seconde fois, selon l'usage de l'époque, avec la princesse de Cuauhnahuac (Cuernavaca), Mahuaxochitl, qui lui donna pour fils Motecuhzoma Ilhuicamina, qui fut le plus grand chef aztèque. (La parenté de Motecuhzoma et de Huitzilihuitl est encore probablement une pure invention.)

Huitzilihuitl fut un chef sage et prépara la puissance future de sa nation en compilant les lois de ses ancêtres, en améliorant la navigation du lac, en augmentant la ville et en développant ses relations politiques et, par cela même, son influence; il édicta de sages dispositions à l'égard de l'organisation sociale et de la religion. Pendant son règne, on substitua l'*ixtle* au coton pour la confection des vêtements et on commença aussi à employer la pierre dans les constructions. Il mourut en 1417, vénéré de ses sujets et digne d'être pris comme modèle par ses successeurs.

Chimalpopoca (bouclier fumant) fut élu seulement par les anciens; il était le Cihuacohuatl d'Huitzilihuitl. Son gouvernement fut malheureux, car il voulut trop tôt tenter le sort des armes. Au moment de son sacre, la tradition veut qu'on l'ait forcé à prendre son bouclier et à brandir l'épée ou *macana*, pour indiquer qu'il nourrissait l'idée de reconquérir par les armes la liberté de son peuple. Cette conduite fut maladroite et éveilla la défiance des Tépanèques. Tezozomoc autorisa bien les Aztèques à faire arriver l'eau de Chapultepec dans leur ville, mais il refusa de leur donner des matériaux et de leur fournir des travailleurs pour construire l'aqueduc: d'où colère des Aztèques!

Tezozomoc, après avoir détruit la République d'Acalhuacan ou Texcoco et avoir fait tuer le bon chef Ixtlixochitl, dont il obligea le fils à se réfugier à Tlaxcala, mourut, laissant son trône à un nommé Tayatsin. Mais Maxtla, ennemi juré des Aztèques, usurpa les droits au pouvoir de Tayatsin et se fit couronner à sa place.

Tayatsin se réfugia chez les Aztèques et Chimalpopoca prit parti pour lui contre son frère. Maxtla, plein de haine, déshonora le chef de Mexico en lui volant une de ses concubines ou même sa propre femme, selon les dires des historiens; on rapporte aussi qu'en échange du tribut qu'il recevait des Aztèques, il renvoya à Chimalpopoca des vêtements de femme. Ce malheu-

reux chef, trop faible pour se venger, voulut mourir en s'offrant en holocauste à son dieu avec l'agrément de ses sujets, persuadé sans doute qu'il rendrait par ce sacrifice le sort des armes plus favorable aux Aztèques dans les luttes futures contre les Tépanèques. Mais son ennemi acharné prévint son dessein et, par une dernière dérision, le fit enchaîner et l'enferma dans une cage sur une place d'Atzcapotzcalco. Chimalpopoca n'eut d'autre ressource, pour se soustraire aux railleries des Tépanèques, que de se pendre aux grilles de son étroite prison.

Itzcoatl (couleuvre armée de pointes d'obsidienne). — Itzcoatl, le Cihuacohuatl de Chimalpopoca, fut élu à cause de son courage bien connu, et rien ne prouve qu'il ait été le fils d'une esclave, si ce n'est le témoignage, sujet à caution, des premiers moines historiens espagnols.

Naturellement indigné de la barbarie du chef des Tépanèques, il se trouva, dès sa nomination de Tlacatecuhtli, dans des dispositions belliqueuses ; il choisit, pour Cihuacohuatl, un jeune guerrier, d'une bravoure à toute épreuve, nommé Motecuhzoma Ilhuicamina. Tous deux résolurent de combattre avec acharnement les oppresseurs des Aztèques.

Itzcoatl envoya Motecuhzoma près de la tribu tépanèque, d'abord avec des propositions de paix, puis pour lui déclarer la guerre au nom de la nation mexicaine ; dans les deux cas, le jeune homme fit preuve d'autant de hardiesse que de ruse ; il réussit à traverser le territoire ennemi malgré la grande surveillance qu'on y déployait et se présenta bravement devant le tyran d'Atzcapotzalco.

A cette époque, les Texcocans, avec le chef Netzahualcoyotl à leur tête, étaient rentrés en possession de leurs domaines et Motecuhzoma les ayant habilement amenés à s'allier aux Mexicains, ils se préparèrent également à anéantir la puissance de leurs ennemis. Après plusieurs combats, une terrible bataille s'engagea entre les Tépanèques et les troupes alliées conduites par Itzcoatl, Motecuhzoma et Netzahualcoyotl. Ces braves

généraux communiquèrent leur vaillance à leurs soldats en leur donnant l'exemple d'une bravoure sans pareille. Ils se ruèrent sur les Tépanèques avec un élan irrésistible, les défirent, les mirent en complète déroute et pénétrèrent à Atzcapotzalco qu'ils ravagèrent de fond en comble. Maxtla y fut tué de la propre main de Netzahualcoyotl.

Cet important événement qui détermina la fin d'une nation eut lieu en 1428.

Le résultat de la victoire fut le partage du butin et des terrains, ainsi que la fondation du petit État de Tlacopan, formé des Tépanèques qui, de seigneurs qu'ils étaient, devinrent tributaires. Cet événement mémorable se termina par la fameuse alliance entre Mexico, Texcoco et Tlacopan, qui influa beaucoup sur l'agrandissement de la nation mexicaine.

Après la destruction d'Atzcapotzalco, les conquêtes de Xochimilco, Mixquic et Cutlahuac, seconde capitale des Tépanèques, s'en suivirent, grâce au courage indomptable de Motecuhzoma Ilhuicamina.

Le gouvernement de Itzcoatl fut le commencement de la puissance de sa nation ; il secoua le joug des oppresseurs despotiques des Aztèques, étendit ses conquêtes et, par son gouvernement sage et le choix habile qu'il fit de son Cihuacohuatl (Motecuhzoma), contribua puissamment à la prospérité et à la grandeur futures de son peuple. Il mourut en 1440.

VIII

Gouvernement du grand Motecuhzoma.

Motecuhzoma Ilhuicamina (Archer du ciel), de 1440 à 1469. — Motecuhzoma, auquel on donna le titre de *premier* pour le distinguer du chef Motecuhzoma *second* qui gouverna les Aztèques lors de l'invasion de Cortez, fut élu *Tlacatecuhtli* le 19 août 1440. Je crois devoir exprimer ici une réflexion qui m'est personnelle : il est évident que les premiers écrivains espagnols, qui ont composé l'histoire mexicaine, ont pu être tentés d'établir des ressemblances entre l'histoire des Hébreux et l'histoire des Aztèques, qu'ils ont pu ne pas comprendre la différence qu'il y avait entre un Tlacatecuhtli et un monarque européen et qu'ils ont pu attribuer ainsi aux premiers Mexicains un genre de gouvernement que M. Altamirano déclare absolument incompatible avec les coutumes et les idées des Indiens. Mais il nous faut avouer qu'à partir du gouvernement de Motecuhzoma premier, les Tlacatecuhtli Aztèques nous ont l'air d'avoir exercé un pouvoir absolu en quelque sorte ; lorsque les historiens espagnols nous disent que Motecuhzoma second fut un tyran, nous sommes assez tentés de les croire et de donner à ce mot toute la signification que lui donnaient les anciens Grecs.

Ce serait donc, sans aucun doute, commettre un anachronisme que de donner aux Tlacatecuhtli aztèques les titres de rois ou

d'empereurs, mais, en réalité, ils exerçaient le pouvoir un peu à l'instar des empereurs modernes. On ne saurait mieux comparer le gouvernement de Motecuhzoma Ier et de ses successeurs qu'à un gouvernement de dictature impériale sous les rapports suivants: 1º Le gouvernement des Aztèques était électif et plébiscitaire: or le plébiscite est une doctrine bonapartiste; 2º Le Conseil des notables et des anciens jouait le rôle d'une Chambre des pairs ou d'un Sénat; le peuple n'était appelé à donner son suffrage que dans les occasions graves.

Ainsi donc, pour nous résumer, le Tlacatecuhtli, chef militaire des Aztèques, assisté du Cihuacohuatl, président du Conseil de la nation, chef religieux, possédait les pouvoirs d'un président de république à vie, ou d'un empereur électif, avec l'obligation de consulter le Conseil et de marcher d'accord avec le Cihuacohuatl dans toutes les questions d'intérêt vital pour la nation. Mais comme tout cela reposait plus sur des coutumes que sur une Constitution telle que nous la comprenons de nos jours, il est tout à fait probable que les Tlacatecuhtli aztèques durent parfois, si ce n'est souvent, négliger la stricte observation des pratiques traditionnelles.

Ceci dit, revenons à Motecuhzoma Ier, dont le gouvernement fut glorieux et donna à la nation aztèque une suprématie marquée sur les autres républiques de l'Anahuac. Le sacre de ce chef fut remis à la fin de la campagne qu'il entreprit contre les ennemis de la patrie, afin de se procurer des prisonniers destinés à être sacrifiés pendant l'acte solennel. Car, chez les Aztèques, comme chez les peuples primitifs, nous trouvons l'usage des coutumes barbares d'égorger des milliers de victimes humaines lors des grandes cérémonies religieuses. Ne crions pas trop à la sauvagerie des peuples qui commettent de si épouvantables forfaits et n'oublions pas que les Gaulois faisaient aussi des sacrifices humains. Motecuhzoma, cruel et sanguinaire comme tous les guerriers primitifs, fut, d'après les Espagnols, celui qui institua la guerre *sacrée*, que par la suite les chefs mexicains, aidés de leurs alliés, devaient entreprendre avant

leur investiture officielle du pouvoir de Tlacatecuhtli, afin de faire des prisonniers.

L'abominable coutume des sacrifices humains, qui fut, dit la légende, instituée par les prêtres pendant le passage des Aztèques dans le Michoacan, fit ainsi partie des fêtes du sacre du Tlacatecuhtli, auxquelles assistèrent des habitants de tout le pays et même des envoyés des contrées les plus lointaines.

Motecuhzoma soumit les Chalcas et les autres tribus de Caotlixtlahuacan, Mamalhuaztépec, Tenanco, Xiuhmolpiltepec, Chiconquiaulco, Xiuhtepec et Totolapan. Il poussa ses conquêtes jusqu'en de lointaines contrées, comme Atotonilco (seigneurie d'Aculhuacan), Huaxtecapan sur le littoral du golfe, Quiahuixtla, Cempoalla, Coatlaxtlan et Amilapan sur le même littoral, Coixtlahuan et d'autres pays. Il soumit aussi les peuplades jusqu'alors indomptées de Oaxaca (Huaxyacac) et sut, avec habileté, profiter des querelles existant entre les Zapothèques et les Mixtèques, qui se maintinrent toujours en rebellion, mais par suite de leurs divisions ne furent jamais un danger pour Motecuhzoma et s'allièrent souvent avec lui pour se combattre l'une l'autre.

Motecuhzoma ne négligea point cependant l'organisation de son gouvernement; il forma des Conseils d'État composés de personnes prudentes et éprouvées, institua des tribunaux pour rendre promptement justice et décréta en même temps plusieurs lois tendant à réprimer les vices et les abus de la société. Il ordonna la construction du Teocalli et d'autres édifices pour embellir la ville.

Motecuhzoma ternit sa gloire par sa cruauté et son aveugle fanatisme religieux; il faisait sacrifier sans pitié les prisonniers sur les autels de ses dieux. En outre du sacrifice ordinaire qui, comme le lecteur ne l'ignore pas, consistait à arracher le cœur des victimes après les avoir attachées solidement à la pierre des sacrifices et à le présenter encore tout fumant au soleil, sacrifices d'ailleurs très fréquents pendant ce règne, il y en avait d'autres encore plus célèbres qu'on appelait *sacrifices des gladiateurs.*

Près du temple, et en présence d'une immense foule de spectateurs, deux gladiateurs, dont l'un était un prisonnier et l'autre un guerrier mexicain, montaient sur une grande pierre appelée « Temalacatl » soigneusement sculptée ; on y attachait le prisonnier armé d'un bouclier et d'une courte épée ; il devait se battre contre le guerrier mexicain auquel on permettait de porter de meilleures armes et de combattre libre. Si le guerrier obtenait la victoire, on détachait le prisonnier, et, mort ou vivant, il était apporté par le prêtre, qu'on appelait « Chalchiuhtepehuac », sur l'autel des sacrifices, où, après lui avoir ouvert la poitrine, on lui arrachait le cœur ; si, au contraire, il triomphait du Mexicain et encore de six autres guerriers dans des combats successifs, on lui accordait la vie et la liberté et on le renvoyait dans son pays après lui avoir rendu ses armes et tout ce dont il avait été dépouillé.

Motecuhzoma mourut en 1469 ; il laissa, disent les historiens espagnols, un fils nommé Icuahuacatzin et plusieurs filles, dont une fut la mère d'Axaycatl, Tizoc et Ahuitzoc. Je signale cette version de ces historiens pour bien faire ressortir ce qu'elle a de peu vraisemblable. Elle prouve évidemment que MM. Bandelier et Altamirano ont absolument raison d'affirmer que le gouvernement des Aztèques était électif et non héréditaire. Ainsi, Motecuhzoma laisse un fils dont on connaît le nom et qui n'occupe aucune place dans la dynastie inventée par les historiens espagnols : cela ne dut pas laisser que de les embarrasser fort, mais ils trouvèrent très simple de supposer que Axaycatl et les deux autres chefs qui lui succédèrent à la tête des Aztèques étaient les fils d'une fille de Motecuhzoma. Or, sur quoi basaient-ils cette supposition ? Sur rien, absolument rien, puisqu'ils ne savaient pas le nom de cette fille. On voit bien par cet exemple combien ardent était leur désir d'assimiler les mœurs aztèques aux mœurs européennes.

IX

Apogée de la puissance des Aztèques.

Axayacatl (face d'eau) de 1469 à 1481. — En tout cas, qu'il fût parent, petit-fils de Motecuhzoma ou étranger à sa famille, la vérité c'est que Axayacatl fut élu Tlacatecuhtli et reçut solennellement le *copilli* à son retour de Tecuantepec et de Goatzacoalco, où il avait conduit ses troupes pour suivre l'exemple de son prédécesseur et se procurer dans cette « guerre sacrée » un grand nombre de prisonniers qui furent sacrifiés pendant les fêtes de son sacre.

Il défit à Tecuantepec la nombreuse armée des tribus alliées qui lui résistaient, étendit ses conquêtes jusqu'à Cuatulco, et, belliqueux comme Motecuhzoma, il employa les premières années de son gouvernement à des entreprises militaires, reprit Coatlaxtlan et Tochtepec et battit ensuite les habitants de Huexocinco et d'Atlixco.

Les Aztèques, qui s'appelaient aussi Tenochas en souvenir de leur héros fabuleux Tenoch, étaient, depuis la mort de Tezozomoc, jaloux de la république rivale des Tlatlelolcans: la guerre entre les deux peuples éclata après l'élection de Axayacatl.

Moquihuitz, quatrième chef de Tlaltlelolcan, poussé par ses passions et la jalousie qui s'était allumée dans son cœur à la vue des exploits du courageux Axayacatl et de la gloire dont il

s'était couvert en entreprenant la construction du grand temple, conçut le projet de surprendre la ville de Mexico. Il comptait sur la coopération des habitants de Colhuacan, Chalco, Xilotepec, Toltitlan, Tenayucan, Mexicalcinco, Huitzilopochco, Xochimilco et Cuitlahuac ; quant aux troupes de Quahpan, Huexocinco et Matlalcinco, elles devaient garnir et défendre Tlaltelolco, pendant le siège de Mexico. Le chef de Tlaltelolco s'était acquis une réputation de bravoure et de grand capitaine dans les campagnes qu'il avait entreprises en qualité d'allié de Motecuhzoma contre Cuatlaxtlan, et Motecuhzoma pour le récompenser de ses services lui avait donné la sœur d'Axayacatl pour femme.

Le complot fut dénoncé au Tlacatecuhtli de Mexico par sa sœur même que les mauvais traitements de son mari avaient obligée à chercher un refuge avec ses enfants à la cour de Mexico. Axayacatl prit vite ses dispositions et poussa ses troupes contre celles de Tlaltelolco ; les Mexicains surprirent la place et pénétrèrent même jusqu'au « Tianguistli », mais ayant été repoussés par la légion tlaltelolcane, celle-ci à son tour prit l'offensive par une attaque vigoureuse sur la ville de Mexico. Cet échec eût eu de fâcheux résultats pour les Mexicains, si la nuit déjà avancée, n'avait terminé le combat.

Les prisonniers faits par les Tlaltelolcans furent impitoyablement sacrifiés. Le lendemain, les Mexicains rallièrent leurs alliés et, suivant un plan d'opérations qui avait pour but d'affaiblir leurs adversaires, ils se ruèrent sur eux avec un grand élan, les défirent et les poursuivirent jusqu'à leur ville où toute défense devint impossible. La ville prise, Moquihuitz fut précipité du haut du Teocalli, où il était monté pour diriger les opérations militaires.

La mort de Moquihuitz fut le signal de la ruine complète de l'État des Tlaltelolcans, qui perdirent leur indépendance et devinrent sujets de la République aztèque.

La République tlaltelolcane avait duré 135 ans, pendant lesquels le pouvoir avait été confié à quatre chefs : Quaquauh-

pitzahuac, que la légende des premiers historiens déclare fils de Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco ; Tlacateotl, de 1405 à 1427 ; Cuauhtlatloa, de 1427 à 1435 ; Moquihuitz, de 1436 à 1473.

Axayacatl, délivré de son puissant ennemi, châtia les principaux alliés des Tlaltelolcans ; il soumit en outre d'autres peuples, parmi lesquels les Matlatzincans, fondateurs de la ville de Toluca, et entreprit des campagnes contre diverses tribus, celles de la vallée d'Ixtlahuacan, où il faillit être tué dans le combat, de la vallée de Toluca, de Tochpan et Tlaximaloyan (Tajimaroa), d'Ocuila et de Malacatepec.

Axayacatl, heureux dans toutes ses guerres, vit pourtant ses troupes défaites une fois par les indomptables Tarascos durant la campagne entreprise contre le royaume de Michoacan : cet événement arriva peu de temps après la construction de la fameuse pierre du soleil, qu'on admire encore au pied d'une des tours de la cathédrale actuelle de Mexico.

Il s'occupait d'embellir le grand Teocalli lorsque la mort le surprit, peu après la campagne de Michoacan en 1481. Axayacatl peut être considéré comme une des grandes figures de l'histoire ancienne du Mexique, car toutes ses entreprises eurent pour résultat l'unité de la République et l'agrandissement du territoire.

Tizoc Chalchiulta Tona (émeraude éblouissante comme le soleil) : de 1481 à 1486. — Tizoc, s'étant distingué par son courage en qualité de Cihuacohuatl, fut élu ; il reçut le copilli au milieu d'une joie générale, après avoir fait la campagne exigée des souverains pour s'emparer des prisonniers dont le sacrifice était indispensable aux cérémonies du sacre. Ce furent les peuples de Mextitlan qui, cette fois, fournirent le fatal contingent.

Désireux d'affermir les conquêtes de ses prédécesseurs plutôt que de s'engager dans de nouvelles entreprises, Tizoc s'attacha de préférence à la bonne organisation de son gouvernement ; il poussa activement les travaux d'embellissement et d'utilité

publique, parmi lesquels il faut compter la construction du grand Temple (*Teocalli*) d'après un plan qui comportait plus d'étendue et plus de magnificence que celui qu'on avait suivi auparavant, pendant les gouvernements d'Itzcoatl, Motecuhzoma I et Axayacatl.

Le temple fut terminé en 1487 par Ahuizotl.

Malgré ses résolutions pacifiques, le monarque fut obligé d'entreprendre quelques campagnes pour soumettre plusieurs provinces qui s'étaient révoltées, comme Coatlaxtlan, Ahuilizapan, Tollocan, Chillan, Yancuitlan, Tlapa, Mazatlan, etc. Il combattit aussi en qualité d'allié de Netzahualpilli, roi de Texcoco, la République de Huexocinco; après une bataille acharnée la victoire resta aux alliés.

Après un court règne de cinq ans, Tizoc mourut empoisonné par les seigneurs de Tlachco et Ixtapalapan, qui par jalousie ou en raison d'anciens griefs, lui firent, dit la légende, prendre du poison par l'entremise des sorcières; mais les coupables payèrent ce crime de leur vie.

Ahuitzotl (Chien d'eau) de 1486 à 1502. — L'élection désigna comme Tlacatecuhtli des Aztèques Ahuitzotl, qui avait été le Cihuacohuatl de Tizoc; selon la coutume établie, il s'empressa de se mettre en campagne contre les Mazahuacans et les Otoncans, s'empara de leurs villes Xiquilpilco, Xocotitlan, Cuacuahcan et Chillan, et fit mille prisonniers pour les fêtes de son élévation au pouvoir.

La République Aztèque était alors à l'apogée de sa puissance; elle possédait un vaste territoire qui s'étendait d'un Océan à l'autre.

Les villes étaient bien peuplées, la police bien organisée; l'armée était nombreuse et vaillante et l'industrie s'était développée : elle consistait en tissus de coton, en bijoux et ouvrages d'or, d'argent et de brillants plumages, en peaux travaillées et en beaucoup d'autres objets que l'on exposait dans les *Tiaguistli*

ou halles, le tout bien ordonné et bien classé suivant sa qualité.

Ahuitzotl, durant la seconde année de son règne, termina le temple commencé par Tizoc ; les fêtes d'inauguration eurent lieu quand le roi revint de ses expéditions contre les Huastèques, les Zapotèques et autres peuples. A l'occasion de ces fêtes, eurent lieu les cérémonies les plus cruelles et les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Pendant quatre jours consécutifs, les innombrables prisonniers furent sacrifiés sur l'autel du dieu de la guerre.

Le signal du massacre fut donné par Ahuitzotl lui-même et les principaux seigneurs ; les prêtres achevaient les victimes en leur enfonçant dans la poitrine le poignard de *pedernal* ; puis après leur avoir arraché le cœur, ils le présentaient au soleil pour l'offrir ensuite à leur féroce divinité.

Tout était rouge de sang : les vêtements royaux, ceux des seigneurs et des prêtres en étaient ruisselants, ainsi que le *tecatl* ou pierre des sacrifices ; il en coulait sur le pavé, le long des murs, et une cascade sanglante faisait fumer les marches des escaliers.

Le temple s'élevait au milieu d'une grande cour carrée pavée de dalles de couleur brune, et entourée d'une haute muraille dont la crête était ornée de nombreuses têtes de serpents sculptées dans de grands blocs de granit, les unes avec plumes et les autres avec des écailles. Cette muraille s'appelait *Coapantli,* ce qui signifie enclos de couleuvres ; à chacun de ses quatre côtés et au centre, il y avait une porte qui correspondait aux quatre points cardinaux, ainsi qu'aux quatre rues principales de la ville, qui étaient : celle du Nord ou avenue de Tepeyac ; celle de l'Ouest ou de Tlacopan ; celle du Sud ou d'Iztapalapan, et celle de l'Orient qui aboutissait à l'embarcadère du lac. A chacune de ces portes, il y avait un fort où l'on gardait les armes.

La forme du temple était celle d'une pyramide tronquée ; sur sa face méridionale se trouvait l'escalier principal qui se

composait de plus de cent marches, mais il y en avait d'autres de moindre importance sur ses faces orientale et occidentale. La construction était solide, les murs blancs et crépis étaient en pierre et les échelons en pierre taillée.

Deux autels peints de plusieurs couleurs avec des corniches et des bouts formés d'incrustations de petites pierres noires, peut-être d'obsidienne ; les autels se dressaient sur la plate-forme et se détachaient de tout l'édifice, tant par leur hauteur que par les couleurs variées dont ils étaient peints. L'un d'eux était dédié à Huitzilopochtli et l'autre à Tlaloc, dieu des eaux.

Ahuitzotl fut un Tlacatecuhtli énergique, mais sanguinaire et cruel ; aidé de ses alliés les chefs de Texcoco et de Tlacopan, il entreprit de nouvelles campagnes contre Teloloapan, Oztoman, Chiapan, Cuantla, Tecuantepec et Quanhtemallan, conquit de nouvelles provinces et se distingua par son courage dans les combats. Son Cihuacohuatl était Motecuhzoma, que la légende espagnole dit fils d'Axayacatl, ce qui est une pure supposition, et qui fut plus tard le plus voluptueux et le plus despotique des Tlacatecuhtli Aztèques.

Mais si Ahuitzotl fut brave et généreux, tant pour ses guerriers qu'il enrichit des dépouilles de ses ennemis, que pour ses sujets auxquels il fit distribuer maintes fois des provisions et des vêtements, il commit aussi de nombreuses fautes qui ternissent sa gloire. Il introduisit des habitudes de faste dans son entourage et créa autour de lui une véritable cour de favoris et de hauts personnages ; il fut magnifique et, contrairement aux usages de ses prédécesseurs, fit éclater dans tous ses actes une pompe, que Motecuhzoma II exagéra au point de faire croire aux Conquistadores espagnols qu'ils avaient en leur présence un empire gouverné par des monarques tout puissants et héréditaires comme ceux de l'Europe.

Ajoutons à la louange d'Ahuitzotl qu'il embellit Mexico, qu'il fit arriver dans cette ville les eaux de Coyoacan et peut-être aussi celles de la fontaine d'Amilco en construisant un aqueduc,

qu'il éleva de nouveaux édifices et fit paver les rues et les chaussées en utilisant le *tezontle* des carrières récemment découvertes. Il mourut en 1502 des suites d'une blessure à la tête qu'il se fit lui-même, pendant une inondation qui le surprit dans son palais à Mexico et qui l'obligea à fuir avec précipitation pour se sauver.

X

Moteculizoma le tyran.

Motecuhzoma Xocoyotzin (le jeune Seigneur violent) de 1502 à 1520. — Élu Tlacatecuhtli, Motecuhzoma entreprit, selon l'usage, la guerre sacrée contre les tribus habitant les provinces de Nopalla et Icatepec.

D'un caractère hautain, emporté et superstitieux à l'excès, son gouvernement fut absolu et même despotique. Il imposa des taxes onéreuses, déclara des guerres injustes et institua un cérémonial rigoureux. Il voulut se faire adorer comme un dieu, dilapida tous les revenus de l'État pour déployer un luxe extraordinaire, se fit bâtir des palais en pierres richement décorés de *tecallis* et de figures sculptées représentant ses armes : un tigre déchirant une vipère. Ce furent ses lieux de plaisir ou ses appartements ; il y multiplia les bains, les ménageries, les volières. Il fit aussi bâtir d'autres édifices qu'il consacra, ainsi que le parc de Chapultepec, à la réception des chefs et des seigneurs, ses alliés.

Les salons de son palais étaient tapissés de toiles et de peaux ; les plumes et les métaux harmonieusement combinés avec l'or et l'argent formaient de belles figures. Personne n'osait le regarder en face, et en se retirant on ne devait pas lui présenter le dos. Pour lui parler il fallait auparavant se prosterner et le traiter toujours de grand seigneur.

Il avait à son service trois mille personnes dans des emplois déterminés.

Ce monarque qui, avant son élévation au pouvoir, cachait son caractère hautain sous une apparente humilité, fit connaître son orgueil lorsqu'il arrêta sa première disposition, car il déclara que les roturiers étaient incapables d'exercer des emplois publics; il destitua les serviteurs du dernier roi et les remplaça par les fils des nobles, auxquels il donna les offices de la cour.

Aussitôt les fêtes du sacre terminées, il entreprit, par une guerre contre les habitants d'Atlixco (1503), le commencement d'une série de campagnes qui l'occupèrent pendant tout son règne. Celle qu'il entreprit l'année qui suivit son sacre, contre la République de Tlaxcala, ne lui fut pas favorable, mais quatre années plus tard il sut réparer son désastre contre la même République. Il porta ensuite ses armes victorieuses vers les lointaines contrées des Miztèques et des Zapotèques.

La tyrannie de Motecuhzoma n'eut plus de bornes ; il l'exerçait sans aucun respect à l'égard des seigneurs et à celui des plébéiens, étendant ses actes despotiques jusqu'aux provinces de ses feudataires, d'où cette haine et cette rivalité dont l'astucieux Cortez sut profiter pour amener la ruine de l'Empire Mexicain.

Les dernières années du gouvernement de Motecuhzoma furent troublées par l'invasion des *Conquistadores* ; les écrivains espagnols rapportent qu'un prophète, du nom de Quetzalcoatl, avait annoncé la venue de Cortez et que ces prédictions, jointes à certains phénomènes naturels qui se produisirent pendant le gouvernement de Motecuhzoma, plongèrent ce chef, superstitieux à l'excès, dans un profond découragement. C'est sans doute à cet état d'âme de Motecuhzoma qu'il faut attribuer son apathie en présence des dangers que les Espagnols lui firent courir et le manque d'énergie dont il fit preuve en n'essayant même pas de repousser ou d'anéantir par les armes les faibles troupes de Fernand Cortez.

DEUXIÈME PARTIE.

L'INVASION DE FERNAND CORTEZ.

Héroïque résistance de Cuauhtemoc.

Conquête du Mexique.

XI

Débarquement de Cortez. — Arrivée à Mexico. — Rapports de Cortez avec Moteculhzoma. — Le tyran Aztèque meurt sous les traits de ses propres sujets.

Depuis que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique en 1492, de nombreuses expéditions avaient eu lieu, tantôt dans le dessein de découvrir de nouvelles contrées, tantôt dans celui d'amasser des richesses par l'exploitation de celles qui étaient déjà découvertes. Les premiers conquérants du Nouveau-Monde s'occupèrent, en effet, beaucoup plus de piller les peuples qu'ils subjuguèrent que de mettre en valeur, par une exploitation et une culture rationnelles, les terres immenses dont ils prirent possession.

Diego Velasquez avait conquis Cuba, Francisco Fernandez de Cordova avait découvert les côtes du Yucatan (1517), Juan Grijalva (1518) avait poussé ses investigations jusqu'à l'embouchure du Panuco et donné son nom à la rivière de Tabasco, lorsque Fernand Cortez se présenta, le 21 avril 1519, devant les côtes de Chalchiuhcuecan (Vera-Cruz).

Cortez naquit à Médellin (Estramadure), s'embarqua à dix-neuf ans à San Lucar de Barrameda en 1504 et se rendit à l'île espagnole découverte par Colomb, où il mena une vie désordonnée et turbulente. Il accompagna Diego Velasquez à la conquête de Cuba, et, malgré de nombreux démêlés avec ce capitaine et une rivalité dangereuse, il réussit à se faire donner par le gouverneur de Cuba le commandement de la flotte qu'il

avait préparée pour la conquête du Mexique, dont la renommée faisait un empire fabuleux plein de merveilles et de richesses.

Il mit à la voile le 18 février 1519 à la tête d'une flottille composée de douze navires, grands et petits, portant 110 matelots, 10 canons de montagne, 4 fauconneaux, 535 soldats, 32 massiers et 13 arquebusiers, 16 cavaliers et 200 Indiens de Cuba. Cortez arbora sur le navire-capitaine le drapeau orné d'une croix rouge avec cette inscription : « Suivons la croix et avec elle nous vaincrons ».

Après avoir supporté un gros temps, la petite escadre arriva à l'île de Cosumel où Pedro de Alvarado, un des capitaines des compagnies de Cortez, commença ses pillages ; Cortez le réprimanda et s'efforça de se concilier les bonnes grâces des Indiens, comprenant qu'il serait de mauvaise politique de commencer par les massacrer. Il abattit les idoles de leurs autels et les remplaça par la croix.

A Tabasco, sur les rives de Grijalva, Cortez battit une nombreuse armée d'indigènes : la bataille eut lieu à l'endroit qui reçut le nom de Santa Maria de la Victoria. Il prit possession du territoire et fit des Indiens les sujets du roi de Castille ; il reçut d'eux des présents propitiatoires.

Poursuivant son voyage, il arriva près des côtes de Chalchiuhcecan, se mit en face de l'îlot qu'il appela San Juan de Ulua (21 avril 1519) et débarqua le lendemain sur ces plages sablonneuses.

Son premier soin fut de nommer une municipalité, de fonder la ville de Vera-Cruz et de se faire élire capitaine-général.

Il accepta l'invitation qui lui fut faite par une ambassade du Cacique (chef) de Zempoala et se rendit avec ses troupes à Zempoala où il fut accueilli avec bienveillance.

Fernand Cortez n'était pas seulement un hardi et courageux aventurier ; il était plein de sagacité, de prudence et même d'astuce politique. Il se renseigna sur la situation tendue dans laquelle vivaient les tribus sous le joug tyrannique de Motecuh-

zoma et sut flatter habilement le désir de recouvrer leur indépendance.

Il déclara au Cacique que, délégué par le grand empereur et puissant roi d'Espagne, il anéantirait les Aztèques et rendrait la liberté aux peuples opprimés ; il offrit son amitié, et son premier acte politique fut de s'allier aux Zempoaltèques.

Il fit mettre également en liberté les envoyés de Motecuhzoma, que les Zempoaltèques avaient mis en prison pour les avoir traités de traîtres, et les renvoya près du Tlacatecuhtli aztèque pour ne pas éveiller sa défiance.

Cortez, qui n'admettait pas de délai pour détruire les autels des Indiens et, d'autre part, connaissait la conspiration ourdie dans son propre camp pour faire échouer ses plans, conjura le double danger qui le menaçait par son attitude énergique ; il fit appliquer à ses propres soldats et aux Indiens désobéissants les plus sévères châtiments. Croyant en outre que ses troupes, effrayées par les périls qu'elles allaient courir au milieu de populations aussi nombreuses et aussi vaillantes que celles qu'il voulait subjuguer, ne fussent tentées de l'abandonner et de se rembarquer, il fit démâter ses navires et les fit couler à pic, après y avoir fait pratiquer de grands trous.

De Zempoala l'armée espagnole se dirigea vers Tlaxcala en suivant la route de Xacotla et Iztacamaxtitlan. La République de Tlaxcala, qui, malgré les efforts de ses puissants ennemis aztèques, conservait son indépendance, poussée par l'intrépide Xicotencatl, déclara la guerre aux Espagnols qui, jusqu'à ce moment, n'avaient pas rencontré d'obstacles sur leur route. Quelques faits d'armes qui eurent lieu sur les frontières de la République furent le début des hostilités de la part des Tlaxcaltèques. Ils livrèrent ensuite une bataille dans laquelle les Espagnols, grâce à leur discipline et à la supériorité de leurs armes, restèrent vainqueurs ; mais, dans l'affaire, les Tlaxcaltèques acquirent la conviction que leurs adversaires n'étaient point des immortels et que leurs chevaux n'étaient ni des monstres ni des êtres invincibles. Les prêtres tlaxcaltèques

s'assemblèrent après la bataille et déclarèrent que les Espagnols étant enfants du soleil et que, puisant toute leur force des rayons de cet astre, il fallait les attaquer pendant la nuit pour les anéantir. Là-dessus, les Tlaxcaltèques firent une attaque nocturne, mais, ayant été repoussés avec perte, les Indiens eux-mêmes, convaincus de leur infériorité ainsi que de la fausseté des prophéties de leurs augures, sacrifièrent ces derniers sur l'autel de leurs dieux et firent proposer la paix aux Espagnols; d'où la terrible alliance qui devait écraser l'empire mexicain.

Cortez fit son entrée solennelle à Tlaxcala le 23 septembre 1519.

Le vaillant Xicotencatl ne voulant pas obéir à la résolution pacifique des seigneurs de Tlaxcala, continua à être l'ennemi mortel des Espagnols.

Cortez en quittant Tlaxcala se dirigea vers la grande ville de Chalollan où, sous le prétexte, faux ou vrai, d'une conspiration, il ordonna un effroyable massacre, livrant en même temps à ses soldats les temples et les maisons pour les mettre au pillage et les incendier.

Je tiens à bien établir ici combien inhumains et cruels furent les premiers conquérants du Mexique. Admirons l'audace, l'intrépidité, la ruse dont fit preuve Cortez, mais blâmons-le sévèrement de n'avoir été qu'un pillard et un destructeur. Cortez, mis par un hasard miraculeux en face d'un peuple qui l'accueille avec hospitalité, qui ne peut songer à lutter avec succès contre un envahisseur armé de canons, qui est même disposé, tant il est naïf et confiant, à le prendre lui et ses soldats pour des êtres supérieurs, des demi-dieux disposant de la foudre; Cortez, disons-nous, ébloui par les richesses qu'il voit en la possession de ce peuple, ne songe qu'à les lui extorquer bon gré mal gré, qu'à se faire donner jusqu'à la dernière parcelle d'or et d'argent de ces hommes, dont il massacre les femmes et les enfants, dont il renverse les autels, brûle et détruit les temples, les édifices et les maisons.

Cortez agit avec les Aztèques et les Indiens des autres races habitant le Mexique comme avec des animaux malfaisants : les

Espagnols qui l'accompagnaient et lui-même n'admettaient pas sans doute que ces Indiens, dont ils admiraient les ouvrages, fussent dignes de prétendre au titre d'hommes. Ils étaient bons à être de vils esclaves, propriété d'un maître autorisé à les tuer, à les martyriser, à les considérer comme des bêtes de somme. On conçoit le désespoir, l'indignation, la révolte des Aztèques après avoir été soumis pendant quelques mois au bon plaisir de Cortez par le trop faible et trop lâche Motecuhzoma. Ce n'est pas sans danger qu'on brave les croyances d'une nation, qu'on fait litière de ses institutions, de ses principes d'honneur, de famille, de morale. Les façons d'agir de Cortez seraient indignes d'un homme aspirant au titre de civilisé, s'il avait eu affaire à des nègres anthropophages ; elles sont infâmes, elles excitent en nous un mouvement instinctif d'horreur, de dégoût et d'aversion, quand on songe que le peuple qu'il traitait de la sorte avait une civilisation très avancée, une culture intellectuelle relativement grande. Les Espagnols ne peuvent se résoudre à traiter Cortez de brigand et de pillard, car il fit don à la couronne d'Espagne d'un de ses plus riches fleurons ; il offrit à son pays une source inépuisable de richesses, mais il faillit la tarir dès le début par ses exactions atroces. Nous comprenons ce sentiment légitime des Espagnols qui ne voient en Cortez que l'homme qui leur conquit le Mexique, mais il appartient à l'histoire impartiale et inflexible de stigmatiser cet aventurier et ses compagnons de rapine et d'infliger à leur mémoire la honte de leurs méfaits et de leurs crimes.

Cortez poursuivit sa marche sur Mexico ; le 1er novembre, il joignit ses troupes à celles des Totonaques qui s'allièrent à lui ; il traversa les gorges des deux montagnes neigeuses et se trouva à la tête de sa poignée d'hommes dans l'immense et splendide vallée de l'Anahuac, en face du grand lac sur les bords duquel se dressait la grande ville de Tenochtitlan ou Mexico, but vers lequel tendaient tous les efforts du conquérant.

Le superstitieux et toujours indécis Tlacatecuhtli des Aztèques, Motecuhzoma, laissa s'approcher l'armée espagnole et se

contenta d'envoyer des émissaires à Cortez pour le prier de battre en retraite, mais celui-ci ravi du spectacle enchanteur qu'il avait sous les yeux, de ce beau panorama de la vallée pleine des richesses rêvées, poursuivit sa marche par Ameca, Colhuacan et Iztapalapan et vint établir son camp aux environs de la capitale des Aztèques.

Quatre mille courtisans, richement habillés, se rendirent à la rencontre de l'armée espagnole jusqu'aux premiers retranchements de la chaussée de Iztapalapan, et Motecuhzoma lui-même entouré de sa cour s'avança jusqu'à l'endroit nommé Huitzillan, où l'on bâtit plus tard le temple et l'hôpital de la Très Sainte-Vierge, appelé aujourd'hui l'église Jésus de Nazareth. L'entrée solennelle et somptueuse de Cortez dans la ville, aux côtés de Motecuhzoma, eut lieu le 8 novembre 1519; le spectacle que présentait la ville avec ses vingt mille maisons, ses jardins, ses rues larges et droites, les unes sur la terre ferme, les autres sur pilotis, ses temples, ses marchés, sa population grouillante, provoqua à la fois l'étonnement et l'admiration des Espagnols.

Malgré les égards dont Cortez était l'objet, il résolut de mettre en prison le Tlacatecuhtli des Aztèques, en raison de la défiance que Motecuhzoma et le peuple lui inspiraient et aussi sur les instigations des Tlaxcaltèques, sous le prétexte de l'invasion des pays confédérés par le général mexicain Cuauhpopoca, qui avait attaqué la petite garnison espagnole de Vera-Cruz et blessé son gouverneur Escalante et, enfin, parce que la tête coupée d'un Espagnol était portée de village en village dans le but de démontrer partout que les envahisseurs étaient bien des mortels. Motecuhzoma demeura prisonnier dans la caserne des Espagnols et les fers ne lui furent retirés que lorsque Cuauhpopoca et quinze autres Mexicains furent brûlés vifs par les Espagnols. Peu de temps après cet événement, Cortez mit en prison les chefs de Colhuacan et de Tlacopan et obligea Motecuhzoma à reconnaître pour son souverain le roi d'Espagne, ainsi qu'à lui livrer une grande quantité d'or.

Le général espagnol était maître de la ville et percevait les

impôts. Il s'attacha d'abord à supprimer les rites sanguinaires des Aztèques ; cette décision le plaça dans une situation dangereuse capable de le faire échouer dans son entreprise. Une semblable profanation souleva les prêtres et le peuple, si bien que Motecuhzoma lui-même parla à Cortez avec la plus grande fermeté, lui intimant de retourner dans sa patrie puisqu'il avait accompli la mission que son souverain lui avait confiée. Cortez, dont la politique astucieuse ne se démentit jamais, déclara qu'il serait prêt à se rendre aux désirs des Mexicains aussitôt après la construction des navires, dont il avait besoin pour remplacer ceux qui avaient été brûlés à Vera-Cruz.

Cortez était occupé à la construction des navires, mais il en retardait l'achèvement complet dans le but de ne pas abandonner son entreprise, lorsqu'il reçut la nouvelle de la descente sur la côte mexicaine de Pánfilo de Narváez qui, à la tête de mille quatre cents hommes, avait été envoyé par Diego Velasquez pour le dépouiller de sa conquête, le faire prisonnier et le conduire à Cuba pour y être jugé.

Dans une si grave situation, Cortez montra toute son activité et sa hardiesse. Il laissa Alvarado à la tête de quatre-vingts soldats seulement pour garder Mexico et, d'accord avec Gonzalo de Sandoval, le nouveau gouverneur de Vera-Cruz, il se mit en marche avec 250 hommes. Par une nuit d'orage, il surprit Narváez, le fit prisonnier et retourna à Mexico le 24 juin 1520, augmentant ainsi ses troupes de celles du vaincu et de quelques alliés indigènes. Sa petite armée atteignit le nombre de 1.300 fantassins, 100 cavaliers, 18 canons et 2.000 Tlaxcaltèques.

Sur ces entrefaites, l'imprudence d'Alvarado, qui, peu de jours avant le retour de Cortez, avait ordonné le massacre inhumain des Aztèques au milieu d'une fête, fit éclater un grand tumulte dans la ville de Mexico que Cortez trouva en révolte. Les Espagnols d'Alvarado étaient assiégés dans leur casernement et Cortez dut pénétrer dans la ville avec sa témérité habituelle pour protéger les siens. La lutte fut absolument acharnée de part et d'autre et, comme aucun parti ne pouvait revendiquer la

victoire, elle fut aussi longue que terrible. Les jours succédaient aux jours sans amener d'apaisement ; c'est alors que Motecuhzoma, paré des insignes de Tlacatecuhtli, essaya de s'interposer entre les combattants et d'intervenir auprès de son peuple pour l'engager à cesser le combat. Mais, soupçonné par les Aztèques d'être de connivence avec les Espagnols dont il était en réalité le prisonnier, il fut criblé de pierres et de traits sur la terrasse de l'édifice où il était monté et mourut trois jours après des blessures qui lui furent faites par les flèches des Aztèques, le 30 juin 1520.

XII

Les Espagnols sont obligés d'abandonner Mexico et de battre en retraite.

Cuitlahuac (1520). — Motecuhzoma était accompagné dans sa prison par quelques seigneurs, parmi lesquels se trouvait un chef, astucieux et brave, nommé Cuitlahuac. Ce chef fut remis en liberté par Cortez qui ne pouvait nourrir ses troupes et qui fut obligé de le choisir pour faire ouvrir les marchés et engager les Indiens à lui apporter des vivres. Hors du pouvoir des Espagnols, il sut profiter de cette circonstance inespérée et se mit à la tête des défenseurs de la patrie.

La mort de Motecuhzoma avait tout d'abord frappé les Mexicains de stupeur, mais, ensuite, encouragés par la présence de leur brave chef, ils renouvelèrent l'attaque avec la plus grande vigueur, et la lutte devint de plus en plus acharnée au point que les Espagnols durent se résoudre à battre en retraite pendant la nuit du 1er juillet 1520.

Le temps orageux et le grand nombre des tranchées que l'on avait ouvertes sur les chaussées rendirent cette retraite très difficile et extrêmement pénible; mais, grâce à de remarquables traits de courage, les Espagnols et les Tlaxcaltèques, sous une pluie d'épieux et de traits, se rendirent maîtres du terrain de l'une à l'autre tranchée, et pendant que les uns tombaient morts les autres se sauvèrent à la nage ; tout cela se passait au milieu d'un effroyable vacarme. Cortez faillit périr et eut la douleur de

voir tomber à ses côtés Juan Velásquez de Léon, un de ses plus braves capitaines.

Les débris des troupes espagnoles et tlaxcaltèques réussirent enfin à se placer sur la chaussée qui était déjà hors de l'enceinte de la ville ; ils y firent halte. Il paraît que ce fut sur l'endroit même du Teocalli de Tlacopan qui, étant un point stratégique, pouvait leur servir pour se rallier et pour se défendre, et non à l'arbre de la Popotla qui ne fut que le témoin de cette malheureuse retraite connue dans l'histoire sous le nom de « la noche triste » (la triste nuit).

La ville, libre de ses dominateurs, le dut à l'héroïque courage de Cuitlahuac ; ce brave chef fut proclamé Tlacatecuhtli et fit montre dans sa nouvelle position d'autant de hardiesse et d'activité qu'il en avait déployé auparavant.

Il fit poursuivre de très près les Espagnols, qui continuèrent leur retraite vers Tlaxcala ; il s'occupa immédiatement d'augmenter ses troupes, et il les arma de son mieux pour continuer la campagne ; aussi, vers le sixième jour, les Espagnols, qui marchaient lentement à cause de leurs blessés et de leur détresse, furent surpris par 40.000 Indiens dans les plaines d'Otumba.

Dans de si graves circonstances, Fernand Cortez n'abandonna ni son sang-froid ni son intrépidité : il résolut de vaincre ou de mourir. Se lançant audacieusement dans la mêlée, il aperçoit le drapeau du Tlacatecuhtli et il comprend que de la prise de cet étendard dépend le sort de la bataille. Aussitôt il rassemble ses officiers et ses meilleurs soldats et se précipite avec eux sur la masse des Indiens qui entouraient l'insigne du commandement : il s'empare de l'étendard et du chef qui le portait. A cette vue, les Indiens, superstitieux, s'enfuient dans toutes les directions laissant un riche butin au pouvoir de leurs ennemis. Cette bataille, si habilement gagnée par Cortez, eut lieu le 18 juillet 1520. Après ce succès, les Espagnols s'arrêtèrent à Tlaxcala, chez leurs anciens alliés, et y furent parfaitement accueillis.

Cependant, Cuitlahuac, ne bornant pas ses travaux à la répa-

ration des désastres que les siens avaient soufferts, se voua à la mise en état de défense de la ville ; il envoya aussi des secours aux provinces en leur faisant offrir des franchises pour les engager à rester alliées aux Aztèques ; il essaya même de se concilier l'amitié des Tlaxcaltèques et il fut sur le point d'y réussir, ce qui aurait amené l'anéantissement des Espagnols.

Malheureusement il mourut, après un gouvernement de quatre-vingts jours, victime d'une épidémie de petite vérole apportée à Mexico par un nègre de l'expédition de Narváez.

XIII

Le dernier des Tlacatecuhtli.

Cuauhtemoc (Aigle qui descendit), de 1520 à 1521. — Un jeune homme de 25 ans, qui s'était distingué par son énergie et sa bravoure indomptable, et que les historiens espagnols ont fait fils d'Ahuizotl, fut élu Tlacatecuhtli, à la mort de Cuitlahuac. La situation des Aztèques était excessivement grave : Cuauhtemoc, sans hésiter une minute, prit les dispositions nécessaires pour lutter à outrance contre les envahisseurs. Ses premiers actes furent de fortifier la ville de Mexico, d'organiser son armée et de s'approvisionner de vivres. Lorsque Cortez, après un long siège, s'empara de Mexico, il ne put s'empêcher de louer l'ardeur patriotique et l'héroïsme dont Cuauhtemoc avait fait preuve. On peut affirmer que si les Aztèques avaient pu être sauvés, Cuauhtemoc les aurait sauvés ; mais que pouvaient le courage opiniâtre et le désespoir de ces hommes armés de flèches et de pieux contre les canons et les armes à feu des compagnons de Cortez.

Cuauhtemoc est plus connu en Europe sous le nom de Guatimozin.

Cortez s'était cantonné à Tlaxcala : il se prépara à une nouvelle campagne définitive contre les Aztèques ; il renouvela son alliance avec les Tlaxcaltèques et fit construire, sous la direction du charpentier Martin Lopez, treize brigantins, afin d'avoir plus facilement raison des défenseurs de Mexico, bâtie moitié sur terre et moitié sur le lac.

Enfin, toutes ses mesures prises, il quitta Tlaxcala le 28 décembre 1520 à la tête de 750 fantassins, 120 arquebusiers et plus de 150.000 Indiens alliés venus de Tlaxcala, de Chalollan et de Huexocingo. Il fit route par Texmelucan et Coatepec et arriva le 31 décembre à Texcoco.

Il fit un court séjour dans cette ville, augmentant ses forces par l'adjonction de nouveaux alliés, fit pendre le valeureux Xicotencatl qui ne cachait pas sa haine pour les Espagnols et sut étouffer une conspiration ourdie contre sa vie et celle de ses plus dévoués capitaines par quelques-uns de ses compatriotes. Il fit venir les brigantins construits à Tlaxcala et qu'on avait préalablement démontés afin de pouvoir les transporter à dos d'Indiens. Après les avoir armés de canons, il procéda à leur lancement sur le lac et, ayant terminé ses préparatifs, se dirigea sur Mexico.

Au cours des différentes reconnaissances qu'il fit aux environs de la ville, il soumit plusieurs provinces vassales des Aztèques et engagea des escarmouches plus ou moins importantes jusqu'au 30 mai, où il commença sérieusement le siège. Il occupa d'abord le fort de Xoloc, point d'union des chaussées d'Iztalapan et de Coyoacan, en même temps que les divisions d'Alvarado et de Olid s'emparaient des chaussées de Tlacopan et de Tepeyrac.

Chaque jour fut alors marqué par de véritables batailles sur tous les points de la ville; au bruit des canons et de la mousqueterie des Espagnols, se mêlaient les cris formidables que poussaient toujours les Indiens dans les combats. Malgré toute l'ardeur et tous les efforts des Espagnols, les Aztèques ne cédaient pas le terrain et les repoussaient toujours, malgré leurs pertes énormes en morts et blessés.

Cortez, pour en finir, ordonna un assaut général et se porta lui-même en avant par un des points les plus dangereux, dépassant les fossés et les tranchées; mais les Aztèques chargèrent avec un tel élan qu'il fut attaqué lui-même, renversé et blessé; il ne dut son salut qu'au dévouement du capitaine Olea qui paya de sa vie cet acte de courage.

Une circonstance rendit extrêmement difficile et dangereuse la situation de l'armée espagnole ; ayant eu connaissance de la prophétie des prêtres Aztèques qui annonçaient que dans huit jours la destruction des Espagnols serait complète selon l'ordre de Huitzilopochtli, les confédérés indiens essayèrent d'abandonner les conquérants à leur propre sort. Mais la ruse de Cortez coupa court à une si fatale résolution ; il dit à ses alliés : « Attendez, nous resterons huit jours sans combattre et vous vous convaincrez de la fausseté des oracles ».

Le délai expiré, les Indiens furent tous convaincus de la fausseté de la prophétie dés prêtres mexicains et s'empressèrent de resserrer leur alliance avec le conquérant.

Cortez comprenant qu'il ne viendrait à bout de la résistance désespérée de Cuauhtemoc que par la destruction complète de Mexico, ordonna de brûler et de démolir tous les quartiers de la ville au fur et à mesure qu'ils tomberaient au pouvoir des assaillants. De cette façon, il rétrécit les lignes des Aztèques et, grâce à ce vandalisme inouï, les malheureux défenseurs de Mexico ne possédaient plus, au commencement du mois d'août, que la partie nord de la ville et quelques canaux sur lesquels circulaient quelques barques remplies de gens armés; acculés dans cette partie de leur ville, entourés de ruines fumantes, ils furent bombardés à coup sûr par les Espagnols et réduits à la plus terrible famine. La peste se mit enfin parmi eux et Cuauhtemoc prit alors la résolution d'abandonner l'enceinte de la ville pour continuer la guerre sur la chaussée du Nord et en rase campagne. Malheureusement le lac était sillonné par les brigantins de Cortez et la retraite leur était fermée de ce côté.

Les canots des Aztèques furent poursuivis par les voiliers de la flottille espagnole, et Cuauhtemoc, voyant les massiers le mettre en joue, leur dit d'un air noble : « Je suis Cuauhtemoc, conduisez-moi vers votre général ; je ne vous demande que d'épargner ma femme et ceux qui m'accompagnent ».

Conduit en présence du général espagnol, le malheureux Tlacatecuhtli, dont l'héroïsme était digne d'un meilleur sort,

adressa dans ces termes la parole à son vainqueur : « J'ai fait mon devoir en défendant ma patrie, et il n'a pas été en mon pouvoir d'en faire davantage ; je viens vers toi poussé par la force et, puisque je suis en ton pouvoir, fais de moi ce qu'il te plaira », et, s'emparant du poignard que Cortez portait à la ceinture, il ajouta : « Prends ce poignard et tue-moi puisque je n'ai pu mourir en défendant mon pays ».

Le conquérant essaya de le consoler, vanta son courage et les efforts extraordinaires qu'il avait faits pour la défense de sa patrie ; il lui fit aussi plusieurs promesses et il ordonna qu'on lui amenât sa femme ainsi que les personnes qui l'avaient accompagné dans sa fuite.

Les Mexicains suspendirent le combat aussitôt qu'ils eurent connaissance de la capture de leur souverain. Les Espagnols s'emparèrent de la ville après un siège de soixante-quinze jours, le 13 août 1521.

La puissance des Aztèques fut ensevelie sous les ruines de Mexico. Les Espagnols ne tardèrent pas à mettre sous leur joug les provinces voisines de la capitale et, un peu plus tard, les autres tribus de l'Anahuac qui perdirent ainsi leur liberté et leur nationalité. Les compagnons de Cortez ternirent la gloire de leur conquête par toutes sortes de cruautés, de meurtres et de pillages.

Cuauhtemoc fut entouré quelque temps par Cortez des honneurs qui étaient dus à son rang et à son courage malheureux ; mais les richesses, que les Espagnols avaient trouvées en la possession des vaincus, allumèrent chez eux une convoitise, une avidité insatiables. Non contents de piller les ruines de ce pays, de tuer et de martyriser les Indiens pour leur arracher ce qu'ils possédaient d'or et d'argent, ils rapportèrent à Cortez que de grands trésors avait été cachés par Cuauhtemoc avant qu'il se résolût à quitter Mexico. Cortez, ne pouvant obtenir de l'illustre aztèque une réponse satisfaisante, n'hésita pas à lui faire subir, ainsi qu'à Tetlepauquetzal, chef de Tlacopan, les plus terribles tortures. Il leur fit brûler les pieds ; certains historiens disent

même qu'il les fit jeter sur des charbons ardents, et que, comme son compagnon lui lançait des regards suppliants pour le prier d'avouer, Cuauhtemoc lui dit avec une indomptable fierté : « Crois-tu donc, Tetlepauquetzal, que je suis sur un lit de roses ? »

Cette noble réponse est diversement rapportée par d'autres historiens : « Me crois-tu dans un bain, aurait dit Cuauhtemoc, ou en train de folâtrer ? » Cette variante ne fait que confirmer la première version qui a le mérite de l'expression, tout au moins.

Quand les Espagnols entrèrent à Mexico, la ville était déjà presque complètement détruite par eux ; ils démolirent ce qui restait debout et sur les décombres et les ruines de l'antique Tenochtitlan s'éleva la capitale de la Nouvelle Espagne, la Nouvelle Mexico.

Les trésors et les terrains furent partagés entre les conquérants, auxquels on distribua un certain nombre d'indigènes ; cette mesure fut appelée : *repartimientos*. Quant aux idoles et aux objets du culte, tout fut détruit par ces vandales.

Cortez fit élire le maire (alcade) et les officiers municipaux de la ville ; on construisit l'église catholique sur les ruines mêmes du Téocalli. Les troupes furent expédiées à la conquête de Oaxaca et de Tehuantepec. Puis Cortez entreprit son expédition contre Hibueras, afin d'étouffer la révolte d'Olid, un de ses lieutenants. Craignant en outre un soulèvement des Aztèques en son absence, il emmena avec lui ses prisonniers Cuauhtemoc et le chef d'Acolhuacan ; gêné par leur présence pendant sa longue et pénible marche, il les fit pendre à Izancahnac le 28 février 1525 et ternit encore une fois par ce double crime sa renommée.

Ainsi périt misérablement le dernier des puissants Tlacatecuhtli des Aztèques ; les Indiens du Mexique, et je puis même ajouter tous les habitants de la République mexicaine, conservent le souvenir de ce héros malheureux de leur indépendance. Aujourd'hui Cuauhtemoc est considéré comme le Vercingétorix du Mexique, et les Mexicains sont aussi fiers d'entendre appeler

leur pays la terre de Cuauhtemoc qu'ils sont indignés lorsqu'on commet la faute de la désigner sous le nom de patrie de Motecuhzoma (Montézuma). Motecuhzoma est l'objet de la haine de tous les Mexicains ; ils le traitent de lâche et de traître envers sa patrie et ils croient qu'appeler leur pays la terre de Motecuhzoma, c'est faire rejaillir sur eux un peu de l'ignominie qui s'attache au nom de ce despote imbécile et superstitieux.

Le gouvernement du Mexique, pour honorer la mémoire de Cuauhtemoc, lui a fait élever une statue colossale sur la plus grande place de Mexico. Le courage et la grandeur d'âme du dernier Tlacatecuhtli aztèque méritaient bien d'être donnés en exemple aux habitants du Mexique, et la statue de Cuauhtemoc perpétue à jamais le souvenir de ce chef d'une race vaincue, qui, aux plus mauvais jours de l'histoire des Aztèques, ne désespéra pas de sa patrie.

TROISIÈME PARTIE.

LE MEXIQUE

SOUS LA DOMINATION DE L'ESPAGNE.

XIV

Les premiers vice-rois de la Nouvelle-Espagne ; résumé des principaux événements de 1521 à 1760.

La domination espagnole (1521-1821). — Les Espagnols donnèrent à l'immense territoire occupé par les différentes nations indiennes qu'ils subjuguèrent le nom fameux de *Nouvelle Espagne*. C'est de ce nom que le Mexique fut désigné par les Espagnols, jusqu'à la proclamation de l'indépendance de cette nation.

Voici les noms des nations indiennes qui furent placées par les conquistadores sous la domination de la couronne de Castille : 1° La République de Mexico et ses nombreuses provinces, la République d'Acolhuacan ou Texcoco et la République de Tlacopan, qui étaient alliées étroitement avec les Aztèques, mais indépendantes et libres ; 2° Un grand nombre de Républiques, dont les principales étaient celles de Tlaxcala, Chollan et Huexocingo ; 3° Les puissants États de Michoacan, Tonalan et Xalisco à l'ouest et au nord-ouest, ceux de Mixtecopan, Zapotecapan, Tehuantepec et Mayapan (Yucatan) vers l'est et le sud-est.

Des expéditions successives étendirent la domination des Espagnols sur les régions septentrionales qui étaient habitées par d'autres tribus ; la conquête des braves et indomptables Tarasques se fit sans coup férir, grâce à la soumission volontaire du roi de Michoacan.

L'époque la plus remarquable de l'histoire des premières années de la domination espagnole date de l'arrivée des premiers moines de l'ordre de Saint-François. Ces vertueux et dignes missionnaires vinrent couper court aux désordres des conquérants et protégèrent les Indiens ; ils se dévouèrent avec ardeur à leur instruction et leur enseignèrent différents arts et métiers ; ils élevèrent des temples, des écoles et des hôpitaux ; ils offrirent aux Indiens l'exemple frappant d'une humilité vraiment chrétienne et leur firent abandonner leurs anciens rites ; ils adoucirent aussi la rigueur des dominateurs, et enfin ils menèrent à bout la conquête spirituelle, en affermissant pour toujours celle qui avait été faite par les armes.

Cette conduite évangélique ne fut malheureusement pas de nature à empêcher les crimes du tristement célèbre Nuño de Gusman qui, pendant son expédition à Xalisco, en passant par le Michoacan, fit brûler vif le chef Caltzotin.

Les moines, dont les noms sont dignes d'un éternel souvenir, sont : Fray Martin de Valencia provincial, Fray François de Soto, Fray Martin de la Coruña, Fray Jean de Juarez, Fray Antoine de Ciudad Rodrigo, Fray Toribe de Bonavente, connu aussi sous le nom de Motolinia, Fray Garcia de Cisneros, Fray Luis de Fuensalida, Fray Jean Rivas, Fray François Jiménez et les laïques Andrés Córdoba et Jean de Palos, qui remplaça Bernardino de la Torre jugé indigne d'appartenir à cette corporation.

Ces religieux rencontrèrent au Mexique cinq autres coreligionnaires, qui étaient arrivés avant eux sans autorité apostolique, mais avec la permission de leurs provinciaux. Deux d'entre eux s'appelaient Fray Jean Tecto et Fray Jean de Aora. Il y eut encore d'autres religieux dont les noms devinrent illustres, tant pour leurs vertus que par les efforts qu'ils firent pour adoucir la triste condition des Indiens. Quelques-uns nous ont laissé dans leurs ouvrages de véritables monuments historiques ; nous citerons Fray Bernardino de Sahagun, Fray Bartolomé de las Casas, Fray Pierre de Gante, Fray Jerónimo de Mendieta, Fray Diego Durán, l'illustrissime Seigneur Jean

de Zumárraga, premier archevêque de Mexico, l'illustrissime Vasco de Quirogua, premier évêque de Michoacan, qui remplaça dans cette haute dignité le religieux Fray Luis de Fuensalida après la démission de ce dernier, Fray Jean de Torquemada, Fray Junipero Serra, Fray Sebastian de Aparicio, Fray Domingo de Betanzos, Fray Diego Basalenque et beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Le pays fut d'abord administré par des gouvernements et des audiences, mais les actes despotiques, les rivalités, les dérèglements et les intrigues des Espagnols, à l'époque orageuse de la première Audience présidée par Nuño de Guzman, furent tels que la Cour d'Espagne dut constituer la Nouvelle Espagne en vice-royauté.

Dans la série de soixante-deux vice-rois qui gouvernèrent la colonie, on ne peut mentionner que les noms de ceux qui, par leur sagesse et par leurs améliorations, sont dignes d'être cités ; voici leurs noms et leurs actes :

Don Antonio de Mendoza, premier vice-roi, coupa court aux désordres des commissaires, en empêchant les vexations dont les Indiens étaient victimes ; il établit l'imprimerie et donna à Mexico la gloire d'être la première ville du Nouveau-Monde où l'on fit usage de la merveilleuse invention ; ce fut en 1535 que Jean Pablos imprima le premier ouvrage « Échelle spirituelle de saint Jean Climaco », traduit du latin par le prêtre Jean de Estrada. Pendant le gouvernement de l'intègre don Antonio de Mendoza eut lieu la fondation des collèges de la Sainte-Croix à Tlatelolco et de Latran, dû à l'activité de Fray Pierre de Gante. On commença aussi à frapper la monnaie, à exploiter les mines de Zacatecas et de Guanajuato, et l'on poussa en même temps les découvertes des régions septentrionales. Vers la même époque Nuño de Guzman fut exilé, puis mourut en prison (1537).

Le protecteur des Indiens, Fray de las Casas, arriva dans le pays. Beaucoup d'événements remarquables eurent lieu à cette époque ; les plus importants sont : la mort de Pierre d'Alvaredo dans les défilés de Mochitiltic, celle de Fernand Cortez (1547) ;

Castillejas de la Cuesta (Espagne) et celle de l'archevêque Zumarragua (1548) ; vers la même époque le Popocatepetl fit éruption et ses cendres détruisirent les récoltes et les moissons. On fonda les villes de Guadalajara (1541) et Valladolid (aujourd'hui Morelia).

En 1550, le vice-roi se rendit au Pérou pour pacifier le pays.

Don Luis de Velasco, successeur de don Antonio de Mendoza, nous a laissé le souvenir des actes suivants : émancipation de 15.000 Indiens ; sa réponse mémorable à ceux qui lui faisaient remarquer qu'une telle disposition serait la ruine des entreprises minières : « La liberté des Indiens est encore bien plus importante que toutes les mines du monde » ; la fondation de l'Université de Mexico (1553), l'établissement d'un tribunal pour juger les voleurs, la construction de l'Hôpital royal pour les créoles, la fondation de plusieurs colonies et le partage des terres incultes entre les Indiens. Sous son gouvernement furent découvertes les mines de Fresnillo et de Sombrerete ; Bartolome de Medina inventa, à Pachuca, un système pour réduire les minerais, connu sous le nom de *Patio*, en 1557. Enfin, la fondation de la ville de Durango et une inondation de la ville de Mexico furent les autres faits saillants du gouvernement de don Luis de Velasco qui mourut à Mexico, le 31 juillet 1564, aimé des Indiens, et mérita par son administration équitable le surnom de « Père de la Patrie ».

Don Martin Enriquez de Almanza, 4e vice-roi.

Les vice-rois se suivaient, mais ne se ressemblaient pas. Don Martin établit le sinistre tribunal de l'Inquisition en 1571. Il soumit les Indiens Huachichiles, mais ne put arrêter les terribles ravages d'une peste (matlazahuatl) qui ne s'attaqua qu'aux indigènes et en fit périr plus de deux millions. Sous son gouvernement fut fondé le Temple de Saint-Hippolyte, la Compagnie de Jésus s'établit au Mexique, le Séminaire de Saint-Pierre et Saint-Paul fut ouvert, le Collège des Saints fut fondé et la première pierre de la Cathédrale posée en 1573.

Heureusement pour le Mexique que don Martin Enriquez fut appelé en 1580 à la vice-royauté du Pérou.

Don Luis de Velasco, fils du second vice-roi, ayant hérité les qualités de son père, poussa la Nouvelle-Espagne dans la voie du progrès, fonda des manufactures de coton, fit la paix avec les Chichimèques et envoya des familles de Tlaxcaltèques et des Franciscains dans les colonies de St-Louis de Mezquitic, de St-André et de Cholollan, transplanta la belle allée de peupliers (Alameda) de Mexico et décréta des lois très favorables aux Indiens. Mais ayant été, lui aussi, nommé vice-roi du Pérou, il ne gouverna la Nouvelle-Espagne que jusqu'en novembre 1595.

Passons d'autres vice-rois et arrivons à l'administration du révérend *Payo de Rivera,* archevêque et 27e vice-roi du Mexique, dont le gouvernement libéral et juste peut être cité comme un modèle.

Au temps de ce vice-roi, l'Hôtel de la Monnaie commença la frappe de l'or (1675); on construisit la chaussée en pierre de Guadalupe; on éleva l'aqueduc qui conduit l'eau au même village; on termina le palais des vice-rois; on construisit des ponts sur les canaux; on considéra comme terminés les travaux destinés à faciliter l'écoulement des eaux et on fonda l'Hôpital de Bethlemitas.

Le Temple de St-Augustin ayant été détruit par un accident, le vice-roi se fit présenter de nouveaux plans pour le réédifier d'une manière encore plus somptueuse.

En 1678, les pirates saccagèrent Campèche et s'emparant de l'île de Carmen, ils menacèrent même le port d'Alvarado.

La pressante démission que le révérend Payo Enriquez de Rivera avait envoyée à la Cour d'Espagne ayant été acceptée, il quitta Mexico le 30 juin 1681; mais, avant son départ, il partagea, entre les divers établissements de charité, l'argent qu'il possédait et fit don de sa bibliothèque au couvent de St-Philippe de Néri.

Don Gaspar de la Cerda Sandoral Silra y Mendoza, comte de Galve, 30e vice-roi.

L'administration de ce vice-roi fut une des plus remarquables par sa prudence et sa justice, ainsi que par les importants événements qui eurent lieu à cette époque.

En 1689, une reconnaissance fut dirigée du côté de la baie de Saint-Bernard, dans la province de Texas, pour en chasser les Français. Dans la même année, les Tarahumares se révoltèrent et massacrèrent les missionnaires de St-François ainsi que trois Jésuites qui les accompagnaient. La révolte fut étouffée par un prêtre du même ordre appelé Jean-Marie Salvatiérra.

En 1690, les Français furent battus par des troupes mexicaines, envoyées par le vice-roi en qualité d'auxiliaire du gouvernement de Saint-Domingue.

En 1691, la province de Texas fut soumise ; on y fonda Penzacola et on y établit des prisons.

Pendant une grande famine, le peuple de Mexico se révolta et mit le feu au palais du vice-roi, à l'Hôtel de ville et aux boutiques de la place ; une grande partie des archives fut perdue, mais le reste fut sauvé par les soins du savant D. Charles de Sigüenza y Góngora qui faillit perdre la vie dans l'incendie ; le vice-roi dut se réfugier dans le couvent de St-François. Le lendemain, on fit une enquête, et huit des promoteurs de l'émeute furent exécutés ; quelques autres subirent la peine du fouet et les Indiens révoltés furent condamnés à perdre leurs chevelures.

L'année suivante les Espagnols et les Anglais attaquèrent les Français de l'île espagnole, détruisirent leurs forts et leur enlevèrent quatre-vingt-un canons. Dans la même année mourut la sœur Jeanne Inès de la Cruz, poète célèbre et religieuse.

Don Jean de Acuna, marquis de Casa Fuerte, 37e vice-roi, fut un des meilleurs vice-rois, tant pour ses vertus civiles que par son génie des affaires et sa bonne administration. Il gouverna depuis le 15 octobre 1722 jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 17 mars 1734. Les édifices de la Douane et de la Monnaie furent construits sous son règne.

Don Agustin de Ahumada et Villalon, marquis des Amarillas, devenu célèbre pendant la guerre d'Italie, 42e vice-roi de la Nouvelle-Espagne, se fit remarquer, pendant son administration, par son désintéressement et par les réformes qu'il fit pour corriger des abus. On solennisa, par des cérémonies splendides, la bulle papale qui déclarait la Vierge de Guadalupe patronne de la ville de Mexico. Les mines de la Iguana dans le royaume de Nuevo Leon furent découvertes, mais bientôt la renommée de leur richesse s'évanouit. En 1758, le volcan de Jorullo fit éruption et ses cendres atteignirent Quérétaro.

Ce vice-roi mourut à Cuernavaca à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 5 février 1760.

XV

Principaux vice-rois et divisions politiques de la Nouvelle-Espagne.

Don Charles-François de Croix, marquis de Croix, 45e vice-roi, succéda au marquis de Cruillas. Son administration est remarquable par son intégrité. Ce fut de son temps que, sur les ordres de la Cour, les Jésuites furent chassés de Mexico, le 25 juin 1767 ; ils quittèrent la maison de la Professa après avoir communié et chanté le *Te Deum*. Parmi les Mexicains qui illustrèrent cette Compagnie on compte les prêtres Alegre, Clavijero, Landivar, Maneiro, Cabo, Lacunza et Márquez.

Don Antonio Maria Boucarelli y Ursua, 46e vice-roi, administra la Nouvelle-Espagne avec autant de sagesse que de modération : son règne fut un bienfait pour ce grand pays. Il fit un emprunt au commerce, pour établir le capital nécessaire aux opérations de la Monnaie, d'une somme de 2.800.000 piastres, 400 lingots du comte de Regla y compris, dont 300 furent destinés à la fondation du Mont-de-Piété ; il dota la Maison des Recluses, ouvrit un hospice pour les pauvres, poussa activement et acheva presque les travaux si importants de desséchement, termina la forteresse de Perote, construisit en outre celle de San-Diego à Acapulco et apporta de grandes améliorations à celle de St-Jean de Ulua. Il constitua aussi un tribunal compétent pour les mines et fit entreprendre des travaux pour rechercher des mines de mercure qui furent exploitées pour le compte du

Trésor royal; enfin, ce fut sous son gouvernement que fut terminé l'aqueduc de *Salto del Agua*, et que le savant don Joachim Velasquez de Leon fit en Basse-Californie des observations relatives au passage de Vénus sur le soleil.

Il mourut le 9 avril 1779 et ses restes furent ensevelis dans le sanctuaire de Guadalupe.

Don Martin Galvez, 48e vice-roi, fut aussi désintéressé qu'actif, ce qui le distingua de la plupart de ses prédécesseurs et successeurs. Il fit réparer les rues, nettoyer les canaux et donner de précieux encouragements à l'Académie des Beaux-Arts fondée par son prédécesseur, don Martin de Mayorga.

Il fit venir d'Europe des statues en plâtre représentant les chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'ancienne Grèce et de Rome, qui furent placées dans les galeries de l'Académie où elles se trouvent encore. Il perfectionna la police et accorda à l'imprimeur don Manuel Valdès le privilège de publier un journal.

Don Bernardo Galvez, fils et successeur du précédent, 49e vice-roi, fit connaître son dévouement au bien public et sa libéralité en faisant distribuer d'importantes sommes prélevées sur sa fortune personnelle aux indigents pendant une effroyable disette causée par la perte des récoltes : l'archevêque de Mexico et les évêques de Puebla et de Michoacan s'associèrent à cette preuve d'humanité bien naturelle.

Pour donner du travail aux pauvres, il fit procéder aux réparations du beau palais de Chapultepec et des tours ainsi que du parvis de la Cathédrale, sans négliger toutefois la construction des chaussées. Il mourut très jeune, à Tacubaya, dans la maison de l'archevêque, le 30 novembre 1786.

Don Juan Vicente de Guëmes Pacheco de Padilla, second comte de Revillagigedo, 52e vice-roi, fut peut-être le plus remarquable des vice-rois de la Nouvelle-Espagne. On lui doit l'embellissement, la propreté et l'éclairage public de Mexico, l'organisation sérieuse de la police, des règlements pour la coupe des arbres, la construction des routes de Vera-Cruz, de Toluca et

d'Acapulco ; il s'efforça d'améliorer le sort des malheureux Indiens, prêta secours à l'expédition maritime dont le dessein était la reconnaissance des côtes et des détroits de Behring et de Fuca, protégea l'instruction publique, l'enseignement de la géographie et de l'histoire du Mexique. C'est sous son règne que le savant Martin Sessé commença ses leçons de botanique dans les jardins mêmes du palais. On peut dire que les instructions privées qu'il laissa à son successeur sont une preuve indéniable de sa sagesse et de son profond savoir.



Nous bornerons à ces quelques notes biographiques l'histoire des vice-rois de la Nouvelle-Espagne ; les chiffres et les documents que nous publions ci-après sont suffisants pour l'édification des lecteurs.

La Nouvelle-Espagne, qui comprenait tout le territoire qui constitue aujourd'hui la République mexicaine ainsi que celui cédé par les traités de Guadalupe et de la Mesilla aux États-Unis du Nord, s'étendait du 15° 30′ au 42° 12′ de latitude nord ; ses limites avec les États-Unis étaient les fleuves Rouge et Arkansas qui séparaient le nouveau Mexique et la province du Texas de la Louisiane, qui est aujourd'hui plus étendue. Elle comprenait, au Sud, les territoires de Oaxaca, de Vera-Cruz, de Tabasco et de Yucatan, et était bornée par le royaume de Guatemala ou Quauhtemallan des anciens.

La Nouvelle-Espagne était autrefois divisée de la manière suivante :

1° Royaume de Mexico ; 2° Royaume de la Nouvelle-Galicie (Xalisco) ; 3° Royaume de Nuevo-Léon ; 4° Colonies du Nouveau-Santander (Tamaulipas) ; 5° Province de Texas, ou Nouvelles-Philippines ; 6° Province de Coahuila ; 7° Province de la Nouvelle-Vizcaya (Durango) ; 8° Province de Sonora et Sinaloa ; 9° Province du Nouveau-Mexique et 10° Province des deux Californies.

En 1776, Don José de Gálvez, Marquis de Sonora et Visiteur, divisa la vice-royauté en douze Intendances et trois provinces y compris celle de Coahuila, qu'on appela aussi Nouvelle-Extramadura, l'Intendance de San Luis Potosi.

En voici la nomenclature : 1° L'Intendance de la Nouvelle-Bizcaye formée de Durango et Chihuahua ; 2° l'Intendance de Sonora et Sinaloa ; 3° l'Intendance de St Louis Potosi, qui comprenait les provinces du Texas, de Coahuila, Nouveau Santander, Nouveau Royaume de Léon, et les districts de Charcas, Altamira y Catorce ; 4° l'Intendance de Zacatecas ; 5° l'Intendance de Guadalaraja ; 6° l'Intendance de Guanajuato ; 7° l'Intendance de Valladolid ; 8° l'Intendance de Mexico ; 9° l'Intendance de Puebla ; 10° l'Intendance de Veracruz ; 11° l'Intendance de Oaxaca ; 12° l'Intendance de Yucatan ; 13° la Province du Nouveau-Mexique ; 14° la Province de la Nouvelle-Californie ; 15° la Province de la Vieille-Californie.

Une autre division plus récente encore est celle que connut le Baron de Humboldt, pendant son voyage dans la Nouvelle-Espagne ; elle établissait les provinces intérieures dont les unes dépendaient de la vice-royauté, et les autres d'un commandant qui résidait à Chihuahua.

La Nouvelle-Espagne proprement dite, se composait des royaumes de Mexico, Michoacan et la Nouvelle-Galicie y compris les entités politiques suivantes :

1. Intendance de Mexico.
2. Intendance de Puebla.
3. Intendance de Veracruz.
4. Intendance de Oaxaca.
5. Intendance de Mérida ou Yucatan.
6. Intendance de Valladolid.
7. Intendance de Guadalajara.
8. Intendance de Zacatecas.
9. Intendance de Guanajuato

10. Intendance de San Luis Potosi, sans y comprendre le Nouveau-Santander.

11. Intendance de l'Ancienne-Californie.

12. Intendance de la Nouvelle-Californie.

Les provinces intérieures étaient divisées en orientales et en occidentales.

Les premières étaient celles comprises dans l'Intendance de Saint-Louis, et les autres formaient les Intendances de Sonora et de la Nouvelle-Bizcaye, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Du vice-roi dépendaient directement :

1° Le nouveau royaume de Léon.
2° Le Nouveau-Santander.
3° Les Californies.

Les provinces qui dépendaient du Gouverneur de Chihuahua étaient :

4° Intendance de la Nouvelle-Bizcaye.
5° Intendance de Sonora.
6° Intendance de Coahuila.
7° Intendance de Texas.
8° Intendance du Nouveau-Mexique.

Telles étaient les divisions politiques compliquées qui régirent le pays pendant la domination espagnole.

XVI

Liste des Gouverneurs et Vice-rois de la Nouvelle-Espagne.

Voici maintenant la liste chronologique des gouverneurs et vice-rois de la Nouvelle-Espagne.

MAISON D'AUTRICHE.

Règne de Charles V, Empereur d'Allemagne et roi d'Espagne.
(1521 à 1556).

1. — Don Fernand Cortez, Gouverneur et Capitaine général. En 1524, lors de son expédition vers les Hibueras contre Cristophle d'Olid, il laissa chargés du gouvernement le trésorier Alonso d'Estrade et l'avocat Alonzo de Zuazo, auxquels il adjoignit le comptable de première classe Albornoz. Puis Salazar y Chirino, et l'avocat Zuazo formèrent le Gouvernement. En 1525, Estrada et Albornoz reprirent le Gouvernement.................................. 1521 à 1526

2. — L'avocat Luis Ponce, gouverneur, chargé de demander des comptes à Cortez........... 1526

3. — L'avocat Márcos de Aguilar, à qui l'avocat Ponce conféra le pouvoir avant de mourir.. 1526

4. — Alonso de Estrada et Gonzalo de Sandoval gouvernèrent ensemble pour assurer la paix, bien que l'avocat Aguilar, dans le même but que son prédécesseur, ait nommé Estrada pour lui succéder................. 1527

5. — Alonso de Estrada, gouverneur............. 1527

AUDIENCES.

6. — Première audience. — Président Nuño de Guzmán; Conseillers ou Auditeurs, Juan Ortiz de Matienzo et Diego de Delgadillo; Alonso de Parada et Francisco Maldonado. Ces deux derniers moururent peu de temps après leur arrivée à Mexico............... 1528 à 1531

7. — Seconde audience.— Président Don Sebastian Ramirez de Fuenleal, Évêque de Santo Domingo; Don Vasco de Quiroga, devenu Évêque de Michoacan; l'avocat Juan de Salmeron; l'avocat Alonso Maldonada, et l'avocat Francisco Ceinos................. 1531 à 1535

VICE-ROIS.

1° Don Antonio de Mendoza. Comte de Tendilla... 1535 à 1550

2° Don Luis de Velasco, chevalier de la maison du connétable de Castille........................ 1550 à 1564

Règne de Philippe II (1556 à 1598).

3° Don Gaston de Peralta ,Marquis de Falces...... 1566 à 1568

4° Don Martin Enriquez de Almanza............. 1568 à 1580

5° Don Lorenzo Suárez de Mendoza, Comte de la Coruña..................................... 1580 à 1583

6° Don Pedro Moya de Contreras, Archevêque de Mexico.................................... 1584 à 1585

7° Don Alvaro Manrique de Zúñiga, Marquis de Villa Manrique............................. 1585 à 1590

8° Don Luis de Velasco, fils du second Vice-roi... 1590 à 1595

9° Don Gaspar de Zúñiga y Acevedo, Comte de de Monterey.................................. 1595 à 1603

Règne de Philippe III (1598 à 1621).

10° Don Juan de Mendoza y Luna, Marquis de Montesclaros .... 1603 à 1607
11° Don Luis de Velasco pour la deuxième fois, où il reçut le titre de Marquis de Salinas .... 1607 à 1611
12° Le révérend Garcia Guerra, de l'ordre des Prédicateurs, Archevêque de Mexico........... 1611 à 1612
13° Don Diego Fernández de Córdova, Marquis de Guadalcázar .... 1612 à 1621

Règne de Philippe IV (1621 à 1651).

14° Don Diego Carrillo de Mendoza y Pimentel, Marquis de Galves et Comte de Priego...... 1621 à 1624
15° Don Rodrigo Pacheco y Osorio, Marquis de Cerralvo.................................. 1624 à 1635
16° Don Lope Diaz de Armendariz, Marquis de Cadereyta .... 1635 à 1640
17° Don Diego López Pacheco Cabrera y Bobadilla, Duc d'Escalona et Marquis de Villena, Grand d'Espagne.......................... 1640 à 1642
18° Don Juan de Palafox y Mendoza, Évêque de Puebla 1642
19° D. Garcia Sarmiento de Soto Mayor, Comte de Salvatierra, Marquis de Sobroso......... ... 1642 à 1648
20° Don Márcos de Torres y Rueda, Évêque de Yucatan.................................. 1648 à 1649
21° Don Luis Enriquez de Guzmán, Comte d'Alva, de Liste et Marquis de Villaflor.............. 1650 à 1653
22° Don Francisco Fernández de la Cueva, Duc d'Alburquerque, Grand d'Espagne.......... 1653 à 1660
23° Don Juan de Leiva y de la Cerda, Marquis de Leiva y de Labrada, et Comte de Baños..... 1660 à 1664
24° Don Diego Osorio de Escobar y Llamas, Évêque de Puebla 1664
25° Don Antonio Sebastian de Toledo, Marquis de Mancera...................................... 1664 à 1673

Règne de Charles II.

De 1665 à 1667 Régence. — De 1667 à 1700 le Roi.

26° Don Pedro Nuño Colon de Portugal y Castro, Duc de Veraguas, Marquis de Jamaïque. Grand d'Espagne.... 1673

27° Le révérend Payo Enriquez de Rivera de l'ordre de Saint-Augustin, Archevêque de Mexico.... 1673 à 1680

28° Don Thomas Antonio Manrique de la Cerda, Marquis de Laguna et Comte de Paredes.... 1680 à 1686

29° Don Melchior Portocarrero Lazo de la Vega, Comte de Monclova.... 1686 à 1688

30° Don Gaspar de la Cerda Sandoval Silva y Mendoza, Comte de Galve.... 1688 à 1696

31° Don Juan Ortega Montañez, Évêque de Michoacan.... 1696

32° Don José Sarmiento y Valladores, Comte de Moctezuma et de Tula.... 1696 à 1701

Maison de Bourbon.

Règne de Philippe V (de 1700 à 1746).

(Le roi abdiqua en faveur de son fils Luis I en 1724, et il reprit la couronne à la mort de celui-ci dans la même année).

33° Don Juan de Ortega Montañez, pour la deuxième fois.... 1701 à 1702

34° Don Francisco Fernández de la Cueva Enriquez, Duc de Albuquerque .... 1702 à 1711

35° Don Fernando de Alencastre Noroña y Silva, Duc de Linares, Marquis de Valdefuentes... 1711 à 1716

36° Don Baltasar de Zúñiga Gusmán Sotomayor y Mendoza, Marquis de Valero.... 1176 à 1722

37° Don Juan de Acuña, Marquis de Casa Fuerte.. 1722 à 1734

38° Don Juan Antonio Vizarron y Eguiarreta, Archevêque de Mexico.... 1734 à 1740

39° Don Pedro de Castro Figueroa y Salazar, Duc de la Conquête et Marquis de Gracia Real.... 1740 à 1741
40° Don Pedro Cebrian y Agustin, Comte de Fuen Clara.................................. 1742 à 1746

Règne de Ferdinand VI (de 1746 à 1759).

41° Don Juan Francisco de Güemes y Horcasitas, premier Comte de Revillagigedo............ 1746 à 1755
42° Don Agustin d'Ahumada y Villalon, Marquis de las Amarillas.......................... 1755 à 1760

Règne de Charles III (de 1759 à 1788).

43° Don Francisco Cajigal de la Vega......... 1760
44° Don Joachin de Monserrat, Marquis de Cruillas.................................. 1760 à 1766
45° Don Cárlos Francisco de Croix, Marquis de Croix.................................. 1766 à 1771
46° Don Antonio Marie Boucareli y Ursua, Bailli de l'Ordre de Saint-Jean.................... 1771 à 1779
47° Don Martin de Mayorga..................... 1779 à 1783
48° Don Matias de Gálvez...................... 1783 à 1784
49° Don Bernardo de Gálvez, Comte de Gálvez et fils du précédent.......................... 1785 à 1786
50° Don Alonzo Núñez de Haro y Peralta, Archevêque de Mexico.......................... 1787
51° Don Manuel Antonio Flores.................. 1787 à 1789

Règne de Charles IV (de 1788 à 1808).

52° Don Juan Vicente de Güemes Pacheco et Padilla, Comte de Revillagigedo........... 1789 à 1794
53° Don Miguel de la Grua Talamanca, Marquis de Branci-Forte............................ 1794 à 1798
54° Don Miguel José de Azanza.................. 1798 à 1800
55° Don Félix Berenguer de Marquina............ 1800 à 1803
56° Don José de Iturrigaray.................... 1803 à 1808

Règne de Ferdinand VII (de 1808 à 1821).

(Ce roi survécut douze ans à la proclamation de l'indépendance mexicaine).

57° Dom Pedro Garibay, Maréchal de Camp ..... 1808 à 1809
58° Don Francisco Javier de Lizana y Beaumont, Archevêque de Mexico...................... 1809 à 1810
59° Don Francisco Javier de Venegas............. 1810 à 1813
60° Don Félix Maria Calleja, Comte de Calderon.. 1813 à 1816
61° Don Juan Ruiz de Apodaca, plus tard Comte de Venadito .... 1816 à 1821
62° Don Juan O'Donojú. Celui-ci ne parvint pas à exercer ses fonctions.

QUATRIÈME PARTIE.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

et la proclamation de l'Indépendance et de la République;

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE

de 1810 jusqu'à nos jours.

XVII

Premiers mouvements insurrectionnels.
Le cri de Dolorès.
Le grand Miguel Hidalgo.

La domination de l'Espagne, que nous avons racontée à grands traits par quelques biographies sommaires des vice-rois qui se succédèrent sur le trône de la Nouvelle-Espagne, fut pour le Mexique une longue ère de souffrance et de misère.

Les Espagnols exploitèrent ce riche et beau pays, en tirèrent de l'or, de l'argent, des revenus, et non seulement ils n'incitèrent pas les habitants à se livrer à l'industrie, mais encore les empêchèrent de le faire par toutes les mesures possibles, craignant toujours de voir les marchés du Mexique ne plus être forcés de s'approvisionner des produits de l'industrie importés par les Espagnols. Tout le monde sait en effet que les Espagnols furent jusqu'à ces dernières années le peuple le moins industriel et le plus nonchalant du monde. La mauvaise administration, qui fleurissait en Espagne sous le règne des rois et des prêtres, et qui réduisit le pays qui a découvert l'Amérique, le pays de Charles-Quint, au rang de puissance presque secondaire et à un état voisin de la misère, étendit sur le Mexique son influence néfaste, paralysa toutes les initiatives du pays et jeta cette contrée dans une somnolence hébétée, une torpeur profonde. Et, non contents d'exploiter les habitants du pays et de les laisser moisir dans la paresse, les prêtres et les vice-rois de la

Nouvelle-Espagne s'efforcèrent de les plonger encore davantage dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition.

Ce qui frappe le plus d'étonnement l'écrivain de l'histoire du Mexique, c'est que ce peuple asservi de telle sorte ait pu avoir encore assez de ressort et d'énergie latente pour secouer un jour la tyrannie désolante des Espagnols, et conquérir à force de luttes et de batailles son indépendance et sa liberté. Combien de nations placées sous un pareil éteignoir auraient vu s'éteindre en elles tout noble sentiment et toute haute pensée et seraient toujours demeurées esclaves et misérables !

Sous le règne du vice-roi don Miguel de Azanza, commencèrent à se manifester les premiers symptômes de mécontentement, les premières aspirations d'indépendance.

En 1798, on dénonce une conspiration et on l'étouffe ; mais le germe des révolutions était semé, l'émancipation des colonies américaines avait montré aux Mexicains l'exemple à suivre, la branche de salut ; la Révolution française, qui secoua les trônes les plus puissants, renversa la plupart des souverains d'Europe et fit victorieusement circuler dans les plis de nos drapeaux les idées de liberté à travers les monarchies séculaires, réveilla définitivement, dans les cœurs de tous les patriotes mexicains, l'amour de la liberté et la honte de subir le joug des oppresseurs.

La situation incertaine et précaire où l'invasion de Napoléon Ier avait plongé l'Espagne, les querelles scandaleuses qui surgirent entre Charles IV et son fils Ferdinand, la violente destitution et l'emprisonnement du vice-roi Iturrigaray, décrétés par les membres du Conseil, aidés de quelques Espagnols qui crurent ou feignirent de croire que la résistance opposée par le vice-roi à la reconnaissance de l'Assemblée de Séville était faite dans le dessein de proclamer l'indépendance du Mexique, tout cela n'était pas de nature à ramener à l'obéissance les esprits mécontents à juste titre, aigris par tant d'injustices et indignés de voir tant de faiblesse le disputer à tant d'arbitraire.

En vain on arrêta et emprisonna l'avocat Verdad, en vain on le fit étrangler dans la prison du palais de l'archevêché par ordre du vice-roi Don Pedro de Garibay; en vain on découvrit une conspiration à Morelia et on arrêta quelques personnes compromises; tous les efforts pour empêcher la révolution d'éclater furent déjoués par l'audace héroïque d'un simple curé de village, qui leva un beau jour le drapeau de l'insurrection et proclama l'Indépendance du Mexique, le 16 septembre 1810, sous l'administration du vice-roi Don Francisco Javier Vénégas.

Mais ici je veux laisser la parole à mon excellent maître et regretté ami Ignacio Altamirano, que les Mexicains s'honorent de placer à la tête de leurs écrivains, de leurs poètes, et qui a été lui aussi un des fondateurs de la République, un des héros de la guerre de réforme soutenue par le Mexique; nul mieux qu'Altamirano ne pouvait raconter la biographie du grand Miguel Hidalgo. Je lui emprunte donc les quelques pages que voici :

« Pour Mexico, Hidalgo est le premier des héros de l'Amérique.

» Sa biographie a été écrite bien des fois, en bien des volumes et par de nombreux écrivains mexicains; ses statues s'élèvent dans bien des endroits de ce pays, son nom se trouve dans toutes les bouches.

» Appeler Mexico le pays de Montézuma c'est lui faire une injure que les bons Mexicains repoussent avec indignation, car c'est leur rappeler l'imbécillité et la lâcheté du misérable chef de la cité aztèque quand arrivèrent les Espagnols au XVIe siècle, mais appeler Mexico la patrie de Hidalgo, c'est lui donner son véritable nom, le nom de l'homme dont s'enorgueillissent les patriotes mexicains.

» Donnons ici quelques notes biographiques :

» Miguel Hidalgo, descendant d'une famille espagnole, était humble curé d'un hameau des montagnes de Guanapiato appelé Dolorès, nom qui est resté célèbre dans l'histoire du Mexique,

car c'est de ce hameau que fut lancé le cri de liberté qui émancipa pour toujours le Mexique de la domination espagnole.

» Cet homme remarquable naquit le 8 mai 1754 dans une propriété champêtre. Son père s'appelait don Cristobal Hidalgo, et sa mère, dona Ana-Maria Gallega.

» Il étudia la philosophie et la théologie au collège de Saint-Nicolas de Valladolid (aujourd'hui Morelia), collège dont il fut recteur quelques années après.

» Il reçut les ordres sacerdotaux à Mexico et il fut nommé curé de quelques villages ruraux et plus tard de Dolorès où il resta quelque temps.

» Là, il fut le bienfaiteur de toute la région.

» Entreprenant et actif, désirant améliorer la condition du peuple, il s'attache à établir de nouvelles industries, afin d'arracher les pauvres indigènes à la situation de misère dans laquelle ils se trouvaient depuis trois cents ans.

» Il planta des mûriers pour l'élevage des vers à soie et établit des filatures qui produisirent de bons tissus. Mais le gouvernement espagnol, considérant cette industrie nationale comme une atteinte portée au commerce des soies dont le monopole était réservé au commerce d'Espagne, détruisit les plantations de mûriers et les filatures.

» Hidalgo planta alors des vignobles qui prospéraient, mais le gouvernement espagnol fit arracher les plants.

» Le curé, sans se décourager, établit des fabriques de céramiques et des tanneries pour préparer les peaux, il répandit l'instruction populaire et, comme il aimait les Indiens, parlait quelques-unes de leurs langues. Autant par cela que par la manière affable dont il les traitait et par la protection qu'il leur avait accordée, il était populaire parmi eux et exerçait sur leur esprit une influence décisive.

» Le gouvernement espagnol, jaloux et méfiant, organisa contre lui une persécution sourde et tenace qui devait finir par l'exaspérer.

» Hidalgo, en effet, fatigué de cette série de procédés tyran-

niques et injustes, ému de la situation faite au peuple mexicain, réduit à l'esclavage et à l'ignorance, comprit qu'il n'y avait d'autre recours que de proclamer l'indépendance, et de lutter jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue.

» En même temps, une femme illustre et héroïque, dona Josepha Ortiz, épouse de don Miguel Dominguez, corregidor de Queretaro, animée des mêmes sentiments, était l'âme d'une conspiration qui devait éclater au mois d'octobre 1810.

» Hidalgo prit parti pour elle avec enthousiasme et fut bientôt le principal chef.

» Mais la conspiration fut dénoncée et le corregidor et sa femme furent emprisonnés. Les autres conjurés allaient prendre la fuite quand dona Josepha envoya un avis secret à Hidalgo.

» Celui-ci résolut de proclamer immédiatement l'indépendance, bien qu'il ne comptât alors sur aucun élément militaire.

» Ses compagnons, Allende, Aldama et Abasolo, l'en dissuadaient, l'engageant à prendre la fuite avec eux aux États-Unis, mais Hidalgo demeura ferme, et, deux heures après, dans la matinée du 16 septembre 1810, accompagné seulement de ses officiers et de dix hommes armés de fusils et de sabres, il proclama l'indépendance de Mexico, proclamation qui est connue dans la république mexicaine sous le nom de « Cri de Dolorès ».

» Comme c'était un dimanche, il fit aussitôt sonner la messe. Tous les gens du lieu et des peuples voisins accoururent. Hidalgo les harangua et les engagea à suivre sa cause.

» Il se dirigea le même jour sur San Miguel el Grande, augmentant son armée sur tout son chemin. Cette armée était composée de quelques soldats du régiment de la reine, de bergers et de laboureurs armés de leurs instruments de travail.

» En passant à Atotonilco, quelques paysans arborèrent comme étendard une bannière avec l'image de la vierge de Guadalupe, la madone indienne, la déesse nationale. Ce fut la bannière de l'insurrection qui s'élevait au cri de « Vive Notre-Dame de Guadalupe et mort aux Espagnols ! » cri par lequel le

peuple mexicain, comme dit l'historien Orozco y Berra, synthétisait son amour et sa haine, ses ressentiments et ses espérances!

» Le 22 septembre, Hidalgo fut nommé à Celaya, par son armée, capitaine général; Allende et ses compagnons furent nommés généraux.

» Aussitôt, cette armée, forte de 50,000 hommes, sans armes et sans discipline, se dirigea sur Guanajuato pour attaquer la forteresse de Granaditas, qui était en quelque sorte la Bastille de Mexico. Là était enfermé l'intendant espagnol Riaño, avec ses troupes et provisions de guerre.

» La forteresse fut prise le 28 septembre. Hidalgo nomma les autorités, établit une fonderie de canons et donna une meilleure organisation à ses troupes. Le 10 octobre, il marcha sur Valladolid, où il entra, sept jours après, comme un vrai triomphateur.

» Le gouvernement espagnol se préparait cependant à la lutte, aidé efficacement par le haut clergé, qui était royaliste décidé. On rassemblait toutes les troupes des provinces, on réunissait les canons, on prêchait en chaire contre Hidalgo, et l'Inquisition lançait ses anathèmes contre le chef de la révolution.

» Hidalgo marcha vers Mexico et, en arrivant près de la ville, sur la montagne de las Cruces, il rencontre le général espagnol Trujillo avec une forte armée, bien aguerrie et pourvue d'une forte artillerie.

» L'action fut sanglante, mais Hidalgo remporta une victoire complète.

» Le général espagnol et ses troupes rentrèrent à Mexico épouvantés.

» Le chemin de Mexico était libre et l'armée arriva en vue de la ville.

» Tous attendaient l'assaut, mais Hidalgo, comme Annibal aux portes de Rome, s'arrêta, à l'étonnement général.

» On prétend que, manquant totalement de munitions, épuisées dans la bataille de la veille, il ne put ordonner l'assaut

de cette place, la plus forte de la colonie, et se vit obligé de se retirer à Guanajuato. Là, ses malheurs commencèrent. Il se rencontra en chemin avec une forte division royaliste envoyée par les généraux espagnols Calleja et Flon et il éprouva son premier revers. Complètement dépourvue de munitions, une partie de son armée fut mise en déroute à Aculco.

» Hidalgo envoya alors son lieutenant Allende à Guanajuato; lui, se dirigea, avec sept mille chevaux, sur Valladolid et ensuite sur Guadalajara, où il établit le gouvernement indépendant.

» C'est là qu'entre autres décrets, il en promulgua un qui rend sa gloire de libérateur supérieure à celle de Washington et de Bolivar.

» Au mois de novembre 1810, il ordonna l'abolition immédiate de l'esclavage sur tout le territoire soumis à ses armes, imposant la peine de mort à ceux qui enfreindraient ce décret.

» Bien que ce décret ne pût être mis à exécution dans toute la nation en raison des circonstances, il n'en est pas moins certain qu'Hidalgo est le premier homme d'État qui, tant dans l'Amérique anglaise que dans l'Amérique espagnole, a eu le courage de proclamer ce grand principe de la liberté humaine.

» Tandis qu'Hidalgo s'occupait d'organiser le gouvernement indépendant, de répandre la révolution partout, envoyant ses lieutenants au Nord, au Centre et au Midi de Mexico, et qu'il préparait de nouvelles troupes encore mal armées, l'armée royaliste, sous les ordres de Calleja et de Flon, avait reçu de nombreux renforts et après avoir occupé Guanajuato, où elle se signala par des cruautés inouïes, elle marcha contre lui.

» Le 17 janvier 1811 eut lieu la sanglante bataille de Calderon qui, trois fois, fut sur le point d'être gagnée par les indépendants, quand l'incendie de leur parc d'artillerie par une bombe ennemie décida du triomphe des royalistes.

» Hidalgo se retira dans la direction de Zacatecas et, en chemin, ses lieutenants Allende, Arias et quelques autres, lui retirèrent son commandement et continuèrent leur marche vers le Nord, emmenant leur chef comme prisonnier.

» Dans cette situation, alors que tous allaient, confiants, en plein désert, un ancien colonel royaliste, nommé Elizondo, qui était passé dans les rangs des insurgés, qui commandait en leur nom la place de Monclova, sortit à la rencontre des chefs insurgés, avec des apparences pacifiques et les fit prisonniers traîtreusement.

» Les prisonniers furent conduits à Chihuahua, jugés et fusillés par le général espagnol Salcedo.

» Hidalgo montra une rare dignité en face de ses ennemis. Il fut d'abord dégradé, comme prêtre, par l'évêque espagnol de Durango et fusillé le 1er août 1811.

» Il mourut avec la sérénité et le courage d'un héros.

» Hidalgo ne vit pas le triomphe de sa glorieuse cause. Il l'avait prévu depuis le 16 septembre 1810 et en était sûr, il l'avait proclamé depuis longtemps, persuadé que le sacrifice de sa vie était nécessaire pour la liberté de sa patrie, c'est là que réside surtout son héroïsme.

» La trahison arrêta ses pas. Il fut martyr, mais les dix mois de son intrépide campagne, son sang versé, suffirent pour allumer le feu de la révolution dans l'antique colonie et pour faire surgir de tous côtés de nouveaux héros qui, après une lutte sanglante et horrible de onze années, obtinrent enfin la victoire.

» Ce furent, en effet, les lieutenants d'Hidalgo, le grand Morelos, le génie militaire de l'insurrection, les Galeanas, les Rayon, les Guerrero qui continuèrent la guerre jusqu'en 1821. C'est alors que, tout le pays voulant la liberté, les anciennes classes privilégiées, ennemies de l'indépendance, durent l'accepter.

» Mais Hidalgo fut le véritable créateur de la Patrie qui s'appelle aujourd'hui la République Mexicaine.

XVIII

Les héros de l'Indépendance. Morelos et ses lieutenants Matamoros, Galeana, Bravo, Martinez, Mier y Teran, Vittoria, Guerrero et Rayon.

Il ne faudrait pas toutefois que l'héroïsme du grand Hidalgo nous fasse oublier le juste tribut d'admiration que nous devons au talent militaire de Don José Maria Morelos y Pavon. Lui aussi était curé à Caracuaro, mais plein d'enthousiasme, épris d'un amour éperdu de la liberté, il se voua corps et âme au triomphe de l'indépendance de son pays. Secondé par des hommes de valeur, tels que Matamoros, Galeana, Bravo, Martinez, Mier y Teran, Vittoria et d'autres moins fameux, il vengea la mort du grand patriote Hidalgo et infligea aux troupes royalistes de nombreuses défaites. Il assiégea Acapulco (novembre 1810), battit le gouverneur de la province au Valadero et mit en déroute, à *Tres Palos*, le chef royaliste Paris (4 février 1811). Contraint de lever le siège d'Acapulco, il se dirige vers Chilpancingo et s'en empare, après avoir taillé en pièces à Chichihualco les troupes du commandant Garrote. A Tixtla, à Mescala, à Chiautla, il remporta une série d'éclatantes victoires.

Pour mieux réorganiser ses forces, il les divisa en trois corps : le premier sous le commandement de Don Miguel Bravo, le second sous celui de Don Hermenegildo Galeana, et se réserva le commandement du troisième. Il se dirigea ensuite vers Izúcar où il rejoignit l'intrépide Matamoros ; il traversa Cuautla et confia le commandement de cette place à Léonardo Bravo. A

San Gabriel il réunit quelques canons et entra à Tasco déjà occupé par Galeana. Accompagné de Bravo et de Matamoros, il courut au secours de quelques-unes de ses troupes qui avaient été battues à Tecualoya, et battit à son tour Porlier, l'obligeant, après une poursuite acharnée, à enclouer ses canons à Tenancingo.

Maître de toute la terre chaude, il revint à Cuautla avec 3,000 hommes qu'il confia au commandement de Bravo et de Galeana, et poussa ses postes avancés jusqu'à Chalco.

Le vice-roi Venegas, voyant l'ennemi presque aux portes de la capitale, dirigea Calleja avec 12,000 hommes sur Cuautla. Les insurgés mettent la place en état de défense, l'arment avec 30 canons ; le siège est ouvert le 19 février 1812 ; Calleja lance ses colonnes à l'attaque des retranchements, elles sont repoussées par le courage héroïque des défenseurs après un sanglant combat de six heures ; les attaques se renouvellent chaque jour ; les insurgés lèvent des redoutes et les assiégeants, renforcés par les troupes qui avaient été repoussées près d'Izúcar par le général Bravo, activent le siège. Morelos, poussé à bout, perce les lignes ennemies avec une audace extraordinaire le 2 mai 1812, de grand matin, et force l'ennemi à lever le siège qui avait duré soixante-dix jours.

Ce fait, mémorable dans notre histoire, accrut le prestige du célèbre Morelos.

Don Leonardo Bravo, fait prisonnier, fut conduit à Mexico, où il fut fusillé, malgré les propositions des insurgés qui offraient bon nombre de prisonniers en échange de sa liberté. L'histoire enregistre au sujet de la mort de ce grand patriote un de ses faits les plus héroïques. Lorsque Morelos communiqua la fatale nouvelle à Don Nicolás Bravo, fils de l'illustre victime, il lui ordonna de faire fusiller, à titre de représailles, les 300 prisonniers qu'il détenait en son pouvoir. Mais Nicolás Bravo, donnant un remarquable exemple de grandeur d'âme et de générosité, leur fit former les rangs, leur lut l'ordre formel de Morelos et leur rendit la liberté.

Morelos occupa ensuite Chilapa après avoir défait les chefs royalistes Cerro et Anorve, secourut vivement son lieutenant Trujano, assiégé dans Huajuapan et battit les assiégeants Regules et Caldera le 23 juillet. Il attaqua et prit Orizaba le 26 octobre, et, malgré la perte de son artillerie au combat des *Cumbres de Aculcingo*, réorganisa ses forces et put prendre Oaxaca le 25 novembre. C'est alors que le vice-roi Don Francisco Javier Venegas, rappelé en Espagne, fut remplacé dans ses fonctions par le lieutenant-général Don Félix Maria Calleja (1813).

Le 13 avril 1813, Morelos marcha sur Acapulco et occupa cette place importante : peu après eut lieu à Chilpancingo l'installation du premier Congrès mexicain, le 14 septembre et, deux mois plus tard, l'indépendance du Mexique et l'abolition de l'esclavage furent solennellement proclamées le 6 novembre 1813.

Malheureusement, les revers commencent à ce moment pour Morelos : dans le dessein d'installer le Congrès à Valladolid, il investit cette place et intima à la garnison l'ordre de déposer les armes le 23 décembre 1813 ; mais Llano et Iturbide à la tête des troupes royalistes l'attaquent vigoureusement et lui infligent une sanglante défaite. Morelos se retira en toute hâte sur Puruaran, où il laissa Matamoros avec 3,000 hommes. Iturbide attaqua ce dernier, le vainquit et le fit conduire à Valladolid, où il fut fusillé le 3 février 1814.

Galeana, Miguel Bravo furent aussi vaincus et fusillés et Morelos lui-même ne tarda pas à subir le sort de ses lieutenants. Voulant sauver les membres du Congrès et leur permettre de fuir, il fit face aux troupes de Concha et Armijo à Texmalaca ; vaincu, il fut livré à ses ennemis par un déserteur de son armée nommé Carranco et conduit à Mexico. Sa condamnation ne se fit pas attendre et il fut fusillé à San Cristobal Ecatepec, le 22 décembre 1815.

La mort héroïque de Morelos n'arrêta pas davantage le mouvement insurrectionnel que celle d'Hidalgo ; ses lieutenants, Mier y Teran à Tehuacan, Vittoria au Nord et sur le littoral de Vera-Cruz, Osorno et d'autres dans les plaines d'Apan, Guerrero

et Bravo chez les Mixtèques et au Sud de Mexcala, Rayon sur la montagne de Coporo, Vargas à Michoacan, le prêtre Torrès à l'intérieur du pays (el bajio), Victor Rosalès à Zacatecas, tinrent énergiquement la campagne contre les troupes royalistes fortes de 40,000 hommes et énergiquement commandées par le vice-roi Calleja.

Ce dernier rétablit les Jésuites et l'Inquisition, bannit un grand nombre de notables, poussa la haine des insurgés jusqu'à enfermer dans un couvent Dona Josefa Ortis, femme du corregidor de Queretaro et Dona Léona Vicario, femme du patriote Don Andrès Quintana Rao. Les nouveaux impôts qu'il établit, ses exactions et sa tyrannie lui suscitèrent tant d'ennemis et soulevèrent un tel concert de protestations que la Cour espagnole fut obligée de le remplacer par Don Juan Ruiz de Apodaca, qui prit possession du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, le 20 septembre 1815.

XIX

Le Mexique avant et après la proclamation de l'Indépendance et de la République. — Guerres civiles. — Interventions étrangères. — Juarez et Maximilien. — Le général Porfirio Diaz donne à son pays une ère de paix, de prospérité et de progrès.

Les forces des patriotes essuyaient souvent des revers, lorsque l'intrépide soldat espagnol Francisco Javier Mina vint prêter l'appui de son bras à la cause de l'indépendance, après avoir combattu bravement l'invasion étrangère, et quitté l'Espagne, las de la tyrannie de Ferdinand VII.

Son expédition rapide et éclatante comme un météore fut, depuis son débarquement à *Soto la Marina*, jusqu'à sa mort, en vue des hauteurs de San Gregorio, une série de succès.

Le 15 avril 1817, il débarque à la tête de 500 hommes recrutés aux Etats-Unis, il marche en hâte vers l'intérieur du pays, défaisant succcessivement sur sa route les royalistes Villaseñor et Armiñan ; il atteint le fort Sombrero où il s'unit au brave insurgé Pedro Moreno ; puis il taille en pièces les troupes d'Ordoñez, près de S. Félipe. Ordoñez fut tué ainsi que le chef Castañon. Ayant tenté de surprendre la ville de Léon, mais sans succès, il battit en retraite vers le fort de Sombrero, et y fut assiégé peu de temps après par la division de Liñan ; il réussit à percer les

lignes des assiégeants et continua ses expéditions vers l'intérieur du pays et dans la *Sierra Gorda*, fatiguant sans cesse les royalistes par ses mouvements rapides. Il fut malheureusement surpris au *Rancho del Venadito*, par Orrantia, qui le fit d'abord conduire à Silao, et, après, au camp de Liñan, où il fut passé par les armes devant le fort de los *Remedios*, le 11 novembre 1817.

Le curé Torres continua de défendre le fort jusqu'au 1er janvier, où il fut pris par les royalistes, qui firent un grand carnage des prisonniers. Le curé Torres réussit toutefois à s'échapper.

Les insurgés éprouvaient de nombreux revers, comme le désastre de Bravo à Cóporo, celui du curé Torres à l'intérieur, l'emprisonnement de Verduzco et de Rayon et les exécutions d'autres patriotes, comme Pagola et Bermeo.

Cependant de nouvelles forces étaient envoyées de la Métropole pour combattre et écraser l'insurrection ; la cause de la liberté semblait compromise ; il ne restait que l'indomptable Guerrero pour la soutenir dans les montagnes du Sud. Ce chef, qui avait servi sous les ordres de Morelos dès 1811, combattait sans relâche, remportant successivement vingt victoires en 1819.

Le rétablissement de la Constitution de 1812 en Espagne, pour laquelle il fut prêté serment à Mexico, le 31 mai 1820, qui déclarait abolie l'Inquisition, et proclamait la liberté de la presse, divisa les Espagnols ; quelques-uns devinrent partisans de la Constitution, tandis que d'autres s'en déclaraient ennemis. Ces discordes profitèrent à la cause de l'indépendance.

Après avoir conféré à Iturbide le grade de brigadier, le vice-roi Apodaca lui confia la direction de la campagne qui devait s'ouvrir contre les forces du Sud, réunies sous les ordres de Guerrero.

Iturbide quitta Mexico le 16 novembre 1820 ; après plusieurs rencontres qui ne furent pas défavorables aux insurgés, il entra en correspondance avec l'illustre Guerrero ; une entrevue fut décidée, elle eut lieu à Acatempa le 10 janvier 1821 ; les deux

chefs s'y mirent d'accord pour proclamer l'indépendance. Iturbide promulgua le *Plan de Iguala*, le 24 janvier 1821.

Ce programme accepté par beaucoup de villes et de villages, Filisola, Bustamante, Dominguez, Barragan, Negrete et d'autres chefs y adhérèrent. Iturbide ouvrit la campagne et fit capituler Valladolid, Quérétaro et Puebla ; il assiégea ensuite Mexico où les officiers aidés de quelques émeutiers déposèrent le vice-roi Apodaca, qu'ils remplacèrent par le sous-inspecteur d'artillerie D. Francisco Novella (le 5 juillet 1821).

A peine débarqué à Vera-Cruz, le 31 juillet 1821, le 62e et dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Juan O'Donoju, lança une proclamation et, comprenant l'inutilité d'une lutte disproportionnée, entra en pourparlers avec les insurgés. A Cordoba, il eut une entrevue avec Iturbide, d'où résulta le traité de Cordoba qui fut, avec quelques modifications, la confirmation du *Plan de Iguala*.

L'entrée triomphale d'Iturbide à Mexico, à la tête de l'armée insurrectionnelle, eut lieu le 27 septembre 1821. Ainsi prit fin, après trois cents ans d'oppression barbare, la domination espagnole ; une ère nouvelle commençait pour le Mexique, qui, de l'esclavage et de l'obscurité profonde où l'avaient systématiquement plongé les Espagnols, allait, par une suite d'efforts et de luttes, s'élever jusqu'à la lumière et jusqu'à la liberté.

Mais les mœurs despotiques et monarchiques avaient laissé de profondes racines dans les classes dirigeantes du pays. A peine le triomphe de l'indépendance fut-il assuré qu'Iturbide se fit nommer Empereur : son ambition lui porta malheur ; car il fut renversé l'année suivante par le général Santa-Anna, qui proclama le gouvernement républicain. Iturbide, exilé, ayant voulu ressaisir le pouvoir, fut arrêté à son débarquement à *Soto la Marina* et fusillé à Padilla peu de jours après (1823).

La république fédérale fut établie à la chute d'Iturbide : le premier président fut le général Guadalupe Victoria, élu en 1824, qui fit promulguer une Constitution semblable à celle des États-Unis de l'Amérique du Nord, le 4 octobre 1824.

Malheureusement, l'ère des guerres civiles ne fut point close pour le Mexique par la proclamation et le triomphe de l'indépendance : ce pays se trouva divisé en deux partis : le parti espagnol qui devint centralisateur et le parti républicain qui prit le titre de parti fédéral. Ce fut alors une série de troubles et de combats sanglants : la paix publique était passée à l'état de chimère et tour à tour les généraux s'élevaient à la présidence de la République et se renversaient mutuellement par des *pronunciamentos*. Le parti centralisateur voulait faire rétrograder le pays en lui imposant les usages de l'époque coloniale, le parti fédéral voulait le pousser dans la voie des réformes politiques et sociales, mais dans le sens libéral. Il faut que la vitalité du Mexique ait été bien grande pour résister à l'anarchie, à la dilapidation des finances, aux exactions, aux brigandages de tous les genres qui marquèrent cette trop longue période de son histoire.

Après le bombardement de Vera-Cruz par une escadre française commandée par le prince de Joinville, les nationaux français résidant au Mexique reçurent, en 1838, une indemnité de 600,000 piastres pour les dégâts causés par la guerre civile. Cette immixtion des Français dans les affaires mexicaines ne fut que le prélude de revers plus désastreux pour le Mexique : en 1845, le Texas se déclara indépendant et, pour résister aux troupes de Mexico, entra dans la confédération des États-Unis du Nord. La guerre fut déclarée au Mexique par les États-Unis et, naturellement, malgré la bravoure de ses troupes et de sa garde nationale, le Mexique fut écrasé, après un an de combats acharnés. Il dut signer le traité de Guadalupe et céder, le 2 février 1848, aux États-Unis, la Haute-Californie, le Texas, le Nouveau Mexique et une partie de l'État de Coahuila, en échange d'une indemnité dérisoire de 15 millions de piastres.

La paix signée avec les États-Unis, le parti libéral prit le dessus au Mexique et, arrivé au pouvoir, put mettre à exécution ses théories gouvernementales, excepté durant les années 1853, 1854 et 1855 où le général Santa-Anna gouverna en véritable

dictateur. La nouvelle Constitution (celle en vigueur de nos jours) fut promulguée en 1857; elle proclama la liberté religieuse, la séparation de l'Église et de l'État, la dissolution des Congrégations religieuses, déclara nationaux les biens du clergé et établit le registre civil.

En 1861, le gouvernement mexicain ayant suspendu le paiement des intérêts de la dette étrangère, la France, l'Angleterre et l'Espagne envoyèrent une expédition contre le Mexique. L'Angleterre et l'Espagne se retirèrent avant de commencer les hostilités; le gouvernement de Napoléon III, moins avisé que ses alliés, résolut d'entreprendre seul la campagne et la France fut ainsi engagée dans une guerre impopulaire et qui, à cause de l'éloignement des deux pays, ne pouvait qu'être très coûteuse et sans profit. Le 31 mai 1863, les troupes françaises, commandées par le tristement célèbre Bazaine, entraient à Mexico et installaient une régence qui exerça le pouvoir jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Maximilien d'Autriche, nommé empereur du Mexique. Le second empire mexicain, qui ne pouvait subsister qu'avec l'appui de nos troupes, ne fut pas accepté par les Mexicains, et toutes les provinces non occupées par nos soldats soutinrent avec héroïsme une lutte acharnée contre notre armée et contre les impérialistes mexicains. Don Benito Juarez, indien de grand talent, qui à douze ans ne savait pas lire, et qui s'éleva par ses seules ressources aux plus hautes dignités, fut l'organisateur de la résistance; il lutta avec intrépidité, avec persévérance, lassant par sa guerre de guérillas et d'embuscades les troupes françaises. Il fut président de la Cour suprême de Justice et de la République, de 1857 à 1872, après avoir été reçu avocat à vingt-huit ans, et avoir occupé le poste de gouverneur de l'État de Oaxaca.

En 1867, le gouvernement français fut forcé par l'état des affaires en Europe et par l'opinion publique en France de retirer les troupes du Mexique. Après le départ de nos soldats, l'empereur Maximilien vit ses partisans l'abandonner ou succomber presque sans combat.

Il se jeta dans la forteresse de Queretaro, où les Républicains l'assiégèrent et, après trahison de ses partisans, le firent prisonnier. Il fallait, pour assurer le triomphe des idées libérales, détruire tout espoir de restauration : la mort de Maximilien fut décidée par Juarez et il fut fusillé le 19 juin 1867. On peut dire que l'exécution de Maximilien fut la preuve retentissante de la vanité et de la folie de ceux qui avaient voulu imposer à un peuple un régime dont il ne voulait pas, et l'obliger par la force des armes à accepter un prince étranger : elle fut aussi le châtiment mérité de leur tentative injuste et criminelle. Maximilien, qui n'avait été que l'instrument de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, fut sacrifié au principe de l'autonomie et de la liberté des peuples !

Juarez, énergique et un peu farouche, entra à Mexico le 15 juillet 1867, et resta au pouvoir jusqu'à sa mort en 1872 ; il fut un peu trop autoritaire dans son gouvernement et la guerre civile ensanglanta le Mexique jusqu'à sa mort. Toutefois, il faut reconnaître que, malgré le peu d'envergure de son esprit et de ses pensées, il ne fut jamais tenté de transformer son gouvernement en dictature et qu'il fut fidèle aux principes libéraux.

Don Sebastian Lerdo de Tejada fut élu Président de la République et succéda à Juarez ; le pays, fatigué de ces luttes continuelles, entra alors dans une ère de calme relatif, mais le nouveau Président se rendit impopulaire auprès des uns par des mesures inconsidérées et fit craindre aux autres qu'il ne voulût accaparer le pouvoir en s'y perpétuant : en 1877, une révolution éclata, dite révolution de Tuxtepec, et il fut renversé.

Le général Porfirio Diaz, chez qui plusieurs des lieutenants de Juarez avaient, dès la chute de l'empire, reconnu un esprit sage et modéré, prédestiné au gouvernement du Mexique, fut alors élu Président de la République des États-Unis du Mexique.

Issu de parents pauvres dans l'État de Oaxaca, il se destinait au barreau, lorsque la guerre éclata entre le Mexique et les États-Unis ; il s'engagea alors dans l'armée et combattit pour

la défense de son pays avec autant de courage que d'habileté.

Remarqué de ses chefs, après la guerre il resta dans la carrière des armes et étudia l'art militaire. Toutefois, le Droit l'attirait et il se serait sans doute consacré à l'étude de la Jurisprudence, lorsque la révolution de 1855 le rappela dans l'armée, qu'il ne quitta plus dès lors jusqu'en 1877 où il fut élu Président de la République.

Le général Porfirio Diaz a fait ses preuves comme général expérimenté et brave pendant les longues guerres civiles et la lutte contre les troupes françaises : doué d'un esprit aussi sage que libéral, énergique et prudent, le général Diaz était, de l'avis de tous ses compagnons d'armes, l'homme qu'il fallait pour donner au Mexique la paix et la tranquillité qui, après tant de dissensions intestines, lui étaient indispensables.

Le Président Diaz n'a pas trompé l'espoir des patriotes mexicains : lorsqu'il monta au pouvoir en 1877, il ne trouva pas une piastre dans les Caisses publiques, l'administration était désorganisée, l'incurie et l'arbitraire avaient plongé le pays dans une véritable anarchie gouvernementale. Il s'agissait de réorganiser, de pacifier, de calmer les esprits, de reconstituer les Finances du pays, l'œuvre était ardue et cependant le général Diaz réalisa des économies, et parvint, après trois ans de présidence, à abandonner à son successeur, le général Manuel Gonzalez, des Finances prospères, les services administratifs en excellent état et le pays lancé dans une voie de prospérité et de progrès. Chemins de fer, institutions de crédit, lignes télégraphiques, développement des transactions commerciales, tel est le bilan du premier passage aux affaires publiques du général Diaz. Il donna toute sa sollicitude aux entreprises susceptibles d'accroître la prospérité et d'augmenter la richesse de son pays ; plongé jusqu'alors dans la guerre civile, le Mexique était en retard sur les nations civilisées : aujourd'hui les chemins de fer sillonnent son immense territoire, les lignes télégraphiques et téléphoniques relient toutes les villes et l'industrie et le commerce font chaque jour d'immenses progrès.

C'est sous la présidence du général Porfirio Diaz que la France et le Mexique renouèrent les relations diplomatiques, interrompues depuis le départ des troupes françaises du Mexique. En novembre 1880, le Ministre de France au Mexique, présentait ses lettres de créance au général Diaz : le mois suivant le général Diaz remettait solennellement ses pouvoirs de Président au général Gonzalez.

Le gouvernement du général Gonzalez, bien que pacifique et favorable au progrès de la nation mexicaine, fit éclater à tous les yeux la nécessité d'avoir à la tête de la République du Mexique un homme d'État sage et prudent. Le programme des grands travaux publics inauguré avec tant de succès par le général Diaz, fut suivi avec une véritable *furia* par le général Gonzalez : esprit éclairé mais ardent, le successeur du général Diaz eut le tort de vouloir aller trop vite. La circulation monétaire devint énorme, le commerce et l'industrie présentèrent une animation, une fièvre inconnues jusqu'alors ; mais, malgré cette prospérité factice, les travaux publics absorbèrent tous les revenus du Trésor et le général Diaz, rappelé au pouvoir en 1884, trouva les finances mexicaines dans un piteux état.

En décembre 1884, le gouvernement mexicain pouvait à peine disposer du douzième des recettes fiscales ; le reste avait été affecté au paiement des dettes contractées, pour faire face aux travaux entrepris avec trop de hâte par le général Gonzalez. Pour rétablir le crédit, il fallut suspendre ou diminuer les délégations sur les recettes des douanes, ainsi que les subventions aux Compagnies de chemins de fer ; on fit des économies, la dette flottante fut convertie en bons du Trésor et tous les émoluments payés par la Fédération furent provisoirement réduits. Le Mexique contracta en Europe un emprunt de 262.500.000 francs qui fut couvert plus de vingt fois à Londres et à Berlin et, malgré le krach de 1885, les travaux publics furent poursuivis, le chemin de fer National, la ligne la plus directe entre Mexico et New-York, fut achevée, le gouvernement fit face à tous ses engagements et remboursa aux fonction-

naires publics les retenues opérées à la suite du décret de juin 1887. En 1887, fut signé le traité entre la France et le Mexique, assurant aux deux nations le traitement de la nation la plus favorisée. Le 18 octobre 1887, la Constitution fut modifiée et rendit rééligible le Président de la République : le 30 avril 1888, le Ministre de France au Mexique remettait au général Porfirio Diaz les insignes de Grand-Croix de la Légion d'honneur. Enfin, le 1er décembre 1888, le général Diaz, réélu Président de la République, inaugura une nouvelle ère plus brillante encore de prospérité et de développement pour la richesse publique de son pays. Grâce à ses efforts, le Mexique remporta à l'Exposition Universelle de 1889 un succès sans précédent.

Le général Porfirio Diaz, réélu encore Président de la République, le 1er décembre 1892, ne trompera pas, nous en sommes persuadé, l'espoir de tous ceux qui aiment le Mexique et qui désirent le voir grandir et prospérer sous un gouvernement à la fois énergique et modéré, entreprenant et sage.

CINQUIÈME PARTIE.

LA CONSTITUTION MEXICAINE.

Renseignements économiques
sur les
ressources et les progrès de ce grand pays.

XX

Résumé de la Constitution promulguée le 4 Octobre 1824 et modifiée le 5 février 1857.

Pour connaître un pays, il ne suffit pas de connaître ses limites géographiques, ses montagnes, ses fleuves, ses ressources de tous genres; il faut encore étudier sommairement son histoire et ses institutions politiques, ses mœurs et coutumes (*).

Les États du Mexique forment une République fédérative, établie par la Constitution du 4 octobre 1824, modifiée en dernier lieu le 5 février 1857.

D'après la Constitution sanctionnée le 5 février 1857, la République est formée, en ce qui concerne son régime intérieur, d'États indépendants et souverains, qui sont unis par une fédération reposant sur les principes constitutionnels.

Conformément à la Constitution, les hommes naissent libres et les esclaves recouvrent la liberté en touchant le territoire mexicain.

La Constitution garantit la liberté de l'enseignement, de la pensée, l'exercice de toutes les professions, la liberté de la

(*) Voir pour ce qui concerne la géographie, l'orographie, l'hydrographie, la flore, la faune, les mines, etc., du Mexique, le livre de M. Gaston Routier sur "Le Mexique", avec préface d'Ignacio Altamirano et une carte du Mexique dressée par les soins de la Société de géographie de Lille. (Note de l'éditeur.)

presse, sauf certaines restrictions prescrites par la morale, la vie privée, la paix publique.

Tout travail est libre et comporte salaire. La Constitution reconnaît le droit de pétition, celui d'association, la liberté du port d'armes, la faculté de sortir et d'entrer librement dans la République sans la formalité du passeport, de voyager sur son territoire, d'y changer de résidence sans remplir aucune formalité.

Les titres nobiliaires, les prérogatives et les honneurs y sont abolis, ainsi que les jugements rendus par des tribunaux spéciaux sur des lois particulières. Un Mexicain qui porterait un titre de noblesse se verrait, pour ce seul motif, rayer du nombre des nationaux du pays et serait poursuivi.

La Constitution exclut l'application de lois d'effet rétroactif et repousse la conclusion de traités d'extradition concernant les prisonniers politiques ; elle repousse la violation du domicile, sans un ordre de l'autorité compétente, ainsi que la prison pour dettes de caractère purement civil.

Tout délit entraînant une peine corporelle est puni de prison. Aucune détention préventive n'excédera trois jours, à moins que le mandat d'arrêt ne soit pleinement justifié. Elle fixe les garanties de l'accusé en justice criminelle, la compétence exclusive de l'autorité judiciaire dans l'application des peines qui ne sont pas purement correctionnelles et qui échappent à la compétence de l'autorité administrative. Elle proscrit les peines infamantes, la mutilation, la marque, le fouet, le tourment. Elle consacre l'abolition de la peine de mort, pour les délits politiques, ne la conservant que pour un très petit nombre de crimes, tels que trahison, attaque à main armée sur les routes, incendiaires, parricides, assassinats avec préméditation. Elle fixe au maximum de trois instances, la procédure à suivre en matière criminelle; personne ne peut être jugé deux fois pour le même délit. Elle proclame l'inviolabilité de la correspondance, ainsi que le respect de la propriété, sauf le cas d'expropriation pour cause d'utilité publique, en vertu d'une loi déterminée et suivant indemnisation. Elle interdit aux militaires d'exiger le logement en temps de

paix et aussi en temps de guerre, si ce n'est en satisfaisant aux formalités exigées par la loi. Elle interdit aux corporations civiles ou religieuses la faculté d'acquérir ou d'administrer des biens-fonds. Elle proscrit le monopole, l'affermage, ainsi que toutes mesures tendant à protéger l'industrie, réservant uniquement le monopole officiel de la frappe des monnaies, le service des postes ainsi que le service des brevets d'invention ou perfectionnements utiles.

Elle concède enfin au Président de la République, d'accord avec le Conseil des Ministres et avec l'approbation du Congrès de l'Union, ou pendant sa prorogation, celle de la Commission de permanence, la faculté de suspendre les garanties constitutionnelles en cas d'invasion, de graves perturbations intérieures ou de dangers pouvant mettre en péril la société.

Tous ceux qui, en dedans ou en dehors du territoire mexicain, naissent de parents mexicains, les étrangers qui obtiennent des lettres de naturalisation, ceux qui y acquièrent des biens-fonds ou qui ont des enfants mexicains, sont Mexicains lorsqu'ils ne manifestent pas leur résolution de conserver leur nationalité.

Comme tels, ils doivent prendre la défense de la patrie et contribuer aux dépenses publiques.

Ils sont désignés de préférence aux étrangers et à égalité de circonstances pour emplois ou commissions officielles; tous en général, étrangers ou nationaux, jouissent des droits et des garanties énoncés dans la Charte constitutionnelle.

Les additions à la Constitution décrétées le 25 septembre 1873 entraînent la séparation de l'Église et de l'État, refusant au Congrès le droit d'édicter des lois qui établissent ou défendent telle ou telle religion. Elles instituent le mariage comme un contrat civil et substituent au serment religieux le serment civil. Elles défendent l'établissement de congrégations ou de corporations religieuses, quels qu'en soient le titre et le dessein.

Le pouvoir suprême de la Fédération est divisé en pouvoir législatif, pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire.

Le pouvoir législatif est constitué par le Congrès général,

divisé en deux Chambres investies de facultés générales et ayant l'une et l'autre des attributions parfaitement déterminées.

La Chambre des Députés ou représentants de la nation est composée de membres élus pour deux ans, au nombre de 227, par le suffrage direct de la nation. Chaque collège électoral de 40,000 habitants et de plus de 20,000 envoie à la Chambre un représentant.

Le Sénat est composé de 56 membres; les États ainsi que le District fédéral y sont représentés chacun par deux sénateurs, qui sont élus au second degré pour quatre ans. Le Sénat se renouvelle par moitié tous les deux ans.

Le Congrès tient chaque année deux sessions ordinaires : la première, du 16 septembre au 15 décembre, doit compter un minimum de trente séances ; la deuxième, du 1er avril au 15 mai, doit compter au moins quinze séances. Cette dernière session est consacrée de préférence à l'examen et au vote du budget et à la révision des comptes de l'exercice antérieur, présentés par l'exécutif.

Le pouvoir exécutif est confié à un magistrat suprême qui porte le nom de Président des États-Unis mexicains. Il est élu pour quatre ans et entre en fonctions le 1er décembre.

Le Président de la République, d'après la Constitution du 5 février 1857, a les attributions suivantes :

1° Promulguer et exécuter les lois décrétées par le Congrès de l'Union en veillant, dans le ressort administratif, à leur stricte exécution ;

2° Nommer ou destituer les fonctionnaires ;

3° Disposer de la force armée permanente et de la garde nationale pour la sûreté intérieure et la défense extérieure de la Fédération ; déclarer la guerre, après la décision du Congrès ; diriger les négociations diplomatiques et conclure des traités avec les puissances étrangères, sauf l'approbation des Chambres.

Le Président est assisté dans l'exercice de ses hautes fonctions par sept secrétaires d'État ; il est autorisé à les choisir librement.

Les secrétaires d'État sont les suivants : 1° Affaires étrangères ; 2° Intérieur ; 3° Justice et Instruction publique ; 4° Travaux publics ; 5° Finances ; 6° Guerre et Marine ; 7° Voies et Communications. Ils signent les ordres, règlements et décrets du Président.

Le pouvoir judiciaire est constitué par la Cour suprême et les Tribunaux de District et de Circuit. La Cour suprême se compose de onze juges ou conseillers titulaires, de quatre surnuméraires, d'un procureur général et d'un procureur fiscal.

Leur charge est élective et pour une durée de six ans.

En vertu de la Constitution, le président de la Cour suprême était Vice-Président de la République ; une réforme apportée à la Constitution par la loi du 3 octobre 1882 porte qu'en cas de vacance temporaire ou définitive, la présidence échoit de fait au président ou au vice-président du Sénat ou à celui de la Commission de permanence.

Les tribunaux fédéraux résolvent tous les différends ou litiges suscités, *primo* : par les lois ou les actes de l'autorité qui violent les garanties individuelles ; *secundo* : par les lois ou les actes de l'autorité fédérale qui portent atteinte à la souveraineté des États; *tertio* : par les lois ou les actes des autorités des États qui empiètent sur l'autorité fédérale.

Les juges de District, représentants de l'autorité judiciaire fédérale près des États, résolvent en première instance les procès occasionnés par la violation des garanties individuelles ; la solution définitive en seconde instance est de la compétence de la Cour suprême.

Les États qui ont adopté dans leur constitution locale les principes fondamentaux de la fédération divisent les pouvoirs publics en : législatif, exécutif et judiciaire, sous la dénomination de : Législature, Gouvernement de l'État et Tribunal suprême.

Les pouvoirs exclusifs de la Chambre des Députés sont : se constituer en collège électoral pour sanctionner la nomination du Président de la République et celle des magistrats de la Haute-Cour et des Sénateurs pour le District fédéral, les autres Séna-

teurs étant nommés par les Législatures des États; accepter ou refuser la démission du Président et lui accorder les permissions qu'il demande; surveiller, au moyen d'une Commission de contrôle, l'exercice des fonctions de la Chambre supérieure des comptes, chargée d'examiner le compte général du Trésor; nommer les chefs et les autres employés de ce bureau; se constituer en jury d'accusation pour les hauts fonctionnaires; examiner le compte que l'on doit présenter annuellement au pouvoir exécutif; approuver le budget annuel des dépenses et décider les contributions qui doivent être décrétées pour couvrir ce même budget.

Les pouvoirs exclusifs du Sénat sont: approuver les traités et les conventions diplomatiques faits par l'Exécutif avec les puissances étrangères; ratifier les nominations des ministres, agents diplomatiques, consuls, employés supérieurs des Finances, colonels et autres chefs supérieurs de l'armée et de la marine nationales; confier à l'Exécutif le pouvoir de permettre la sortie des troupes nationales hors des limites de la République, le passage des troupes étrangères sur le territoire national et le stationnement des flottes des autres puissances, pendant plus d'un mois, dans les eaux de la République; en cas de nécessité, nommer un gouverneur intérimaire d'un État; résoudre les questions politiques qui peuvent surgir entre les pouvoirs d'un État et se constituer en Cour de sentence lorsqu'il est question de juger les hauts fonctionnaires publics.

Les présidents de ces deux Chambres sont élus chaque mois.

Le pavillon de guerre des États-Unis du Mexique se compose de trois bandes verticales: verte, blanche, rouge, celle du milieu est chargée d'un aigle brun dévorant un serpent. Le pavillon du commerce est vert, blanc, rouge, sans emblème.

XXI

Les Cultes au Mexique.

L'Église au Mexique est indépendante de l'État en vertu de la Constitution de 1857. La religion catholique compte le plus grand nombre de fidèles au Mexique ; elle entretient, d'ailleurs, parmi les Indiens, une quantité de pratiques superstitieuses qui rendent le culte que ces derniers adressent au Christ presque pareil à celui qu'ils rendaient autrefois à leurs idoles de pierre, de bois ou d'or. L'Église est gouvernée par trois archevêques, dix-huit évêques et un vicaire apostolique :

DIOCÈSES.	SIÈGES.	Circonscription des diocèses.
Archevêché de Mexico........	Mexico.	District de Mexico, Morelos et partie de Hidalgo.
1 Évêché de Puebla.........	Puebla.	Puebla, Tlaxcala et partie de Oaxaca.
2 — Oaxaca.........	Oaxaca.	Oaxaca et partie de Veracruz et Guerrero.
3 — Chiapas........	San Cristobal.	Chiapas.
4 — Yucatan........	Mérida.	Yucatan et Campeche.
5 — Tabasco	S. Juan Bautista.	Tabasco.
6 — Tulancingo.....	Tulancingo.	Hidalgo.
7 — Veracruz.......	Jalapa.	Veracruz.
8 — Chilapa	Chilapa.	Guerrero.
9 — Tamaulipas.....	Ciudad Victoria.	Tamaulipas

DIOCÈSES.	SIÈGES.	Circonscription des diocèses.
Archevêché de Michoacan.....	Morelia.	Michoacan, et quelques paroisses de Guanajuato.
10 Évêché de San Luis Potosi.	San Luis.	San Luis Potosi.
11 — Querétaro......	Querétaro.	Querétaro et six paroisses de Guanajuato.
12 — Leon...........	Leon.	Guanajuato.
13 — Zamora........	Zamora.	Michoacan.
Archevêché de Guadalajara...	Guadalajara.	Jalisco et Aguascalientes.
14 Évêché de Durango.......	Durango.	Durango, Chihuahua et partie de Coahuila et Zacatecas.
15 — Linares........	Monterey.	Nuevo Leon et Coahuila.
16 — Sinaloa.........	Culiacan.	Sinaloa.
17 — Sonora.........	Hermosillo.	Sonora.
18 — Zacatecas.......	Zacatecas.	Zacatecas.
19 — Colima.........	Colima.	Colima.

Le tableau suivant montre le nombre de paroissiens, de temples et de chapelles, de vicariats et de paroisses, ainsi que celui des prélats qui gouvernent les diocèses du Mexique :

	Paroissiens.	Vicariats et Paroisses.	Temples et Chapelles.	Prélats
Archevêché de Mexico.....	1,500,000	203	1,654	34
Évêché de Puebla.........	1,000,000	187	2,513	31
— Oaxaca.........	760,000	134	1,000	33
— Chiapas........	200,000	40	500	45
— Yucatan.......	450,000	84	234	36
— Tabasco........	160,000	12	100	2
— Tulancingo.....	427,000	70	400	2
— Veracruz.......	650,000	64	100	4
— Chilapa.........	350,000	75	379	2
— Tamaulipas.....	220,000	39	41	4
A reporter	5,717,000	908	6,921	193

	Paroissiens	Vicariats et Paroisses	Temples et Chapelles	Prélats
Report........	5,717,000	908	2,921	193
Archevêché de Michoacan..	800,000	58	300	30
Évêché de San Luis Potosi.	650,000	33	171	4
— Querétaro	350,000	29	107	3
— Leon	800,000	23	100	2
— Zamora.........	250,000	36	100	2
Archevêché de Guadalajara.	1,200,000	106	376	38
Évêché de Durango........	525,000	45	250	24
— Linares	278,000	36	135	10
— Sonora et Sinaloa	285,000	55	200	12
— Zacatecas.......	380,000	20	100	3
— Colima	72,000	00	00	1
Vicariat apostolique de la Basse-Californie.........	30,000	00	3	4
	11,337,000	1,349	8,763	326

Le protestantisme a établi les temples suivants, qui appartiennent pour la majeure partie à l'Église évangélique :

District fédéral.....	21
État de Mexico	5
— Michoacan	13
— Puebla....	13
— Guanajuato	4
— Guerrero.........................	1
— Querétaro........................	2
— Jalisco..........................	2
— Tlaxcala.........................	1
— Morelos	10
— Tabasco..........................	2
A reporter........... ...	74

Report	74
État de Hidalgo	3
— Vera-Cruz	3
— Aguascalientes	1
— Tamaulipas	3
— Nuevo-Leon	1
— Zacatecas	2
Territoire de Tepic	1
Total	88

XXII

Les travaux des ports et les lignes de navigation à vapeur.

On poursuit avec une grande activité la canalisation de la barre de Tampico : la jetée du Sud, qui mesure plus de dix-huit cents mètres, est sur le point d'être achevée ; celle du Nord avance jusqu'à deux mille cent mètres. La barre a atteint une profondeur de dix-sept pieds et demi, permettant ainsi l'entrée aux navires ayant jusqu'à dix-sept pieds de tirant d'eau.

Les travaux du port de Veracruz ont aussi avancé. La jetée du côté du Nord, à laquelle on a employé près de dix mille blocs, sera bientôt achevée. Pour la base de la jetée du Sud on a employé plus de trente-deux mille tonnes de pierres. Les travaux extérieurs terminés, la baie sera suffisamment abritée des vents du Nord ; les navires y seront en sûreté et l'on pourra continuer les travaux intérieurs. On a jugé nécessaire de modifier, après les avoir étudiés de nouveau, les projets qui avaient été approuvés pour les travaux de ce port ; par suite, le contrat a dû subir des réformes qui seront prochainement soumises au Congrès. Le canal du Nord étant fermé, les navires devront manœuvrer dans la rade, ce qui rend nécessaire d'élargir le mouillage au moyen d'un bon service de dragues. Une drague de première classe a donc été achetée dans ce but.

En vertu de contrats passés avec des particuliers, on a déjà

construit trois môles : un à Acapulco et deux dans l'île de Carmen.

L'augmentation du trafic maritime dans le golfe exige un service de phares donnant la sécurité convenable aux navires. Au nombre des feux dont l'établissement est jugé nécessaire, on compte comme très important le phare de Progreso ; un contrat a donc été passé, on travaille activement à sa construction et les travaux de maçonnerie sont déjà terminés.

On a poursuivi les travaux dans le grand canal de drainage de la Vallée, ceux d'excavation atteignent près de cinq millions de mètres cubes, et ceux de perforation dans le tunnel de Tequisquiac arrivent à plus de la moitié de sa longueur totale.

Lignes de paquebots à vapeur. — Les ports du Mexique sont reliés à tous les pays du monde par plusieurs lignes fort importantes, indépendamment des navires longcourriers ou à vapeur, qui s'y rendent d'une façon intermittente selon les besoins du commerce :

DANS L'ATLANTIQUE.

La Ligne de Vapeurs de la Compagnie Alexandre et fils, fait 40 à 50 voyages annuellement, entre New-York et Veracruz, touchant à l'aller et au retour, aux ports de Frontera, Progreso, Tampico, Tuxpam et la Havane.

Compagnie générale Transatlantique française : Saint-Nazaire à Veracruz, 12 voyages à l'année.

Vapeurs du chemin de fer et vapeurs de la Louisiane et Texas, de Morgan : 24 à 26 voyages annuels, entre Veracruz et Morgan City, avec escale à Galveston.

Vapeurs de Leandro Rigel et Cie : 18 voyages annuels, entre Veracruz, Frontera et Progreso, pouvant arriver à San Juan Bautista, Tabasco et communiquant à l'aller et au retour, avec l'île du Carmen, Champoton et Campèche.

Subvention $ 10,800.

Vapeurs de la Malle Impériale allemande : 12 voyages annuels, entre Hambourg, le Havre et Veracruz, touchant à Progreso et Tampico.

Sans subvention.

Vapeurs Harrisson : 12 voyages annuels, entre Liverpool et Veracruz, touchant à Progreso, Tuxpam et quelquefois à Tampico.

Sans subvention.

Vapeurs West India and Steam Ship Company : 12 voyages annuels, touchant aux ports de Veracruz, Tampico, Progreso, Paillas, les Barbades, St-Thomas, Trinidad, la Guayra, Puerto Cabello, Curaçao, Santa Maria, Savanilla, Cartagena, Port-au-Prince, Kingston, Colon et la Nouvelle-Orléans.

Sans subvention.

Vapeurs de la Malle royale anglaise : 12 voyages annuels, entre Veracruz et divers ports d'Europe et d'Amérique.

Sans subvention.

Compagnie Transatlantique espagnole : 3 voyages par mois, de Barcelone et Santander à Veracruz.

DANS LE PACIFIQUE.

Vapeurs de la Compagnie de Californie : 12 voyages annuels, entre San Francisco de Californie et Guaymas, touchant à Todos Santos, Baie de la Magdalena, San José del Cabo, Mazatlan et la Paz.

Subvention $ 18,000.

Vapeurs de la Malle du Pacifique : 24 voyages annuels dans la ligne directe et 12 dans l'orientale : San Francisco de Californie, Mazatlan, San Blas, Mazanillo, Puerto Angel, Salina Cruz, San Benito, Champerico, San José de Guatemala, Acajutlas, la Libertad, Amapola, Corinto, San Juan del Sur, Punta Arenas et Panama.

Subvention $ 30,000.

VAPEURS DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE SINALOA A DURANGO : 36 voyages annuels entre Guaymas, Altata et Mazatlan, touchant quelquefois à la Paz.

Sans subvention.

VAPEURS DU CHEMIN DE FER DE SONORA : 18 voyages annuels, La Paz, Mazatlan, Manzanillo et quelques autres ports du Centre-Amérique.

Sans subvention.

VAPEURS DE LA LIGNE MEXICAINE : 18 voyages annuels, communiquant avec les ports de Guaymas, Altata, La Paz, Mazatlan, San Blas, Chamela, Mazanillo et quelquefois Agiabampo.

Subvention $ 21,000.

XXIII

Développement des voies ferrées et télégraphiques au Mexique.

Les chemins de fer. — Voilà, avec l'instruction publique, un des plus sûrs éléments de progrès et de civilisation pour un pays ; les chemins de fer aident merveilleusement au développement immédiat des richesses de toutes sortes d'une contrée ; ils en facilitent l'exploitation et quelquefois la découverte. Le Gouvernement mexicain, et surtout le général Carlos Pacheco, ministre des Travaux publics, ne sauraient être trop loués d'avoir fait tous leurs efforts pour étendre sans cesse le réseau des voies ferrées du Mexique.

M. le général Porfirio Diaz, Président de la République, dans le rapport qu'il a présenté à la nation mexicaine sur ses actes administratifs pendant la période constitutionnelle du 1er décembre 1884 au 30 novembre 1888, a dit, en parlant de la branche des Travaux publics, ce qui suit :

« Personne n'ignore que notre pays abonde en richesses naturelles qu'un concours de circonstances adverses a si longtemps rendues improductives. Le Gouvernement a toujours été convaincu que s'il réussissait à donner la première impulsion, le mouvement général s'accélèrerait et qu'une grande transformation s'opérant dans l'ordre social et économique de la République,

un immense champ d'application serait ouvert au travail et à l'intelligence.

» L'étendue de notre pays et l'absence de voies fluviales mettaient la construction des chemins de fer au premier rang des travaux à entreprendre. Une crise économique au Mexique et à l'étranger a retardé cette construction en 1885, et, au commencement de 1886, les voies ferrées en exploitation, qui étaient un an auparavant de 5,915 kilomètres, n'avaient atteint que le chiffre de 6,018 kilomètres.

» En avril 1887, j'ai informé le Congrès que les Compagnies des Chemins de fer Central et National poursuivaient activement la recherche des capitaux qui leur étaient nécessaires pour continuer leurs travaux. Le Pouvoir exécutif les ayant d'abord débarrassées des difficultés que leur imposaient leurs concessions au sujet des lignes du Pacifique, l'activité a repris sur les chantiers.

» Le 1er mars 1888, on inaugurait le chemin de fer International qui relie la frontière de Piedras Negras au Central, près de l'Hacienda du Torreon. Un nouveau débouché sur la frontière du Nord était ouvert.

» Le 21 mai 1888, la Compagnie du Central livrait au trafic l'important embranchement d'Irapuato à Guadalajara. Elle poussait les travaux sur les deux tronçons de la ligne qui reliera Tampico à Aguas-Calientes en passant par San Luis Potosi.

» Le 1er novembre, la Compagnie du National inaugurait la voie de Nuevo-Laredo qui forme le troisième moyen de communication entre Mexico et la frontière des États-Unis.

» Pendant cette même année 1888, la Compagnie des chemins de fer d'Hidalgo, celle de l'Interocéanique et celles du Yucatan n'étaient pas inactives. On peut espérer que, par suite des nouvelles combinaisons faites à Londres, la Compagnie de l'Interocéanique pourra donner une vigoureuse impulsion à ses travaux.

» Les avantages des communications rapides sont déjà très sensibles. L'enthousiasme avec lequel les villes de Guadalajara

et de San Luis Potosi ont fêté l'arrivée des premiers trains prouve que le peuple mexicain sait apprécier cette œuvre patriotique que le Gouvernement espère pouvoir étendre avant peu dans les États du Sud et jusqu'aux côtes du Pacifique. »

L'étendue des lignes en exploitation au 30 juin 1890 était de 8,948 kilomètres, sans compter 416 kilomètres de tramways.

Principales voies ferrées du Mexique :

			Kilom.
1	Chemin de fer Mexicain de Mexico à Veracruz (voie large)		424
2	Embranchement de Puebla	(voie large).	47
3	Chemin de fer de Jalapa à Veracruz	— .	114
4	— de Jalapa à Coatepec	— .	15
5	— Veracruz à Alvarado	(voie étroite).	70
6	— de la Esperanza à Tehuacan	(voie large).	50
7	— de S. Andres Station à Calchicomula	(voie large)	10
8	— de Puebla à San Juan de los Llanos	(voie étroite)	93
9	— de Puebla à San Martin.	(voie étroite).	37
10	— de Puebla à Matamoros de Izucar.	— .	46
11	— de Santa Ana à Tlaxcala.	(voie large).	8
12	— de Hidalgo. — De Irolo à Pachuca.	(voie étroite)	60
13	— de Tepa à Santa Maria à Tulancingo.	(voie étroite)	12
14	— Interoceanico, ligne de Morelos	(v. étr.).	161
15	— — ligne de Calpulalpan.	(voie étroite)	121
16	— de Tlalmanalco	(voie étroite).	20
17	— Central, de Mexico à Paso del Norte.	(voie large)	1.971
18	— de Silao à Guanajuato (embranchement)	(voie large).	23

			Kilom.
19	Chemins de fer	de Tampico au Salto.... (voie large).	165
20	—	de Irapuato à Guadalajara. — .	260
21	—	de Aguascalientes à Salinas. — .	95
22	—	de San Blas à Huaristemba. — .	25
23	—	de Sonora, de Guaymas à Nogales. (voie large)......................	422
24	—	Internacional Mexicano, de Piedras Negras au Torreon.. (voie large).	616
25	—	de Sabinas à S. Felipe (embranchement).............. (voie large).	17
26	—	National Mexicain, de Mexico à N. Laredo .... (voie étroite).	1.348
27	—	Ligne du Salto .... — .	67
28	—	— du Pàtzcuaro..... — .	154
29	—	— du Nord, Matamoros à S. Miguel............... (voie étroite).	120
30	—	de Zacatecas à Guadalupe. — .	6
31	—	du Mazanillo à l'Armeria. — .	47
32	—	de Mérida à Progreso... (voie large).	36
33	—	de Mérida à Valladolid.. (voie étroite).	46
34	—	de Conkal au Progreso (embranchement).............. (voie étroite).	27
35	—	de Mérida à Calkini..... — .	46
36	—	de Mérida à Peto....... — .	63
37	—	de Mérida à Izamal et Sotuta. — .	37
38	—	de Campêche à Calkini. — .	45
39	—	de Campêche à Lerma.. — .	6
40	—	de Toluca à S. Juan de la Huerta. (voie étroite)....................	13
41	—	de Teoloyuca à San Agustin. (v. étr.)	27
42	—	de Coliucan à Altata.... (voie large).	62
43	—	de Orizaba à l'Ingenio.. — .	5
44	—	de Tehuantepec, région sud. — .	61
45	—	de Tehuantepec, région nord. — .	47

Dans son discours d'ouverture des Chambres mexicaines, le 1er avril 1892, le général Porfirio Diaz a donné les renseignements suivants au sujet des voies ferrées et de la création de nouvelles routes :

« Les voies ferrées ont été prolongées de plus de trois cents kilomètres ; il y a lieu de mentionner principalement celle de Puebla à Oaxaca, qui est arrivée déjà à Tomellin ; le nouvel embranchement que le chemin de fer Central a ouvert à l'exploitation entre Tula et Pachuca ; l'International qui avance rapidement vers Durango, et le Péninsulaire de la Basse-Californie, dont plus de dix kilomètres sont déjà construits. Il faut citer également les chemins de fer de Hidalgo et du Yucatan, qui poursuivent activement leurs travaux. »

Les chemins de fer ont pour complément obligé la création de lignes postales et télégraphiques : voies ferrées, voies télégraphiques sont des moyens de communication modernes, véhicules du Progrès, instruments de richesse et de développement du commerce et des relations de tous genres. Nous allons voir par ce nouvel extrait du discours remarquable du général Porfirio Diaz, que son administration sait être à la hauteur de la grande mission qui lui a été confiée par le pays tout entier :

« Le nombre des bureaux et des routes postales a été augmenté conformément aux exigences du service. Le mouvement de la correspondance continue à croître ; pendant le second semestre de l'année dernière, il a dépassé le précédent de plus d'un million de pièces et a atteint le chiffre de soixante-cinq millions. Naturellement les produits ont augmenté en même temps que la circulation, et il est probable que cette année-ci l'administration des Postes couvrira ses dépenses avec ses seules ressources.

» Le réseau télégraphique a augmenté, depuis le mois de septembre dernier, de plus de mille six cents kilomètres, et le matériel suffisant pour deux mille autres kilomètres est tout prêt. L'augmentation a consisté dans le prolongement des lignes

existantes et la création de lignes nouvelles. Pour l'installation de ces lignes, le gouvernement a utilisé, toutes les fois que cela lui a été possible, les poteaux des compagnies de chemins de fer. Pour sa part, il a posé plus de dix mille nouveaux poteaux qui, en raison de leur bonne qualité, ont résisté aux fortes tempêtes de l'année dernière.

» La canalisation de la barre de Tampico a rendu convenable l'usage d'un câble en remplacement du fil aérien qui traversait le Panuco. L'immersion de ce câble s'effectue en ce moment. »

On peut donc affirmer sans exagération que le réseau télégraphique mexicain aura une étendue de plus de 42,000 kilomètres au 1er janvier 1895.

XXIV

Le nouveau tarif des Douanes.

LE NOUVEAU TARIF MEXICAIN. — Le gouvernement du Mexique a élaboré un nouveau tarif des douanes, dont voici l'analyse d'après le texte publié par le *Journal officiel* de Mexico. Le nombre des classes de marchandises a été augmenté de plus de 900.

Dans la liste des articles exemptés continuent de figurer le charbon de terre, le coke, le bois, la pâte pour faire du papier, les merrains, les fournitures pour chemins de fer, télégraphes et téléphones, éclairage électrique ; les fils et les tuyaux de fer, la tôle, les ciments du Portland, les matières explosibles pour les mines, les machines motrices, les chaudières, les engins, les roues, les câbles, les cordages, les instruments agricoles, les minerais. L'affranchissement des machines pour l'industrie, l'agriculture, les mines et les arts n'aura lieu que quand, à ces machines, il sera adapté une manivelle, un levier ou une pédale, et, dans ces cas, elles seront taxées à un droit de 2 centavos (0 fr. 10 c.).

Les pierres précieuses, qui antérieurement étaient exemptes, sont taxées à un droit de 3 à 5 piastres (de 15 à 25 francs) par carat. L'acide sulfurique et l'acide muriatique, qui ne payaient également aucun droit, sont imposés à 3 centavos (0 fr. 15 c.) par kilogramme.

Les droits *ad valorem* disparaissent, et, à moins de spécifications contraires, les droits suivants sont imposés sur les articles ci-dessous, par kilogramme :

Les liqueurs, le vin, la bière en bouteille ne subissent aucun changement ; mais, s'ils sont en barils, ils paieront : pour les liqueurs, le droit précédent réduit de 40 à 30 centavos (de 2 fr. à 1 fr. 50) ; pour les vins de 12 à 10 centavos (de 0 f. 60 à 0 f. 50) ; pour la bière, à 8 centavos (0 fr. 40 c.).

Les droits ont été aussi diminués sur plusieurs articles de droguerie et produits chimiques, savoir : sur le phosphore, de 75 à 50 centavos (de 3 fr. 75 à 2 fr. 50) ; sur le papier ordinaire, de 10 à 5 centavos (de 0 fr. 50 à 0 fr. 25 c.) ; sur le papier brun à envelopper, de 8 à 5 centavos (0 fr. 40 à 0 fr. 25 c.) ; sur le carton fin, à 2 centavos (0 fr. 10 c.) et sur le carton ordinaire, à 15 centavos (0 fr. 75 c.). Le papier de tenture, qui était taxé à 20 centavos (1 fr.), est divisé en trois classes suivant lesquelles il paiera 10, 20 et 50 centavos (0 fr. 50, 1 fr. et 2 fr. 50 c.). Le papier avec en-tête, blanc pour documents, monogrammes, etc., ainsi que les billets (*tickets*) de tout genre, paiera une piastre (5 fr.). Le droit sur les cartes à jouer est augmenté à 1 piastre 60 centavos (8 fr.).

Aucun changement n'est opéré relativement au coton brut et aux toiles de coton ; toutefois, quelques différences ont été établies par rapport aux fils et aux vêtements de dessous. Quelques modifications, principalement dans le sens de la diminution, sont apportées dans la lingerie. La soie ne subit pratiquement aucun changement. Des réductions ont lieu sur les tapis, les draps, les toiles, les vêtements, les gants et les franges de laine.

Les droits sur les graines restent ce qu'ils étaient.

Les fruits conservés sont augmentés de 35 à 50 centavos (1 fr. 75 à 2 fr. 50) ; le tabac de la Virginie en feuilles, de 18 à 25 centavos (90 à 1 fr. 25) ; le pétrole cru, de 1 à 2 centavos (0 fr. 05 à 0 fr. 10) ; mais s'il est blanc clarifié, le droit n'est pas changé.

La taxe sur les allumettes est augmentée de 1 piastre 20 centavos à 1 piastre 50 centavos (6 fr. à 7 fr. 50).

Le droit sur les huiles grasses non spécifiées est diminué de 50 à 20 centavos (2 fr. 50 à 1 fr.), et à 5 centavos (0 fr. 25) sur les huiles à lisser.

Les savons ordinaires sont augmentés de 18 à 25 centavos (0 fr. 90 à 1 fr. 25) ; par contre les bouteilles en verre ordinaire sont réduites de 3 à 1 centavo (0 fr. 15 à 0 fr. 05) ; les autres sortes de verre et la porcelaine demeurent sans changement.

Sur les meubles achevés et tout prêts pour l'usage, le droit est augmenté de 5 centavos (0 fr. 25), et ils paieront de 20 à 40 centavos (1 fr. et 2 fr.) selon la qualité ; tandis que le droit sur les meubles en bois ordinaire non finis est diminué de 18 à 8 centavos (0 fr. 90 à 0 fr. 40).

La taxe sur les bijoux est augmentée, elle est de 50 à 75 piastres (250 francs à 275 francs) selon le genre.

Rien n'est changé pour les voitures : elles paieront de 35 à 60 centavos (1 fr. 75 à 3 francs) suivant le poids ; les voitures non achevées ne paieront pour la même catégorie que 10 à 30 centavos (0 fr. 50 à 1 fr. 50).

La toile de caoutchouc et les vètements en caoutchouc sont augmentés de 80 centavos à 2 piastres (4 fr. à 10 fr.).

Le droit sur les armes à feu est diminué. La dynamite et la poudre ordinaire sont admises en franchise de droit ; mais la poudre fine paiera la moitié de l'ancien droit.

La taxe des outils est réduite de 10 à 5 centavos (0 fr. 50 à 0 fr. 25). L'acier en lingot est diminué de 5 à 3 centavos (0 fr. 25 à 0 fr. 15). Le droit sur la fonte en saumon est augmenté de 1 à 3 centavos (0 fr. 05 à 0 fr. 15) ; le fer en barre, de 5 à 10 centavos (0 fr. 25 à 0 fr. 50) ; le fer en angle paiera 3 centavos (0 fr. 15) ; la tôle et le fer corroyé, galvanisé ou non, 4 centavos (0 fr. 20) ; les poutres en fer demeurent taxées à 1 centavo (0 fr. 05) ; les articles de fer non autrement spécifiés sont augmentés de 20 à 25 centavos (1 fr. à 1 fr. 25).

Enfin les droits sur l'importation du bétail vivant sont considérablement augmentés ; l'augmentation est de 35 centavos à 1 piastre 50 centavos (1 fr. 75 à 5 fr. 50) par tête sur les moutons et les chèvres, de 2 piastres 35 centavos à 5 piastres (11 fr. 75 à 25 fr.) sur les porcs, et de 2 piastres à 5 piastres (10 fr. à 25 fr.) sur les mulets.

Pour un grand nombre d'articles, le poids légal remplace le poids brut, de sorte que les marchandises ne paieront point de droit pour les caisses ou barils qui les renfermeront.

XXV

Exportations du Mexique. — Articles d'importation. — Encouragements du Gouvernement à la colonisation, au commerce et à l'agriculture.

Les exportations du Mexique. — Pendant le premier semestre de l'exercice 1891-1892, la valeur totale des exportations de produits mexicains a été de 41.246.514 48. Ce chiffre se décompose de la façon suivante :

Métaux précieux	$ 29.548.894 10
Marchandises diverses........................	11,661.620 38

En comparant les résultats de ce semestre avec ceux du premier semestre de l'exercice 1890-1891, on constate, au bénéfice du premier, une augmentation de $ 8.876.019 12, décomposée ainsi :

Métaux précieux.............................	$ 7.419.701 17
Marchandises diverses	1.456.318 25

Le café mexicain. — D'après les dernières statistiques, l'exportation du café mexicain, qui était en 1889-90 de 10,009,642 kilos, a été, en 1890-91, de 14,656,777 kilos.

Les pays qui consomment le plus de café mexicain sont : les États-Unis (13,000,000 k.), la France (462,000 k.), et l'Allemagne, 1891 (383,000 k.).

En une année l'exportation a augmenté : pour l'Allemagne, de 25 %; pour les États-Unis, de 33 %; et pour la France, de 100 %.

Les articles d'importation au Mexique. — En donner une liste, même très détaillée, serait se condamner à être incomplet et à faire des omissions quand même, car tous les articles européens peuvent être offerts au marché mexicain, à la consommation des habitants de ce grand pays. Il est évident que je ne veux point dire par là que tous les articles de vente courante en Europe sont assurés de trouver immédiatement un débouché facile au Mexique : il importe de leur créer un marché avant d'en entreprendre en grand l'importation et c'est là le soin qui doit incomber aux commis-voyageurs. Faire connaître la marchandise, la faire apprécier; en envoyer des consignations à l'aveugle, c'est vouloir perdre de l'argent à coup sûr. Mais, qu'on se le dise, tout ce que nous achetons en Europe, les Mexicains (tout au moins la classe riche) sont susceptibles de l'acheter, et la variété des climats de ce grand territoire fait que tous les produits d'Europe peuvent trouver là-bas leur emploi et avoir leur utilité.

Nous répéterons, en outre, une fois de plus, que les affaires avec le Mexique, ne peuvent se faire utilement de loin et qu'il faut d'abord se créer des relations *sûres* et *bien placées* avant de rien entreprendre. Un voyage de quelques mois sera plus fructueux sous ce rapport que vingt ans de correspondance.



DÉCLARATION DU GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ AU SUJET DE LA COLONISATION, DU COMMERCE ET DE L'AGRICULTURE. — Les Compagnies ont effectué, de septembre 1891 jusqu'à ce jour, le mesurage d'un million cent soixante-trois mille hectares de terrains, sans titres, en Sonora, Nuevo Leon, Yucatan et Campêche ; la propriété particulière dans ces États s'est enrichie du tiers de cette étendue, octroyé aux Compagnies en compensation des frais de mesurage et de bornage.

On a pris, avec les propriétaires particuliers qui n'avaient pas de titres de propriété ou qui avaient des excédents de biens, des arrangements en vertu desquels il leur a été adjugé une étendue de cent dix mille quatre cent quarante-deux hectares, qui ont

rapporté au Trésor l'amortissement de soixante-trois mille sept cent soixante-quinze piastres en titres de la Dette publique.

Il y a eu cent trente-trois adjudications de terrains sans titres faites conformément à la loi du 20 juillet 1863, comprenant une superficie de cent cinquante-neuf mille neuf cent vingt-quatre hectares, dont la valeur, suivant le tarif, a été de soixante-douze mille cent trente-sept piastres, sur lesquelles la part correspondant au Trésor fédéral a été payée en titres de la Dette publique.

Les opérations de fractionnement et de répartition de terres communales dans les villages ont occasionné la remise gratuite de cinq cent soixante-quatorze titres couvrant une étendue de sept mille cinquante et un hectares.

La République ayant adhéré à la Convention internationale qui a adopté le mètre comme unité de mesure, on a reçu déjà le kilogramme étalon qu'a envoyé le Comité directeur, et l'on attend sous peu le mètre en platine.

Jaloux de développer de plus en plus et par tous les moyens en son pouvoir l'agriculture nationale, l'Exécutif a fait venir dernièrement de Chine et du Japon les meilleures graines de ver à soie et de mûrier. Il les a aussitôt distribuées dans les localités où l'élève du ver à soie a pris le plus de développement; aujourd'hui, les plants de mûrier cultivés dans la République dépassent certainement deux millions.

On remarquera avec satisfaction que les efforts du Gouvernement pour faciliter aux agriculteurs du Plateau Central l'introduction de nouvelles cultures ou l'amélioration de celles déjà existantes, secondés par l'esprit de progrès des intéressés, sont couronnés du succès le plus complet.

On a importé dans ces derniers mois, par achat de nos agriculteurs facilité par le ministère de Fomento, plus de neuf cent mille sarments de vigne. Si l'on ajoute à ceux-ci les nouveaux rejetons qu'a permis de distribuer la taille des sarments cultivés avec tant de succès dans diverses localités, ce n'est pas s'aventurer que de dire qu'à Paso del Norte, Parras, aux environs du Nazas, à Aguascalientes, Tehuacan et sur d'autres points,

le nombre de sarments de vigne atteint le chiffre de huit millions.

L'importance qu'acquièrent chez nous la culture et l'exportation de quelques-uns de nos fruits est également digne d'une mention spéciale.

Les efforts du Gouvernement pour établir dans le pays l'intéressante industrie de la pisciculture n'ont pas été stériles. On a commencé à distribuer des alevins existant dans le Vivier National, conformément aux prescriptions réglementaires, parmi les personnes qui ont sollicité la concession de poissons.

XXVI

Développement des richesses minières du Mexique.

Les Mines au Mexique. — Tout le monde a entendu parler des richesses minières du Mexique : mais il est néanmoins intéressant de rappeler que, depuis l'année 1821, ce pays a produit environ 100,000 tonnes d'argent et 500 tonnes d'or d'une valeur globale de 21 milliards. Pour transporter en une seule fois cette richesse énorme, il faudrait 10,050 wagons de 10 000 kilogr., ou 670 trains composés de 15 wagons chacun. Placés les uns après les autres, ces wagons atteindraient ensemble une longueur de 20 kilomètres environ.

C'est un moyen original d'indiquer l'importance extraordinaire des mines au Mexique : cette branche de la richesse publique se développe incessamment et le général Diaz, dans son discours présidentiel du mois d'avril 1892, a donné à ce sujet les renseignements suivants :

« D'après les nouvelles reçues de vingt États de la République, on a enregistré depuis septembre de l'année dernière jusqu'à présent, mille quarante-trois déclarations de mines.

» Pendant la même période on a passé vingt-quatre nouveaux contrats pour l'exploration et l'exploitation de zones minières. Le nombre total de ces contrats, ajustés suivant les prescriptions de la loi du 6 juin 1887, est de trois cent quarante-sept, dont quatre-vingt-sept ont été frappés de déchéance. Les sommes

déposées pour garantir l'accomplissement de ces contrats s'élèvent à six cent cinquante-huit mille quatre cents piastres ; par suite des déchéances, le Trésor a bénéficié de cinquante et un mille cinq cents piastres. Suivant les stipulations des deux cent soixante contrats qui restent en vigueur, les concessionnaires des zones minières sont tenus d'affecter au développement de l'industrie des mines, en cinq années, un capital de vingt-six millions cinq cent mille piastres.

» Les grandes fonderies, récemment créées à Monterrey en vertu de contrats spéciaux, ont obtenu le succès le plus complet; on doit à ces établissements métallurgiques, entre autres bienfaits, le relèvement du District minier de Matehuala, qui se trouve aujourd'hui en active exploitation. »

Dans mon précédent ouvrage sur *Le Mexique*, j'ai longuement parlé des mines et des richesses de toutes sortes enfouies dans les entrailles du sol du Mexique ; je compléterai aujourd'hui ces renseignements par quelques aperçus sur les gisements houillers du Mexique.

La Houille au Mexique. — Pendant bien longtemps, on a cru que le Mexique ne possédait aucun gisement houiller. Cependant, vers le commencement de l'année 1881, des rapports parvenus de divers points du pays annonçaient que l'on avait découvert des gisements d'anthracite ; des spécimens du minerai découvert furent envoyés au collège national des ingénieurs afin d'être soumis à l'analyse.

D'après l'*American Manufacturer*, de Pittsburgh, l'annonce de ces découvertes excita beaucoup d'enthousiasme au Mexique, et le département des travaux publics chargea des Commissions scientifiques d'aller s'assurer sur les lieux mêmes de l'importance des gisements. Les rapports de ces Commissions établirent que de la houille contenant de 41 à 92 % de carbone existait dans les États de Sonora, Michoacan, Vera-Cruz, Guerrero, Oaxaca et Puebla.

En 1890, on découvrit, près de Piedras-Negras, État de Co a

huila, un important gisement de houille formé de couches puissantes et compactes. On fora des puits pour reconnaître l'importance de la mine, et un ingénieur français estima qu'elle contenait environ 9 millions de tonnes de charbon de qualité supérieure ; ce gisement n'est pas encore exploité.

Durant la même année, une Compagnie anglaise obtint du Gouvernement mexicain la concession de gisements houillers situés dans l'État de Sonora ; il est question de relier ces houillères au port de Guaymas, au moyen d'un chemin de fer.

Le minerai le plus important de l'État de Sonora est l'anthracite qui a été découvert récemment à Barranca, sur la rivière Yaqui et à environ 100 milles de son embouchure ; ce charbon contient environ 90 °/₀ de carbone.

On annonce aussi, de source autorisée, que d'importantes couches de houille existent dans le district de Justlahuaca, Oaxaca.

Pendant l'année 1890, on découvrit du charbon dans l'État de Jalisco, sur les bords du lac Chapala, dans le rancho de Chiquilista et dans les vallées de Ameca et de San-Gabriel. Des gisements ont également été signalés dans les États de Tlaxcala, Hidalgo, Tamaulipas et Nuevo-Leon.

Une partie du charbon provenant de ces derniers États alimente actuellement les locomotives du chemin de fer « Mexicain National ».

En juin 1890, il y avait cinquante-neuf mines de houille dans l'État de Puebla, mais quelques-unes seulement étaient exploitées. Le district d'Acatlan possède vingt houillères et, sur ce nombre, une Compagnie mexicaine intitulée : « La Compania carbonifera Mexicana » en exploite actuellement dix-huit. Dans le district de Chiatula, la « Compania de Ferro y de Carbon de Piedra en el Estado de Puebla » possède une mine de houille en exploitation, et, dans le district de Isuca de Matamoros, une autre Société mexicaine exploite huit houillères.

On trouve du lignite dans beaucoup de localités, mais ce combustible est très peu employé.

Ce n'est qu'à cause de la rareté du combustible à proximité des grandes voies ferrées, que l'on importe de grandes quantités de charbon au Mexique. Le chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico emploie des briquettes provenant d'Angleterre, et le chemin de fer « Central Mexicain » qui, auparavant, employait du bois, se sert actuellement de houille importée des États-Unis.

Afin de favoriser le développement des mines de houille, le Gouvernement de l'État de Puebla a décrété que les propriétés houillères seront exemptes de taxes pendant vingt-cinq ans; en outre, il offre une prime annuelle de mille piastres, pendant dix ans, à la première Compagnie qui approvisionnera Puebla de charbon à un prix ne dépassant pas celui des autres combustibles.

D'autres avantages sont offerts aux chemins de fer qui traverseront les districts charbonniers.

Jusqu'ici, toutes les entreprises industrielles ont été obligées d'employer, comme combustible, le bois ou le charbon de bois.

Le bois à brûler coûte actuellement au Mexique 7 à 8 piastres la tonne, et le prix du charbon de bois varie de 25 à 30 piastres la tonne. Le charbon importé d'Angleterre revient à 40 piastres la tonne de 2,208 livres, et le coke provenant de l'usine à gaz de Vera-Cruz est coté à 30 piastres la tonne.

Jusqu'à ce jour, les capitalistes étrangers ne se sont pas encore occupés de l'exploitation des mines de l'État de Puebla.

XXVII.

Monnaies, poids et mesures du Mexique.

MONNAIES MEXICAINES. — Nous croyons utile de donner la relation qui existe entre les monnaies, les poids et les mesures du Mexique et ceux des pays étrangers.

ARGENT.

L'unité monétaire d'argent est la piastre forte d'une valeur de 5 fr. 43 (France) ; 4 shellings 8 pences (Angleterre) ; 4 marcs 88 pfennigs (Allemagne) ; 5 lires 43 (Italie) et 5 pesetas 43 (Espagne). (Le change a beaucoup réduit la valeur réelle de l'argent mexicain et au cours actuel la piastre mexicaine perd au change environ 50 °/₀ de la valeur que nous indiquons ci-dessus).

La piastre est divisée en 100 sous.
En deux pièces de 50 sous :
En quatre pièces de 25 sous :
En dix pièces de 10 sous :
En vingt pièces de 5 sous.

OR.

La pièce de $ 20, vaut 102 fr. (France) ; 4 livres sterling 043 (Angleterre) ; 82 marcs 62 (Allemagne) ; 102 lires (Italie) ; 3,92 doublons (Espagne).

Pièce de $ 10.00.
— 5.00.
— 2.50.
— 1.00

L'équivalence a été obtenue en prenant pour base la quantité d'or et d'argent pur de ces monnaies en conservant la relation de 15,5 à 1 entre la valeur de l'or et l'argent.

Actuellement, le cours de la piastre mexicaine varie tous les jours, selon le change ; on ne saurait donc en fixer très exactement la valeur.

POIDS ET MESURES DU MEXIQUE. — Le système métrique décimal a été adopté dans la République, mais on emploie encore parfois les anciennes mesures ci-dessous énumérées :

	Mesures mexicaines.	Mesures métriques.	
Mesures linéaires	1 vara mexicaine ..	0,838	mètres.
	1 lieue espagnole de 500 vs	4.190	
Superficielles	Varra carré.	0,702244	m. carrés.
	Fanega	35.662	—
	Caballeria	247.953	—
	Sitio de ganado mayor	17.566.100	—
De capacité	Vase cubique......	0,588.480	m. cub.
	Boisseau..........	181,629775	litres.
	Cuartillo	0,506162	—
De poids	Livre	0,460246	kilogr.
	Arroba	11,506159	—
	Quintal	46,024634	—

XXVIII.

Mouvement du port de Tampico en 1891 et en 1892. — La marine française et le commerce extérieur du Mexique.

TAMPICO EN 1891.

Le mouvement du port de Tampico, pendant l'année 1891, se chiffre par 159 navires à l'entrée et 149 à la sortie.

Le tonnage total donne 24,877 tonnes à l'entrée et 25,954 à la sortie.

Les importations ont atteint le chiffre de P. 2,662,267 67.

L'Angleterre tient le premier rang (P. 1,125,418), et si l'on ajoute au chiffre déjà formidable de la valeur de ses importations, celui de ses colonies, on arrive à la moitié de l'importation totale.

Les États-Unis arrivent au second rang (P. 732,966). La proximité, le bon marché du fret et l'intensité de leur production industrielle leur donnent de grands avantages.

La France occupe le troisième rangparmi les pays importateurs (P. 323,651). Il y a lieu de remarquer que le naufrage dans la même année de deux steamers de la Compagnie Commerciale des transports à vapeur français, la seule Compagnie française dont les navires touchent en ce port, a diminué d'une façon sensible le chiffre des importations françaises.

L'Allemagne occupe le quatrième rang (P. 189,706), suivie par l'Espagne (P.126,502).

Les principaux articles importés par pays de provenance ont été :

Angleterre. — Tissus et fils de coton et de lin, produits chimiques et pharmaceutiques, fers ouvrés, quincaillerie.

Etats-Unis. — Bois de construction et traverses, machines et instruments agricoles, fil de fer pour clôtures, tissus de coton, toile à voiles, ferronnerie, fromages, beurre, jambons, quincaillerie.

France. — Vins, cognac, liqueurs, conserves, pâtes alimentaires, faïence, porcelaine, papier, parfumerie, produits pharmaceutiques, articles de Paris, huile.

Allemagne. — Tissus de coton et de laine, mercerie, eau-de-vie, liqueurs, papier, meubles.

Espagne. — Vins, eau-de-vie, huile, conserves, mercure.

Belgique. — Tissus de coton, fer ouvré, verrerie.

Le total des exportations, pour l'année 1891, s'élève à la somme de P. 1,848,817 73, dont :

P. 838,617	69	pour	les Etats-Unis ;
582,933	37	—	l'Angleterre ;
244,647	25	—	l'Allemagne ;
181,770	42	—	la France ;
850	»	—	la Havane.

Les principaux articles exportés ont été :

Etats-Unis. — Ixtle, plomb argentifère, peaux de chèvres et de bestiaux, salsepareille, café, miel d'abeilles, chicle.

Angleterre. — Plomb et minerai argentifère, argent monnayé, ixtle, café.

Allemagne. — Plomb et minerai argentifère, ixtle, salsepareille, café.

France. — Peaux de chevreaux, café, ixtle, salsepareille.

Havane. — Haricots noirs.

*
* *

Voici la liste des principales Compagnies de navigation dont les bateaux ont touché ce port pendant l'année 1891 :

Compagnie commerciale des transports à vapeur français ;

Hrarison Line (naglais), une fois par mois

West India Line (anglais), une fois par mois ;

Hamburg american Packet C° (allemand), une fois par mois ;

New-York et Cuba Mail steamship C° (américain), quatre fois par mois ;

Compagnie transatlantique espagnole, une fois par mois ;

Compagnie nationale mexicaine, deux fois par mois ;

Compagnie norvégienne (Mabile et Golfe), deux fois par mois ;

Compagnie internationale mexicaine (Philadelphie et Golfe), battant pavillon anglais, deux fois par mois.

A dater du mois de juin 1892, la ligne allemande fera deux voyages par mois.

*
* *

Tampico en 1892.

Le mouvement du port de Tampico, pendant l'année 1892, se chiffre par 230 navires à l'entrée et 209 à la sortie. Le tonnage total donne 316,451 tonnes à l'entrée et 298,207 à la sortie. C'est une augmentation de 231 navires et 298.237 tonnes soit 60 °/₀ sur l'année précédente.

Les divers pavillons à l'entrée se comptent de la manière suivante :

Etats-Unis	vapeurs	55	96
	voiliers	41	
Allemagne,	vapeurs		23
Angleterre	»		69
Norvège	»		15
France	»		13
Mexique	»		12
Espagne	»		1

Le pavillon français s'est maintenu à son chiffre ordinaire. Une seule Compagnie, la Compagnie commerciale de transports à vapeur français, touche en ce port.

Les pavillons anglais et américain ont surtout bénéficié de l'augmentation considérable du mouvement du port de Tampico.

Les vapeurs anglais apportent de Cardiff ou de Swansea, à des frets très réduits, le charbon destiné aux Compagnies de chemins de fer, ainsi qu'aux fonderies installées dans l'intérieur du pays. Ils prennent comme fret de retour, des saumons de plomb argentifère, provenant des mêmes fonderies. Ce trafic a coïncidé avec l'ouverture du chemin de fer de Monterey à Tampico et avec les travaux d'amélioration du port.

Les deux lignes régulières de vapeurs anglais, faisant un voyage par mois chacune, sont la Harrison Line (Liverpool, Tampico, Vera-Cruz) et la West India Line (Liverpool, Progreso, Vera-Cruz, Tampico, New-Orléans).

En ce qui concerne le pavillon américain, la ligne de vapeurs Ward (New-York, Cuba, Progreso, Tampico, Vera-Cruz) fait un service régulier hebdomadaire depuis de longues années. L'augmentation s'est donc portée sur les voiliers qui apportent en ce port du charbon et des bois de construction.

Le pavillon allemand est représenté par la Hamburg-American-Packet C° (Havane, Tampico, Vera-Cruz) (Saint-Thomas, Saint-Domingue, Jacmel, les Cayes, Progreso, Vera-Cruz, Tampico).

L'augmentation considérable du mouvement de la navigation du port de Tampico, pendant l'année 1892, est donc principalement due à l'importation du charbon d'Angleterre, matières premières et charbon des Etats-Unis, ainsi qu'au développement de l'exportation du plomb argentifère.

Ce dernier trafic est destiné à prendre une importance de plus en plus considérable, si le résultat des travaux obtenus à la barre peut être maintenu.

* * *

PART DE LA MARINE FRANÇAISE DANS LES TRANSACTIONS AVEC LE MEXIQUE.

S'il est à regretter que la France se trouve de beaucoup distancée par l'Angleterre et les Etats-Unis, comme pays de

destination des produits du sol mexicain, il se dégage de l'examen de la navigation étrangère dans les ports du Mexique un fait non moins déplorable et qui semble tendre s'accentuer chaque jour davantage, c'est que le pavillon de notre marine marchande, au lieu de se relever et de reprendre la place qui devrait lui appartenir dans le mouvement maritime mexicain, continue à n'y occuper qu'un rang infime, à peu près le dernier entre les pavillons des autres puissances maritimes.

Le pavillon de notre marine marchande ne figure au Mexique, qu'après ceux de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Suède et de la Norvège.

On prétend que la baisse de frets occasionnée par la concurrence ne permet plus de réaliser les bénéfices d'autrefois.

Cette baisse n'empêche pas cependant les lignes étrangères rivales de se maintenir, ni les vapeurs allemands et espagnols de continuer à transporter des marchandises du port du Havre à celui de Vera-Cruz. Les journaux ont, d'autre part, annoncé la formation d'une nouvelle ligne de vapeurs anglais qui feront les voyages du Mexique, touchant à Bordeaux. Toutes ces Compagnies maritimes réalisent probablement des bénéfices, puisqu'elles tiennent bon.

XXIX.

Les cuirs du Mexique. — Le commerce d'importation en 1893. — Exportation du cuivre.

COMMERCE ET INDUSTRIE DES CUIRS AU MEXIQUE.

Production des peaux vertes. — Les hauts plateaux du Mexique, peu fertiles à cause de la grande sécheresse qui y règne pendant plus de la moitié de l'année, généralement du mois d'octobre au mois de mai, possèdent quelques maigres pâturages ; les troupeaux qui y paissent sont exploités surtout à cause des peaux.

Pour pouvoir exporter ces peaux, désignées dans le commerce sous le nom de peaux vertes ou de cuirs crus, il est nécessaire de leur faire subir quelques transformations destinées à les préserver de la décomposition et au moins pour la durée de la traversée.

Exportation. — Les cuirs verts mexicains sont de qualité moyenne et ils pourraient avantageusement faire concurrence sur les marchés européens aux meilleurs cuirs verts sud-américains, en raison de leur solidité, malgré leur faible épaisseur. Les peaux vertes, prêtes à être exportées, et achetées sur place, sont payées environ une piastre mexicaine 20 centavos.

Importation. — L'importation au Mexique des objets manufacturés en cuir n'atteint pas une grande importance. Les principaux articles importés sont : la chaussure, la ganterie, la sellerie et les cuirs pour machines.

On fabrique au Mexique presque toutes les espèces de

chaussures depuis la cordonnerie ordinaire jusqu'à la cordonnerie fine ou de luxe.

Les souliers étrangers en bon cuir ordinaire valent de trois à six piastres, et ceux en cuir fin, ainsi que les bottines de luxe, se payent de cinq à six piastres et quelquefois plus.

Pays d'importation. — L'importation de la chaussure étrangère est peu importante, ainsi que nous l'avons déjà dit. Presque toute la cordonnerie importée provient de France pour les chaussures fines et ordinaires. L'importation des chaussures n'atteint pas même les 5 % de la consommation locale et dans ce chiffre on compte que la France y entre pour 4 %. Le dernier cinquième se partage entre l'Angleterre, l'Espagne et les Etats-Unis.

Ganterie. — L'industrie des gants est complètement nulle au Mexique. Tous les gants vendus sur le territoire de la République mexicaine sont d'origine européenne.

Comme pour les chaussures, c'est la France qui tient le premier rang pour l'importation des gants de chevreau et de peau de Suède.

Le commerce français représente environ les 49 % de l'importation étrangère. Ensuite viennent les Etats-Unis représentant 20 % ; l'Angleterre arrive au troisième rang avec 19 %, important surtout les gants pour escrime. Enfin, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie se partagent les derniers 12 %.

Sellerie. — Le Mexique se fournit lui-même tous ses articles de sellerie, grâce à ses manufactures assez importantes du reste, et ne demande à l'étranger que ses selles de luxe, article se vendant très peu.

Comme pour les autres articles en cuir, c'est encore la France qui tient le premier rang pour la sellerie de luxe. Les autres pays n'en importent qu'en très petite quantité.

Les garnitures de toutes classes pour voitures viennent généralement d'Europe : d'Angleterre et de France.

Quant aux articles en cuir servant à l'industrie, tels que les courroies de transmission, les rondelles de soupapes, tous viennent sans exception des Etats-Unis.

Conclusions. — D'après ce qu'on a pu en juger plus haut, on voit que la France tient partout, dans le commerce d'importation des articles manufacturés de cuir, le premier rang, place qu'elle gardera encore longtemps au Mexique.

Cependant, il ne faut pas se dissimuler que chaque jour l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Allemagne essayent de la supplanter et que ce ne sera que par une importation puissante qu'elle parviendra à garder le rang qu'elle occupe.

*
* *

Principaux articles d'importation au Mexique en 1893.

Tissus et nouveautés. — La France fournit encore quelques casimirs et draps fins, les soieries, velours, rubans, bonneterie fine et articles de modes.

L'Angleterre expédie principalement les indiennes et tissus de coton et de lin ordinaires et les fils à coudre.

L'Allemagne importe quelques tissus de coton et de lin ordinaires et des draps à bon marché.

L'importation de ces articles ordinaires diminue chaque année, par suite de la concurrence que leur font les produits similaires fabriqués dans le pays.

Vins, cognacs et liqueurs. — Les vins de France, de toutes sortes, sont toujours les plus appréciés. Ceux de provenance espagnole viennent au deuxième rang.

Les vins de Champagne les plus demandés sont ceux de la marque Veuve Clicquot-Ponsardin.

Les marques Noilly-Prat et Fratelli-Cora sont les préférées pour la consommation de Tampico.

Pour les cognacs, c'est la marque Gautier frères qui tient la tête. La consommation des cognacs et liqueurs de toutes sortes a diminué considérablement par suite de la hausse du taux du change sur France et des nouveaux droits d'entrée de 8 % imposés par le gouvernement mexicain.

En effet, les boissons importées reviennent tellement cher, que,

même les plus ordinaires, sont des articles de luxe, inabordables pour la grande foule des consommateurs.

L'absinthe Pernod est la plus demandée.

Papier et accessoires de bureau. — La France envoie encore quelque papier à lettres et des fournitures de bureau.

L'Allemagne et les Etats-Unis sont les principaux fournisseurs de la place pour les papiers ordinaires.

L'Espagne fournit des papiers à cigarettes recherchés.

Produits alimentaires. — La France importe les produits les plus estimés. On introduit aussi des conserves américaines et espagnoles très ordinaires.

Parfumerie. — La parfumerie française est la plus recherchée, malgré l'élévation des prix.

Mercerie. — L'importation de la mercerie est partagée entre l'Allemagne et la France.

Produits chimiques et pharmaceutiques. — L'Angleterre, les Etats-Unis et la France se partagent l'importation de ces produits. Ceux de provenance française sont très estimés.

Quincaillerie. — Les Etats-Unis et l'Angleterre importent la majeure partie de la quincaillerie.

La France fournit des articles de ménage en fer.

Pétrole. — Les Etats-Unis fournissent tout le pétrole qui se consomme à Tampico.

Bougies et stéarine. — La Hollande et la Belgique fournissent des produits de qualité ordinaire, dont la consommation est importante. Les qualités fines sont importées de France.

Meubles. — Les États-Unis et l'Autriche fournissent des meubles ordinaires et à bon marché, en quantités assez considérables.

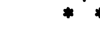
Machines. — L'importation des machines agricoles et industrielles, la plupart américaines, n'a pas cessé depuis l'année dernière.

En terminant ce chapitre consacré aux articles d'importation,

je crois nécessaire d'ajouter les réflexions suivantes qui s'adressent à ceux de nos compatriotes, commerçants ou industriels, désireux d'étendre leurs relations d'affaires à cette région du Mexique.

La région de Tampico est un débouché excellent pour nos producteurs de vins, cognacs et conserves. Mais il ne suffit pas, pour y écouler ces articles, d'envoyer des prix-courants ou même de demander des représentants. Les commerçants établis à Tampico ont tous leurs fournisseurs et n'acceptent pas la représentation de nouvelles marques qui feraient concurrence à celles qu'ils ont l'habitude de vendre.

Dans ces conditions, il serait indispensable d'envoyer des commis-voyageurs, représentant, au besoin, plusieurs maisons. Ce serait la seule manière d'établir un courant d'affaires sérieux.



Le cuivre mexicain.

Pendant les six premiers mois de l'année 1894, on a exporté du Mexique en France, 4,497 tonnes de cuivre ; pendant la même période de 1893, cette exportation avait été de 2,530 tonnes.

Voici maintenant la statistique des exportations de ce métal pour l'Angleterre pendant le premier semestre des années suivantes :

1894	893
1893	566
1892	524
1891	1,915
1890	350
1889	77

XXX.

Situation commerciale du Mexique. — Patentes des commis-voyageurs dans divers Etats de la République.

Nous devons à M. Adrien Rey, titulaire d'une bourse de séjour à l'étranger, l'intéressant aperçu que nous donnons ci-dessous.

La situation commerciale du Mexique s'améliore ; les récoltes sont bonnes.

La crise commerciale qu'a traversée le Mexique, crise dont les effets se feront encore longtemps sentir, a été due bien plus à la perte des récoltes, pendant trois années successives, qu'à la dépréciation de l'argent. On ne saurait nier, toutefois, que la baisse continuelle de l'argent, depuis trois années, n'ait eu un effet désastreux sur le commerce en général et sur le commerce d'importation en particulier. L'extraordinaire baisse de l'argent qui se produisit, il y a quelque temps, vint inopinément, car on ne s'attendait généralement pas à ce que la dérogation de la loi Sherman amenât une baisse si prompte et si forte. Une telle baisse ne pouvait manquer de jeter la consternation dans le commerce d'importation. Comme les marchandises étrangères sont généralement vendues à six mois de crédit, il est impossible au commerçant de fixer des prix qui puissent le mettre à l'abri des éventualités possibles durant une période relativement si longue. Il en résulte une grande instabilité dans le commerce et la suspension des affaires d'importation qui se trouvent réduites actuellement aux nécessités journalières du marché. (La piastre mexicaine est actuellement cotée à 2 fr. 87).

D'un autre côté, le commerce d'exportation des produits

agricoles se trouve encouragé par la prime sur l'or qui constitue un bénéfice positif pour l'agriculteur. Le montant de ses frais reste, en effet, invariable, tandis que la valeur de ses produits, en piastres mexicaines, déterminé par les prix en or auxquels ils sont cotés sur les marchés étrangers, augmente nécessairement en raison directe de la hausse de l'or.

Quant au mouvement commercial intérieur du pays, calculé à 300 millions de piastres annuellement, il n'est pas modifié par la baisse de l'argent parce que les transactions commerciales ne se règlent qu'avec la piastre argent.

Les industries manufacturières du Mexique ne ressentent aucun préjudice de la dépréciation de l'argent. Toutes dépenses inhérentes aux industries sont payées en argent à l'exception des matières premières, importées de l'extérieur (pour les fabriques de cotonnades, 20 % de la consommation de coton est importé). D'un autre côté la baisse de l'argent, augmentant le prix des articles manufacturés étrangers, constitue une protection en faveur de l'industrie nationale, qui ajoutée à la protection douanière, rend la concurrence étrangère très difficile et dans un grand nombre de cas impossible.

L'industrie minière, la grande industrie du Mexique, ne souffre pas autant qu'on pourrait le supposer de la dépréciation de l'argent, parce que toutes les dépenses d'exploitation sont payées en argent. L'augmentation du coût des articles importés de l'étranger (machines, etc.) est, dans bien des cas, compensée par la valeur de la faible proportion d'or que contiennent les minerais d'argent.

Le Mexique peut continuer l'exploitation de ses nombreuses mines d'argent avec bénéfices, tandis que les pays qui, comme les Etats-Unis et l'Australie, ont pour base monétaire l'or, se voient obligés d'abandonner l'exploitation de la plupart de leurs mines d'argent.

Le Mexique jouit d'un climat qui permet l'exploitation des mines toute l'année. En un mot, les conditions de la production de l'argent au Mexique sont plus avantageuses que dans aucun autre pays du monde.

D'autre part la dépréciation de l'argent stimule l'exploitation des mines d'or, de cuivre et d'autres métaux, si abondantes dans tout le pays.

Les compagnies de chemins de fer, dont les actionnaires sont à l'étranger, ont vu leurs bénéfices diminuer proportionnellement à la baisse de l'argent.

Le gouvernement, obligé de payer en or les intérêts des dettes qu'il a contractées à l'étranger, a vu ses engagements s'aggraver tandis que les recettes des douanes diminuaient. Il a diminué quelques-unes de ses dépenses et créé de nouveaux impôts (impôt du timbre sur les annonces, impôt sur les alcools fabriqués dans le pays).

Enfin, à partir du 1er janvier 1894, toutes les cotonnades fabriquées dans le pays sont frappées d'un impôt de 5 % sur leur prix de vente, sous forme de timbres à appliquer aux factures. Cet impôt produira plus d'un million de piastres par an, sans nuire à l'industrie du pays qui se trouve suffisamment protégée si l'on considère que des cotonnades anglaises qui valent 1 den. ou 2 den. le yard à Manchester ne reviennent pas à moins de 12 à 15 centavos au Mexique.

Malgré la dépréciation de l'argent les affaires seront bien meilleures en 1894 que les deux années précédentes, parce que les récoltes sont bonnes.

Avec de bonnes récoltes le Mexique dispose de 100,000,000 de piastres pour l'achat des marchandises étrangères.

Les existences de marchandises étrangères sur le marché ont considérablement diminué cette année. Les commerçants ont attendu une amélioration de la valeur de l'argent pour faire leurs achats à l'étranger ; maintenant que tout espoir vis-à-vis de l'argent est perdu, il faudra bien qu'ils se résignent à refaire leurs stocks.

Le commerce du Mexique vaut bien la peine qu'on s'en occupe en France.

S'il n'offre pas la perspective de grands bénéfices que l'on peut réaliser ailleurs, ses tendances étant ultra-conservatrices, le commerçant étranger ne court pas les risques qu'il court ailleurs.

La haute probité du commerce en général est prouvée par le fait que malgré la crise commerciale causée par la perte de trois récoltes successives et la dépréciation de l'argent, il n'y a pas eu de grandes faillites.

La dépréciation de l'argent a stimulé l'agriculture. La culture des plantes tropicales, en particulier le tabac et le café, se développe très rapidement. Les exportations de produits agricoles augmentent considérablement.

Enfin on a décidé la création d'une banque agricole qui rendra certainement de grands services à l'agriculture.

* * *

Les patentes des commis-voyageurs au Mexique.

Il n'existe aucune taxe sur les voyageurs de commerce dans les Etats suivants :

Aguas-Calientes, Campêche, Colima, Guerrero, Hidalgo, Mexico, District Fédéral, Oaxaca, Queretaro, Sonora, Vera-Cruz, Yucatan.

Dans l'Etat de Chihuahua, la loi locale des finances contient la disposition suivante relativement aux voyageurs de commerce :

« Art. 5. Les commis-voyageurs, porteurs d'échantillons de » marchandises quelconques payeront, pour droit de patente, » chaque fois qu'ils se présenteront aux populations de l'Etat, » la somme de *dix* à *deux cents piastres* dans la capitale et de » *trois* à *trente piastres* en dehors. La détermination de cet » impôt se fera par les représentants du fisc des localités respec- » tives, l'intéressé conservant, en cas de désaccord, le droit de » recourir à l'exécutif par l'intermédiaire des mêmes repré- » sentants du fisc, pour les effets de l'article 24 de la loi citée. »

Dans l'Etat de Morelos, les voyageurs de commerce sont considérés comme des marchands ambulants, et payent un impôt de 1 1/4% sur le montant de leurs marchés, suivant appréciation d'une commission spéciale. Dans l'Etat de Tabasco, les voyageurs de commerce ne sont pas assujettis, comme tels, à

une taxe quelconque, mais quand ils apportent des échantillons de valeur, dans le but de faciliter leurs opérations, on les frappe d'une taxe de consommation de 5 °/₀, sur les droits de douane, si les échantillons sont de provenance étrangère ou d'un droit de péage *(portazgo)* de 10 °/₀ *ad valorem*, quand ce sont des produits nationaux. Dans l'Etat de Tlaxcala, les voyageurs de commerce ne sont soumis à aucune taxe spéciale, à moins qu'ils n'ouvrent un établissement pour y exhiber des échantillons et y recevoir des commandes, auquel cas ils sont assimilés à des marchands ordinaires.

Dans l'Etat de Sinaloa, il n'y a pas non plus de disposition s'appliquant spécialement aux voyageurs de commerce; toutefois, il pourrait arriver que la nature de leurs affaires les fît considérer comme marchands ambulants et tomber sous le coup de l'article 8 de la loi fiscale de l'Etat qui est ainsi conçu :

« S'il arrivait qu'il s'établît ou se fût établi un comptoir, un » négoce ou autre spéculation mercantile ou industrielle non » comprises dans les tarifs qui précèdent, même s'ils n'ont pas » la forme d'une boutique ou d'un bureau, ou s'il s'agit de » commerçants ambulants ou non domiciliés, la commission du » district, par elle-même ou sur la motion de l'employé du fisc, » procédera à leur qualification, en désignant la branche, classe » et la cote qui doivent, en juste proportion, leur correspondre, » suivant l'importance de leurs affaires, et en les comparant, » pour plus de certitude, avec les négoces ou industries similaires déjà classifiés au tarif. »

Dans l'Etat de Cohahuila, les taxes sur les voyageurs de commerce varient suivant les différentes municipalités : ainsi à Saltillo, capitale de l'Etat et chef-lieu du district central, lesdits voyageurs payent 4 piastres par mois, moyennant patente obtenue au président municipal, et triple droit s'ils exercent sans permission. A San Petro de la Laguna, municipe correspondant au district de Parras de la Fuente, ils payent une patente de 5 à 50 piastres, suivant le jugement du président municipal. A Matamoros de la Laguna, municipe correspondant

au district de Viesca, ils payent une patente mensuelle de 5 à 25 piastres. A Monclavo, chef-lieu du district du même nom, ils payent 5 piastres par mois ou fraction du mois. A Sierra Mojada, et dans le district correspondant, ils payent une piastre par chaque voyage, avec ou sans échantillons. A Musquiz, et dans le district, ils payent 5 piastres par mois. A Ciudad Porfirio-Diaz, et dans le district de Rio-Grande, les voyageurs de commerce payent 5 piastres par mois : les agents des maisons étrangères payent 20 piastres une seule fois et 40 piastres par mois. Dans l'Etat de Guanajuato, les voyageurs de commerce sont soumis à une taxe de 40 piastres par mois.

CHAPITRE XXXI.

Conseils aux négociants importateurs. Documents officiels. — Formalités auxquelles doit se soumettre l'importateur.

Le ministre d'Angleterre à Mexico termine par les appréciations suivantes les conseils qu'il donne, dans son dernier rapport, à ses compatriotes désireux de développer leurs relations d'affaires avec le Mexique :

« En résumé, le commerce de ce pays mérite qu'on s'y arrête et cela d'autant plus que la concurrence s'accentue dans le monde entier. Le Mexique n'offre pas, il est vrai, les chances des grands profits qui peuvent être réalisés dans d'autres contrées, depuis que les tendances du commerce et des entreprises y sont peut-être ultra-conservatrices, mais on n'y est pas, par contre, exposé à des risques trop lourds. S'il était besoin de prouver quel haut degré de probité commerciale règne ici, il suffirait de rappeler qu'aucune cessation de payements de quelque importance ne s'est produite à la suite de la détresse résultant de trois mauvaises récoltes consécutives. Bien que le prix en monnaie d'argent des marchandises étrangères soit beaucoup plus élevé, au cours actuel du change, qu'il y a deux ou trois ans, la différence est plus que compensée par l'augmentation de la valeur des exportations qui s'accroît d'année en année. Enfin, le ministre des finances admet absolument la nécessité de reviser tous les règlements qui ne servent qu'à entraver le commerce et il a déjà donné le meilleur témoignage de la sincérité de ses convictions en supprimant, au mois d'avril

dernier, malgré une vive opposition, le système des amendes pour erreurs dans les factures consulaires, qui était, de temps immémorial, la pierre d'achoppement des importations étrangères. »



LA " REVISION DES MARCHANDISES ÉTRANGÈRES A MEXICO " .

Par une décision en date du 22 juillet 1891, les marchandises étrangères dont les droits avaient été acquittés à Vera-Cruz, n'étaient plus soumises en douane de Mexico à un examen minutieux ; on constatait seulement que les timbres prévus par la loi étaient apposés et l'on percevait le montant du droit dit de consommation équivalent au 5 % des droits d'entrée.

Cette décision, qui avait été si bien accueillie par le commerce, vient d'être rapportée, à la requête du directeur des finances du district fédéral. Ce fonctionnaire prétend prouver dans son rapport que la mesure libérale prise le 22 juillet 1891 facilite les fraudes de tout genre commises par les importateurs au préjudice du Trésor.

Pour prouver son dire il allègue que, pendant l'exercice 1890-1891, l'impôt de consommation a produit p. 436,272 01, tandis qu'en 1891-92 il n'a produit que p. 400,536 37, soit une diminution de p. 35,745 64. Pendant le mois de juillet dernier, cette diminution aurait été de p. 8,028 06.

Les journaux mexicains disent que cette dépression n'est point causée par la fraude, mais bien d'abord par la crise commerciale universelle et ensuite par l'acheminement des marchandises directement à leur destination, au lieu de passer par les magasins des grands négociants de Mexico. Ils citent les statistiques indiquant la décroissance de Vera-Cruz, port de Mexico, et par contre le développement parallèle de Tampico.

En attendant, nos exportateurs doivent s'attendre à voir la douane mexicaine faire subir à leurs marchandises un premier examen à Vera-Cruz et un second à Mexico.

Factures consulaires.

Le Diario Official a publié le décret suivant :

Porfirio Diaz, président constitutionnel des États-Unis Mexicains,

En vertu de la faculté accordée au Gouvernement par l'article 2 de la loi du budget des recettes pour l'exercice 1894-1895, je décrète ce qui suit :

Art. 1er. — Le décret du 11 novembre 1893, réformant la fraction III de l'article 78 de l'ordonnance générale des douanes du 12 juin 1891, est modifié de la façon suivante :

Pour la certification de chaque expédition de factures consulaires :

Si la valeur des marchandises déclarées dans la facture ne dépasse pas 100 p : p. 2.

Si cette valeur est de 100 p. à 1.000 p. : p. 4.

Pour chaque 500 p. ou fraction de 500 p. d'excédent : p. 1.

Art. 2. — Avant de certifier les factures, les consuls ou agents consulaires demanderont aux expéditeurs, en se conformant aux lois locales, de jurer ou d'affirmer que la valeur déclarée dans la facture est véritable.

La procédure, dans ce cas, sera soumise aux prescriptions du règlement du 22 décembre 1893.

Art. 3. — Ce décret sera appliqué à partir du 15 août prochain.

*
* *

Par décret, en date du 26 octobre 1893, le 1 25 °/₀, qui suivant le paragraphe III de l'article 7 de l'Ordonnance générale des douanes, est appliqué aux municipalités des ports et autres lieux où sont établies des douanes, doit être à partir du 1er janvier 1894, payé par les importateurs, c'est-à-dire, que tous les droits de douane actuels seront, à partir de ladite date, augmentés de 1 25 °/₀.

*
* *

A partir du 1er janvier 1894, les importateurs doivent payer

12 % des droits des douanes au moyen de certificats spéciaux émis immédiatement par le ministère des finances et qui auront les valeurs suivantes : p. 10, p. 50, p. 100 et p. 500.

Les bureaux de douanes ne pourront accepter le paiement dudit 12 % en espèces, que dans le cas où il n'y aurait pas de certificats à la disposition du public dans leur localité.

Les certificats seront vendus par la banque nationale et porteront le contre-seing de cet établissement.

* * *

Le ministre des finances a adressé aux directeurs des bureaux de douanes la circulaire suivante :

« Le cas prévu par le dernier paragraphe de l'article 5 des contrats d'emprunt du 24 mars 1888 et du 19 juillet 1890 se présente en ce moment, et afin de remplir les engagements pris par le gouvernement dans les contrats ci-dessus, le Président de la République a décidé qu'à partir du 1er janvier prochain, le montant des droits de douanes payables en certificats, conformément aux décrets du 2 avril 1888 et 17 septembre 1890, sera porté à 23 1/2 et 16 1/2 pour cent.

» Les certificats ne seront pas changés et seront émis dans la même forme qu'auparavant.

» Les administrations des douanes amortiront ces certificats dans la proportion fixée par la circulaire. »

* * *

Les administrations des douanes ont remis jusqu'à présent, chaque mois, aux municipalités dans lesquelles elles sont établies, 1 1/4 % du montant des droits d'importation perçus par elles. Le gouvernement vient de décider qu'à partir du 1er janvier 1894, les importateurs paieront 1 1/4 % additionnel sur le montant des droits dont sont frappées les marchandises importées.

Dans la zone libre, l'impôt municipal de 1 1/4 % sera perçu

sur le total des droits d'importation et non, comme auparavant, sur le 10 °/₀ de ces droits.

— Les douanes de Las Palomas, la Magdalena, San-José del Cabo et Altata sont supprimées.

*
* *

Le « Diario Official » a publié la circulaire suivante à la date du 16 octobre 1893 :

« Le ministère des finances a noté que quelques bureaux des douanes donnent des interprétations différentes à la note explicative nº 223 du tarif des douanes modifié par le décret du 22 février de cette année, et qualifient comme comprises dans la fraction 704 du même décret, à piastre 1 le kilo légal, les « préparations pharmaceutiques communes » qui, d'après le tarif et son vocabulaire, doivent être cotés différemment. Les explications suivantes sont donc nécessaires : il faut comprendre dans la fraction 704 tous les médicaments qui portent sur leur enveloppes, ou dans les instructions qui les accompagnent, mention que l'auteur ou le fabricant jouit d'un brevet d'inventio dans le pays de provenance ou tout autre pays.

» Ne sont pas compris dans la fraction 704 : 1° les drogues médicinales ou produits pharmaceutiques qui ne portent les noms du fabricant ou la marque de fabrique que sur des étiquettes placées sur les enveloppes ; 2° les médicaments qui, quoique placés dans les conditions signalées plus haut, sont l'objet d'une mention spéciale dans les tarifs (sels de Carlsbad, de Vichy, etc.), et sont cotés à raison de « 15 centavos ».

XXXII.

Informations diverses.

Le timbre des lettres de change au Mexique.

Le Ministère des Finances a publié la circulaire suivante :

Dans le but de faciliter l'application de l'article 1er du décret du 12 de ce mois, aux termes duquel sont exemptés de l'impôt du timbre les duplicata et triplicata des lettres de change tirées sur l'étranger, quand il est prouvé que la lettre principale porte les timbres voulus, le Président de la République a réglementé de la façon suivante le dit article :

1° Les commerçants et particuliers qui désireraient ne pas présenter à l'Administration du Timbre, pour leur légalisation, conformément aux prescriptions de l'article 1er, les duplicata et triplicata de leurs lettres de change, devront couper en deux le timbre ou les timbres correspondants. La partie supérieure des timbres sera fixée sur la lettre principale, la partie inférieure sur le duplicata. Dans le cas où il y aurait un triplicata, ce dernier devra porter tous les timbres exigés par la loi.

2° Le courtier, par l'intermédiaire duquel se font ces opérations, est dans l'obligation de veiller à l'observation de la loi et des dispositions ci-dessus. En cas d'infraction, il sera frappé des mêmes peines que le tireur et le preneur.

3° Pour fixer la valeur des timbres à apposer sur les lettres de change payables en monnaies étrangères, on prendra pour base la valeur de ces dernières en monnaies mexicaines d'après le tableau annexé au tarif général des douanes.

Mexico, 18 août 1892.

Romero.

Colis postaux pour le Mexique.

I. — L'échange des colis postaux s'effectuera par les Compagnies de navigation dont chaque pays dispose.

II. — La perception des droits d'affranchissement sera basée sur l'unité de 50 centimes équivalente à 10 centavos.

En conséquence, la taxe à percevoir, aux termes des articles 3 et 5 de la convention, se décompose comme suit :

Colis de la France pour le Mexique et vice-versâ. Pour chaque colis n'excédant pas 3 kilogrammes, et ne pouvant avoir aucune dimension supérieure à 60 centimètres, ni un volume supérieur à 21 décimètres cubes :

Droit territorial français..	F. 0 50	ou 10	centavos
» » du Mexique	0 50	ou 10	»
» maritime	2 —	ou 40	»
	F. 3 —	ou 60	centavos

Sont exclus du transport les colis contenant des matières explosibles ou inflammables, et, en général, les articles dont le transport présente un danger quelconque, ainsi que les animaux vivants (ou morts non empaillés). (Extrait de la convention conclue entre la France et le Mexique pour l'échange des colis postaux sans déclaration de valeur).

Règlement de questions de frontières.

Le ministre des relations extérieures de la République mexicaine vient de soumettre à l'approbation du Sénat le traité conclu, au mois de juillet de l'année dernière, entre son gouvernement et celui de la Grande-Bretagne, au sujet de la délimitation des frontières entre le Yucatan et le territoire de Belize.

Dans le mémoire qui a été présenté à cet effet au Sénat, M. Mariscal expose les motifs qui ont amené le Mexique à régler définitivement la question pendante depuis longtemps entre les deux nations. Ce mémoire contient un résumé historique des diverses phases par lesquelles ont passé, au siècle dernier, les

établissements britanniques sur cette côte du golfe et constate que les limites entre Belize et l'Etat mexicain du Yucatan étaient restées indécises. M. Mariscal s'est convaincu que cette incertitude était un danger pour le Mexique. Chaque année, en effet, les colons anglais étendaient leur action dans l'intérieur du pays à la recherche des bois précieux, et cet envahissement était susceptible de créer de nouveaux conflits. De plus, le sud du Yutacan est peuplé de hordes de l'Etat Mayas dont la farouche hostilité à l'égard des blancs est entretenue et alimentée par les approvisionnements d'armes et de munitions que font passer à ces sauvages des négociants dépourvus de scrupules et fort experts en matière de contrebande.

Le traité entre le Mexique et l'Angleterre fixe le rio Hondo sur tout son cours comme frontière nord. La partie comprise entre ce fleuve et le rio Snostro, quoique revendiquée par la colonie de Belize, reste aux Mexicains.

*
* *

Chemin de fer interocéanique de Tehuantepec.

Le chemin de fer interocéanique de Tehuantepec récemment inauguré, part de Coatzacoalcos, sur le golfe du Mexique et aboutit à Salina Cruz, sur l'océan Pacifique. La rivière de Coatzacoalcos, bien que pourvue d'une barre suffisamment profonde pour les navires d'un faible tirant d'eau, n'offre pas assez de facilités pour les grands navires ; il sera donc nécessaire d'approfondir ce port qui a un fond de pierre ; les travaux seront longs et difficiles, mais indispensables. Le port de Salina Cruz réclame des améliorations encore plus coûteuses, car il ne possède ni phares ni rien qui offre quelque sécurité aux navires. La création de magasins d'entrepôt s'impose à Coatzacoalcos et à Salina Cruz, dans l'intérêt de l'avenir du chemin de fer.

La région traversée est des plus fertiles et appelée à devenir un des centres les plus populeux du Mexique ; elle renferme

l'eau en abondance, et les fruits tropicaux les plus variés y poussent à merveille dans les versants de la Sierra Madre, les plaines de Chivela et la vallée de Jaltepec. Les eaux des nombreux cours d'eau de l'isthme s'infiltrent à travers les fonds sablonneux ; aussi trouve-t-on l'eau partout quand on creuse un puits de 10 à 15 vares de profondeur. Le volume d'eau qui descend de la rivière du Corte (Coatzacoalcos supérieur) varie de 18 à 40 mètres cubiques par seconde. Les principaux produits de la région sont des arbres à bois du Brésil, bois de campêche, bois de rose, sang de dragon, ébène vert, coton, cacao, café, fruits, textiles (ixtle, agave, pita de Oaxaca, etc.), arbres à caoutchouc, etc.

SIXIÈME PARTIE.

MESSAGES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

des États-Unis Mexicains aux Séances d'ouverture du Congrès en 1893 et en 1894.

I

Résumé du Message du 16 septembre 1893.

Affaires étrangères. — Le Président constate tout d'abord que les relations avec les puissances étrangères sont excellentes. Les autorités américaines ont procédé à l'arrestation des bandits qui, sous prétexte de politique, ont commis, il y a quelques mois, à San Ignacio de Tamaulipas, une série de crimes qui relèvent des tribunaux communs. Les États-Unis ont promis que quelques-uns de ces terribles malfaiteurs, qui ont fait des aveux complets, seraient extradés aussitôt qu'ils auraient accompli les peines auxquelles ils ont été condamnés pour violation des lois de neutralité.

Nous ne saurions mieux faire pour donner un aperçu exact de la situation actuelle du Mexique, que de reproduire les Messages adressés au Congrès mexicain par le général Porfirio Diaz, aux séances d'ouverture des sessions de 1893 et de 1894. Ces deux documents officiels sont bons à conserver ; leur lecture sera utile à tous ceux qui s'intéressent pour une raison quelconque aux affaires mexicaines ; ils prouvent d'une façon péremptoire tout le zèle, tout le dévouement qu'apportent à la bonne gestion des finances du pays, à l'accroissement de son commerce, en même temps qu'au maintien de la paix publique, le général Porfirio Diaz et les membres si distingués et si éminents de son cabinet. (*Note de l'auteur*).

Le gouvernement américain a également promis de faire droit aux réclamations qui lui ont été adressées par le gouvernement mexicain, au sujet de l'invasion du territoire mexicain par des agents de police du Texas.

La Commission mixte Mexicaine-Guatémalienne a terminé ses travaux ; les indemnités accordées à des citoyens mexicains se chiffrent par doll. 39,000,044 ; celles accordées à des guatémaliens 49,000,100 : le gouvernement demandera au Congrès de voter la différence entre ces deux sommes.

Le gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour empêcher l'envahissement de la République par le choléra. A cet effet, des comités, dotés de tous les ustensiles nécessaires et modernes pour la désinfection, ont été installés dans tous les ports du pays et sur la frontière du Nord. Des mesures d'hygiène ont été prises également à Mexico pour arrêter les progrès de la redoutable épidémie de typhus.

Instruction publique. — Malgré la crise financière que traverse le pays, l'Instruction publique n'a pas été négligée : l'attention du gouvernement s'est portée principalement sur l'instruction primaire, qui a bénéficié des réductions faites sur les budgets des écoles professionnelles. D'un autre côté, le gouvernement a pensé que l'enseignement professionnel ne pouvait être entièrement gratuit ; aussi a-t-il confié à une commission le soin d'étudier les réformes qui pourraient être faites dans ce sens.

Le Message fait ensuite mention des congrès scientifiques auxquels ont été envoyés des délégués mexicains.

Colonisation. — En ce qui concerne la colonisation, le Président annonce que les dénonciations de terrains sans titres ont porté sur 160,741 hectares ; de plus, 77,950 hectares de terrains nationaux ont été cédés à des particuliers ou à des compagnies.

Ces opérations ont produit au trésor 86.236 piastres, payées en bons de la dette, plus une certaine quantité de terrains qui sont devenus la propriété de l'Etat.

La colonisation des terrains de la région des Rios Yaqui et

épidémique, attendu que le nombre de ses victimes est bien inférieur à celui des décès causés par d'autres maladies régnantes. C'est aux conditions météorologiques de cette année qu'il faut attribuer en partie la diminution sensible des décès causés par cette maladie ; mais il faut reconnaître que les mesures de désinfection prises par le Conseil d'hygiène ont également contribué à ce résultat satisfaisant.

Le Pouvoir Exécutif fait tous ses efforts pour améliorer les troupes rurales et la gendarmerie afin d'assurer la sécurité publique et surtout dans le District Fédéral.

L'administration de ce District est l'objet de notre sollicitude. Je constate avec plaisir que le Conseil municipal de Mexico a fait religieusement face aux engagements qu'il a contractés à l'étranger pour entreprendre des travaux publics importants.

Je dois constater également l'état avancé des travaux du pénitencier du District ; il y a lieu d'espérer que cette œuvre importante sera promptement terminée.

Le Code de procédure criminelle a été promulgué ; nous révisons en ce moment celui de procédure fédérale et nous espérons pouvoir le promulguer prochainement.

En réponse à l'invitation du gouvernement belge, le nôtre a chargé le ministre du Mexique à Bruxelles de le représenter au Congrès qui s'est réuni à Anvers pour étudier les questions relatives à la protection des enfants abandonnés ; notre chargé d'affaires à Paris a également représenté le Mexique au Congrès des américanistes à Stockholm.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'enseignement primaire a reçu une impulsion sérieuse par l'augmentation du personnel des écoles et les subventions accordées aux municipalités du District. Dans les territoires fédéraux on noté une tendance vers l'amélioration de cet enseignement ; entre autres faits qui prouvent ce que j'avance, je citerai la construction à la Paz d'une école qui réunit toutes les conditions hygiéniques désirables et pourra contenir 200 enfants. A Mulègé

on construit en ce moment une école semblable. Les Etats suivent ce mouvement patriotique en faveur de l'instruction publique.

Nous avons, dans le but de dresser une statistique complète de l'instruction primaire au Mexique, adressé aux gouverneurs d'Etats une circulaire leur demandant de nous envoyer des renseignements à ce sujet. De cette façon nous pourrons mesurer les efforts qui ont été faits et calculer ceux qui restent à faire pour améliorer ce service dont l'importance est heureusement reconnue par tout le monde.

L'intérêt croissant que présente l'Ecole d'Agriculture dont le but est de contribuer au développement d'une branche de la richesse publique, aujourd'hui plus importante que jamais, justifie l'insistance du gouvernement à soutenir et à améliorer cet établissement. Son programme d'études a été réformé dans le sens indiqué par l'expérience ; l'édifice qu'il occupe sera reconstruit.

A l'Ecole d'Arts et Métiers de femmes nous avons supprimé certaines parties du programme afin que l'enseignement qui y est donné plaçât les élèves dans les meilleures conditions possibles pour gagner honnêtement leur vie. Les matières supprimées n'avaient aucune application pratique et rémunératrice ; les fonds destinés à cet enseignement seront affectés à l'établissement d'ateliers qui sont devenus nécessaires par suite de l'augmentation du nombre des élèves.

Afin de développer l'enseignement de la gynécologie, nous avons créé un poste de chef de clinique à l'Ecole de Médecine.

Fomento.

L'industrie minière suit un mouvement progressif comme le prouvent les renseignements reçus au ministère de Fomento.

Le nombre des demandes de concession augmente considérablement. Depuis mon dernier rapport jusqu'au 31 du mois dernier il a été délivré 519 titres de propriété minière, comprenant 3,281 lots d'un hectare.

Parmi les exploitations minières dignes d'être mentionnées, je citerai la compagnie française qui exploite les gisements de cuivre du Boleo en Basse Californie. Il y a dix ans environ Santa Rosalia était un lieu entièrement désert; aujourd'hui il y a 4,700 habitants. La compagnie a établi pour l'adduction de l'eau potable une canalisation en fer mesurant 16 kilomètres ; elle a construit une digue pour améliorer le port, terminé les magasins de la douane maritime, ainsi que les bureaux de cette administration et de la commandance du port. Les voies ferrées qui relient entre eux les bureaux de la douane, ceux de la compagnie et les mines ont un développement de 35 kilomètres. Pendant l'année fiscale qui a fini le 30 juin, les mines ont produit 131,000 tonnes de minerai ; les minerais traités ont donné plus de 9,500 tonnes de cuivre pur.

A la suite du vote par le Congrès de la loi accordant certaines franchises aux compagnies formées pour l'exploration et l'exploitation des gisements aurifères, une compagnie au capital de 3 millions, s'est constituée à Mexico pour l'exploitation de mines d'or dans l'Etat d'Oaxaca. Cette compagnie a passé un contrat avec le ministère de Fomento. Un contrat du même genre sera prochainement passé avec une compagnie qui exploitera des mines d'or en Basse-Californie.

On note également une grande activité dans l'industrie agricole ; et l'on signale de nombreux achats de terrains destinés à la culture du caféier; plusieurs compagnies ont été fondées pour l'exportation du café et d'autres produits tropicaux. Nos agriculteurs s'occupent également de tirer parti des cours d'eau pour l'irrigation ; ils profitent des franchises accordées par une loi récente sur la matière. Les récoltes qui avaient tout d'abord souffert de la sécheresse présentent actuellement un aspect rassurant, car les pluies sont devenues générales dans le pays depuis le mois de juillet.

Le gouvernement a été invité par le gouvernement américain à se faire représenter au congrès d'irrigation de Denver ; un délégué a été nommé par le ministère de Fomento.

Pendant la période qui s'est écoulée depuis mon dernier rapport, nous avons cédé à des particuliers 430,000 hectares de terrain, qui sont acquis conformément à la loi, vendus, fractionnés entre les habitants de certaines communes, ou cédés à des compagnies de délimitation. La nouvelle loi sur l'aliénation des terrains sans titres a été mise en vigueur le 1er juillet. En vertu de cette loi. des agences ont été créées dans les capitales des Etats et des territoires.

La commission scientifique de la Basse Californie a commencé les travaux de construction d'un canal sur la rive droite du Yaqui, les travaux du canal construit sur la rive gauche de cette rivière par une compagnie de colonisation sont très avancés. Sur les bords du Mayo, quelques canaux d'irrigation ont été ouverts par des particuliers. Des terres ont été distribuées aux colons qui se sont établis sur les bords de ces deux rivières.

Les travaux entrepris par le gouvernement et par des particuliers pour coloniser et cultiver cette région ont donné d'excellents résultats ; nous sommes donc en droit de croire qu'elle jouira à l'avenir de la paix.

En ce qui regarde l'industrie proprement dite, j'appelle votre attention sur ce fait qu'il s'est fondé récemment à Orizaba une fabrique d'objets de jute ; cette fabrique emploiera également quelques autres textiles qui abondent dans le pays.

La commission chargée de la rectification de notre ligne frontière au nord a tracé et mesuré toute la partie comprise entre le Rio Bravo et l'Océan Pacifique. Les monuments construits sur cette ligne ou réparés sont au nombre de 258. De nouveaux plans de la ligne entre le Rio Bravo et le Colorado ont été dressés ; il ne nous manque plus que les plans de la ligne en Californie et les rapports que doit présenter la commission.

La commission des limites entre le Mexique et le Guatèmala s'occupe de dresser le plan de la région que traverse la ligne frontière ; la construction des monuments continue.

La commission géographique-exploratrice dresse la carte générale de la République. Les instituts géologique et médical

Maya continue ; pour la faciliter, on a construit des barrages et des canaux qui augmentent dans une proportion considérable la valeur de ces terrains.

La loi sur les Mines. — Depuis le mois de juillet dernier, époque à laquelle a été promulguée la nouvelle loi sur les mines, le ministère a reçu 4,162 demandes de concession. Le gouvernement, préoccupé par la dépression continue de l'argent, s'est occupé de créer au pays de nouvelles ressources ; aussi l'institut géologique a-t-il été chargé d'une série d'études tendant à la découverte de gisements d'or, de charbon et de mercure.

Postes et Colis postaux. — Le message constate qu'il y a eu une légère diminution dans le transport des objets confiés à la poste. Cependant, le service des colis postaux entre le Mexique, les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, a pris en peu de temps une extension considérable.

Télégraphes et chemins de fer. — Pendant la période qu'embrasse le discours présidentiel, on a construit 1,815 kilomètres de lignes télégraphiques et ouvert 14 nouveaux bureaux. En cinq mois, le réseau des chemins de fer mexicains s'est augmenté de 126 kilomètres ; il est aujourd'hui de 11,112 kilomètres. Cette augmentation porte surtout sur les lignes anciennes, et une nouvelle de Mexico à Cuernavaca. Quatre nouvelles concessions de voies ferrées ont été accordées sans subvention ; deux anciennes concessions ont été frappées de déchéance.

Situation financière et économique. — La partie la plus intéressante du message est sans aucun doute celle qui a trait aux finances. Le Président constate qu'au début de la dernière session parlementaire, la situation financière était si critique qu'il semblait impossible qu'elle pût empirer. C'est cependant ce qui est arrivé. La dépression subite de l'argent plaça le gouvernement dans l'impossibilité absolue d'établir l'équilibre des budgets ; il fallut donc recourir à des réductions d'appointements et à de nouveaux impôts qui ont été reconnus indispensables par ceux mêmes qu'ils atteignaient.

Le Président dit ensuite : « Dans des circonstances aussi

exceptionnelles, le gouvernement a cru devoir adopter une attitude expectante au sujet des graves questions que soulève le problème de l'argent : il la conservera tant que l'on n'entreverra pas une solution définitive qui puisse servir de base au développement d'une politique financière bien caractérisée.

» Il faut espérer que le pays traverse une situation transitoire qui n'exige pas encore l'adoption de mesures radicales, soit dans notre législation douanière, soit dans notre régime monétaire. Aussi, la tâche principale consiste-t-elle à organiser le service ponctuel de tous les engagements du Trésor à l'Intérieur et à l'étranger ; pour arriver à ce résultat, il n'a pas été nécessaire d'avoir recours à des opérations qui augmentent le chiffre de nos valeurs fiduciaires. »

Le général Diaz a du reste confiance en l'avenir ; il l'exprime dans le paragraphe suivant :

« Les récoltes seront abondantes sur presque tous les points du pays ; les conséquences de la crise monétaire sont loin d'avoir produit les maux que l'on craignait ; les recettes des douanes n'ont pas baissé dans la proportion prévue. Quant aux autres recettes fédérales, loin d'avoir baissé, elles ont suivi, malgré tout, une marche ascensionnelle. »

Le Président énumère ensuite les nouvelles lois fiscales qui ont été adoptées.

Relativement à la consolidation de la dette dont il a été si souvent parlé à propos d'une loi récemment votée par le Congrès, nous lisons dans le message :

« Après la fermeture de la direction de la Dette publique, le gouvernement a présenté un rapport au Congrès et demandé en même temps l'autorisation de régler définitivement la dette postérieure au 30 juin 1882 et de consolider, si cela était nécessaire, une partie de cette dette, en émettant des titres payables hors de la République. Le Congrès a accordé ces facultés ; mais les circonstances auxquelles je viens de faire allusion ont empêché, jusqu'à présent, la mise à exécution des projets formés par le gouvernement. »

Le Président finit son discours en exprimant une seconde fois l'espoir que les bonnes récoltes aideront le pays à sortir de la crise qu'il traverse en ce moment, et que la dépréciation de l'argent est arrivée à son apogée : ce qui permettra d'établir sur des bases solides les mesures destinées à relever les finances nationales.

II

Message du 16 Septembre 1894. (1)

MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

MESSIEURS LES SÉNATEURS,

J'ai l'honneur, comme dans d'autres occasions, de me présenter devant vous pour remplir le devoir qui m'est imposé par la Constituton, de vous tenir au courant des affaires dont le Pouvoir Exécutif à la direction.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

En général, nos relations avec les puissances étrangères sont cordiales. Si quelque difficulté existe, ce que j'expliquerai tout à l'heure, il y a tout lieu d'espérer qu'elle disparaîtra bientôt.

La commission des limites, créée par la convention du 1er mars 1889 entre le Mexique et les Etats-Unis, s'est installée à El Paso et, après avoir arrêté son programme avec l'approbation des deux gouvernements, elle a décidé de suspendre ses travaux pendant l'été à cause de la rigueur de cette saison sur notre frontière du Nord. Prochainement elle se réunira à San Antonio (Texas) pour résoudre les questions qui lui ont été soumises.

---

(1) Nous donnons le discours *in extenso* prononcé par le Président de la République à la séance d'ouverture des Chambres, d'après l'excellente traduction qui a été publiée par *l'Echo du Mexique,* journal français de Mexico, à la fois très bien fait et très bien renseigné.

La commission chargée de la construction des monuments qui signalent la ligne frontière à l'ouest du Rio Bravo a terminé d'une façon satisfaisante ses opérations de tracé. Mais pour qu'elle pût terminer ses travaux de cabinet il a été nécessaire de prolonger le délai fixé par la convention qui l'a créée. Cette prolongation sera, sauf l'approbation du Sénat, de deux ans comptés à partir du 11 octobre prochain. Il est probable que la commission aura terminé ses travaux avant le délai fixé.

La commission des limites entre le Mexique et le Guatémala a suspendu ses travaux à l'époque stipulée par la convention du 20 octobre 1890 dont la prorogation n'a pas encore été approuvée par l'assemblée législative du Guatémala. Le 10 juillet nous avons signé une autre convention pour prolonger le délai fixé par la première ; cette convention sera soumise au Sénat.

Avant même de conclure ses travaux, la commission avait éprouvé quelques difficultés provoquées par un désaccord au sujet du prolongement vers l'Est du parallèle qui commence sur le versant de Santiago.

Ce n'est pas là la seule difficulté suscitée par les diverses interprétations données au traité de limites par chacune des deux parties. Sous le prétexte non fondé qu'il est évident que le Guatémala est propriétaire du terrain qui s'étend à l'Ouest des rivières Chixoy et Usumacinta, tant que la ligne frontière ne sera pas tracée, le gouvernement du Guatémala n'a pas hésité à faire acte de souveraineté dans cette région, à détruire plusieurs chantiers pour la coupe des bois autorisés par le gouvernement mexicain et situés sur un territoire qui a toujours appartenu à l'Etat de Chiapas et qui se trouve en deçà des limites fixées par le traité du 27 septembre 1882. Le gouvernement du Guatémala a également demandé au gouvernement mexicain une satisfaction en alléguant, sans en donner des preuves, que ses droits avaient été violés par les autorités mexicaines ; comme si le Guatémala avait des droits sur ces terrains.

Le pouvoir exécutif a protesté énergiquement contre la violation du territoire national ; il a demandé le châtiment des envahisseurs

et une indemnité pour les concessionnaires de coupes de bois de Egipto, Agua Azul, San Nicolas et La Constancia, qui ont été lésés dans leurs intérêts. En même temps nous démontrions au gouvernement du Guatémala au moyen de ses propres cartes officielles que les terrains envahis appartiennent sans conteste au Mexique et qu'il serait téméraire d'insister sur des réclamations relatives à une soi-disant irruption de notre part dans un territoire qu'il prétend sans fondement lui appartenir.

Je conserve l'espérance que les négociations diplomatiques et l'observation du traité de 1882 feront renaître de bons rapports entre les deux gouvernements. En tout cas le gouvernement remplira son devoir et fera respecter les droits du Mexique discutés sans raison par le Guatémala.

Les deux gouvernements n'ont pas pu encore fixer définitivement le solde de leurs dettes provenant des réclamations réglées par la commission mixte créée en vertu de la convention du 26 janvier 1888. L'absence du représentant du Guatémala et le manque de renseignements servant à fixer la valeur des objets saisis à des Mexicains, et que le gouvernement du Guatémala est obligé de restituer, sont la cause de ce retard. Le gouvernement du Guatémala a autorisé dernièrement son consul général à Mexico à régler cette question ; le solde en faveur d'une des deux parties contractantes sera donc prochainement fixé.

Indépendamment de cette liquidation finale, nous connaissons depuis la conclusion des travaux de la commission mixte le montant des indemnités qui doivent, tous frais déduits, être payées aux réclamants par leurs gouvernements respectifs. Les réclamants mexicains ont à recevoir, du leur, la somme de 37,050. Afin de pouvoir payer cette somme, le gouvernement vous demandera l'addition au budget des dépenses d'un chapitre spécial.

Nos relations avec le Salvador, le Honduras et le Nicaragua interrompues par suite des changements politiques qui ont eu lieu dans ces pays, ont été renouées.

Nous avons également noué des relations avec la nouvelle république d'Hawaï.

Le gouvernement chinois a repris les négociations commencées à Washington pour la conclusion d'un traité d'amitié et de commerce avec la République. Il a envoyé une mission qui est actuellement à Mexico et qui étudie la situation de notre pays au point de vue des intérêts du Céleste Empire.

Intérieur.

La paix règne dans toute la République ; les élections de députés, de sénateurs et de juges à la Cour Suprême se sont effectuées sans désordres.

Les relations entre le pouvoir fédéral et les gouvernements des Etats sont cordiales. Les difficultés soulevées entre quelques-uns de ces derniers par des questions de limites ont été tranchées d'une façon satisfaisante, comme le prouve la dernière loi votée par le Congrès et sanctionnée par le Pouvoir Exécutif qui approuve la convention, sur les limites, conclue entre les Etats d'Oaxaca et Vera Cruz.

La salubrité publique a été l'objet de la sollicitude du gouvernement.

Le 15 octobre prochain le nouveau code d'hygiène, édicté en vertu de l'autorisation accordée par le décret du 6 décembre dernier, sera mis en vigueur. Les réformes principales contenues dans ce code se bornent à la suppression des prescriptions qui doivent être l'objet d'une simple réglementation, modifiable au fur et à mesure du changement des conditions hygiéniques, et à l'établissement dans les ports et sur nos frontières de délégués indépendants des autorités locales et relevant uniquement du gouvernement fédéral.

Les renseignements fournis par ces délégués aux directeurs des douanes serviront de base à la perception des droits sanitaires créés par la loi du 1er juin dernier. Cette loi et les tarifs ont été promulgués en vertu de l'autorisation accordée le 6 décembre 1893 ; ils sont basés sur ce principe : faire rembourser au commerce maritime uniquement, les dépenses faites dans son intérêt.

Afin de concilier les facilités du trafic avec la défense nationale qui doit empêcher la contagion de certaines maladies, nous avons étudié un règlement d'hygiène maritime, qui est le complément du code d'hygiène et qui a été également mis en vigueur. Nous devons mentionner ce fait intéressant que les principes adoptés dans ce règlement sont ceux approuvés par la convention internationale de Dresde dans laquelle figuraient les spécialistes les plus éminents de l'Europe.

Le règlement d'hygiène maritime a du reste un but facilement réalisable comme le prouve l'exemple de la Nouvelle-Orléans. C'est le premier pas fait vers la disparition, de nos côtes, de la fièvre jaune. Pour atteindre ce but, nous n'avons pas heureusement été dans l'obligation d'édicter des mesures vexatoires; car le germe de la fièvre jaune disparaît à une certaine altitude et, sur nos côtes, pour combattre le fléau, il suffit de désinfecter les marchandises et de faire disparaître la funeste coutume qui consiste à employer en guise de lest la terre contaminée des ports.

L'installation d'étuves de désinfection à Acapulco et à Laredo est terminée; celle des étuves de Juarez, Piedras Negras et Nogales le sera prochainement.

Quoique les germes du choléra, conservés depuis l'année dernière dans quelques provinces de l'Empire Russe et autres endroits de l'Europe, se soient développés dans le printemps et l'été de l'année courante, ce développement n'a pas été assez inquiétant pour nous obliger à prendre des mesures exceptionnelles de préservation: nous avons dû cependant augmenter notre surveillance à l'occasion de la singulière épidémie qui a régné à Lisbonne et a affecté les symptômes du choléra asiatique sans toutefois causer un seul décès. Nous avons pris aussi certaines précautions contre la peste qui a fait des ravages à Hong-Kong.

En ce qui touche la capitale, j'ai la satisfaction de vous annoncer que le typhus a beaucoup diminué comparativement à l'année dernière. Cette maladie est considérée à tort comme

contribuent par leurs recherches à propager la connaissance et à faciliter l'exploitation des sources de richesse que possède le territoire mexicain.

Voies de communication et travaux publics.

Le gouvernement a appris par l'administrateur général des Postes qu'il y avait un déficit dans la caisse de son administration ; une enquête a été ordonnée pour connaître l'étendue du mal et y porter remède. Cette enquête a fait connaître qu'il y avait en effet dans la caisse de l'administration générale un déficit qui a été immédiatement comblé par le responsable. Des soupçons, qui sont bientôt devenus des certitudes, ont motivé une inspection rigoureuse des divers services de l'administration locale du District dont le chef avait disparu. L'autorité judiciaire a déployé en cette circonstance une grande activité et il y a lieu d'espérer que l'administration des postes ne souffrira pas de ce détournement de fonds ; nous profiterons de cette occasion pour corriger les irrégularités que l'enquête a fait découvrir.

Les exigences du service ont obligé le gouvernement à transformer cinq agences en administrations locales et à fonder quinze nouvelles agences et un nombre égal de lignes postales. Par contre une administration locale, trois agences et cinq lignes ont été supprimées.

Le service de distribution de correspondance dans les trains de chemin de fer a été appliqué d'une façon satisfaisante et établi nouvellement sur la ligne de Piedras Negras à Durango ; nous établirons prochainement le même système sur les voies ferrées les plus importantes.

Les produits de l'administration des Postes pendant le dernier exercice ont atteint le chiffre de 1.220.017 soit une augmentation de 49.127 sur l'exercice précédent.

La commission nommée pour étudier les réformes à introduire dans le Code Postal, a présenté son rapport, dont les conclusions seront mises en pratique aussitôt que cela sera possible.

J'ai signé un décret relatif au transport des colis postaux dans le pays ; le port de ces colis a été réduit de trente-deux *centavos* par livre à douze par cinq cents grammes ; nous avons protégé ainsi les petites transactions commerciales.

Le port des publications périodiques et des ouvrages d'instruction primaire a été également réduit ; pour les premières, de quatre *centavos* par livre à deux *centavos* par cinq cents grammes et, pour les seconds, de huit *centavos* par livre à deux *centavos* par cinq cents grammes.

Du mois d'avril à ce jour, il a été construit 602 kilomètres de lignes télégraphiques ; les 41.642 kilomètres qui forment le réseau général ont été entretenus ou réparés ; nous avons employé pour ces réparations 13.680 poteaux.

Malgré les entraves mises au développement de la prospérité publique par la baisse de l'argent, il a été construit pendant les trois derniers mois 111 kilomètres de chemin de fer. Notre réseau est aujourd'hui de 11.100 kilomètres.

Les lignes qui ont contribué à cette augmentation sont : le chemin de fer Mexicain, les chemins de fer du District dont la longueur est actuellement de 207 kilomètres, le chemin de fer Interocéanique qui va jusqu'à Puente de Ixtla, les chemins de fer de Mérida à Campêche, d'Izucar Matamoros à Acapulco, le chemin de fer Industriel de Puebla, aujourd'hui exploité jusqu'à Huejotzingo, le chemin de fer de Mexico à Cuernavaca et au Pacifique qui compte 69 kilomètres.

Le chemin de fer d'Hidalgo a amélioré sa voie et ses gares ; cette ligne est tracée de Tulancingo à Tuxpam.

L'International construira un nouvel embranchement de Reata à Monterrey ; les plans en ont été approuvés.

Le chemin de fer de Monterrey au Golfe a fait des améliorations notables, principalement dans ses gares de Monterrey et de Tampico.

La voie du chemin de fer de Vera Cruz à Baco del Rio est aujourd'hui complète et le service de cette ligne est satisfaisant.

Je suis heureux, en terminant ce court exposé des progrès

de nos voies ferrées, d'annoncer à la Chambre l'achèvement des travaux de construction du chemin de fer de l'Isthme de Tehuantepec dont on perfectionne en ce moment la voie. Au terminus de cette ligne, le môle de Salina Cruz avance de 246 mètres dans la mer. La profondeur de l'eau à son extrémité sera de neuf mètres ; il pourra donc être accosté par les plus grands navires dont le chargement et le déchargement sera fait facilement. Cette ligne sera probablement ouverte au trafic dans le courant du mois d'octobre prochain.

L'esprit d'entreprise appliqué à la construction des chemins de fer au Mexique, reste le même, puisque, pendant le dernier trimestre, nous avons accordé quatorze concessions nouvelles sans subventions.

Les routes charretières, dont la conservation est à la charge du gouvernement fédéral, ont été réparées autant que nos ressources financières l'ont permis.

Les travaux de dessèchement de la Vallée ont été poursuivis sans interruption ; ceux du tunnel n'ont pas été arrêtés un seul jour depuis qu'ils sont dirigés par le Comité de Direction ; ils sont aujourd'hui très avancés.

La galerie préparatoire est complètement terminée : sa longueur totale est de 10,021 mètres ; il ne manque plus que 521 mètres de revêtement ; ils seront achevés sous peu de jours. Quant au grand canal, le cube de ses terrassements dépasse 9.084,000 mètres cubes.

Nous avons également continué les travaux de conservation des rivières et des canaux de la Vallée de Mexico ; le canal de San Juan a été agrandi et celui de Rio Chico rectifié. Nous étudions un projet de régularisation des eaux de la Vallée.

Le port de Santa Rosalia sera, conformément au contrat passé à cet effet, amélioré ; les travaux ont commencé. La jetée qui forme l'enceinte du port est construite sur une étendue de plus de 150 mètres, soit sur le cinquième de sa longueur totale.

Salina Cruz, le port terminus du chemin de fer de Tehuantepec, sera muni d'un phare. On inaugure aujourd'hui à Ceibaplaya

un fanal dont l'établissement était indispensable pour la navigation au cabotage.

On a construit à Ciudad Juarez, une digue pour protéger la ville contre les crues du Rio Bravo.

Les travaux du port de Vera Cruz ont été continués ; la jetée du nord-ouest et celle qui est parallèle à la plage sont très avancées.

Finances.

Le Pouvoir Exécutif poursuit avec le plus grand soin son œuvre d'économies et de réformes dans l'administration des Finances ; il a atteint le but que j'ai signalé pendant la dernière session du Parlement : faire face à toutes les dépenses stipulées au budget sans créer de nouvelles contributions, et loin d'affaiblir les nombreux et importants services du Ministère des Finances, il les a au contraire affirmés au moyen d'une réorganisation longuement méditée.

Tout ce qui touche au crédit de la République a été, comme cela est naturel, l'objet de la plus vive sollicitude du Ministère des Finances, car, comme vous le savez, la situation générale des Finances dépend de la solution donnée aux questions soumises à ce ministère.

Dans cet ordre d'idées, nous avons cru convenable de ne pas retarder plus longtemps le réglement définitif de cette partie de la Dette publique qui n'est pas comprise dans les lois de 1883 et 1885 et des crédits postérieurs qui, sous le nom de dette flottante, grèvent depuis plusieurs années le Trésor et constituent, par leur remboursement à courtes échéances, un obstacle perpétuel à l'équilibre des budgets.

La loi sanctionnée ces jours derniers par le pouvoir Exécutif facilitera la liquidation définitive de notre dette ; l'augmentation continue de cette dette, motivée par les charges que nous ont léguées les générations passées, disparaîtra ainsi et nous pourrons établir sur des bases sûres la gestion financière du pays. Cette loi n'est pas et ne devait pas être un moyen de se procurer de

nouvelles ressources son but, purement administratif, est, comme je l'ai déjà dit, de conclure le réglement de notre dette, de lancer sur le marché, au profit de tous, des valeurs aujourd'hui sans mouvement, d'alléger enfin, autant que possible, les services d'intérêt et d'amortissement de certains titres qui sont actuellement une lourde charge pour le Trésor.

J'exprime ici l'espoir que ces efforts et tous ceux déjà faits par le gouvernement pour améliorer les services de l'administration des Finances contribueront à créer une situation qui nous permettra d'attendre des jours meilleurs. Un symptôme de ces derniers est la légère réaction qui s'est produite en faveur du métal blanc ; il y a là pour nous une probabilité que dans un temps plus ou moins prochain le facteur principal de nos difficultés économiques perdra une partie de son importance.

Le Pouvoir Exécutif désirant diminuer l'influence de ce facteur a fait tous ses efforts pour arriver à ce but. Au commencement de cette année il a pris l'initiative d'une conférence internationale, qui devait avoir lieu à Mexico, et à laquelle auraient pris part les délégués des nations américaines et asiatiques directement intéressées dans la question de l'argent, malheureusement la réalisation de ce projet est retardée par la guerre survenue entre deux nations dont le concours est indispensable.

Guerre et Marine.

Le décret du 23 février dernier a réorganisé le corps d'artillerie dont le matériel a été amélioré. Ce décret spécifie également certaines réformes rendues nécessaires par les progrès de cette arme et crée un comité supérieur d'artillerie dont les travaux techniques seront mis à profit par le gouvernement.

L'affût des canons de montagne (système Bange) a été modifié, cette modification sera appliquée à toute l'artillerie légère. Une batterie a été déjà dotée du nouvel affût et nous continuerons avec celles que comprend un bataillon d'artillerie.

Le nouveau Code de Justice Militaire, qui contient quelques

réformes réclamées par l'expérience, a été promulgué le 1er juillet 1894.

Par décret en date du 15 août dernier, le siège de la préfecture maritime du Pacifique a été transféré à Acapulco ; c'est pour cette raison que la corvette « Zaragoza » a été envoyée du Golfe de Mexique dans le Pacifique.

Messieurs les Députés, Messieurs les Sénateurs. Le rapport que vous venez d'entendre ne contient rien de saillant. Il est logique, en effet, que la nation qui jouit de la paix et de l'ordre développe ses ressources naturelles et secoue les entraves qui s'opposent à son progrès. Je ne vous apprendrais rien non plus en vous disant que le principal, peut-être le seul obstacle que rencontre le gouvernement pour activer le progrès du pays est la dépréciation de notre monnaie à l'étranger. Malheureusement la sphère d'action du Mexique pour remédier à ce mal est très limitée.

Cependant nous ne devons pas perdre courage et le Pouvoir Exécutif est résolu à chercher avec prudence et persistance, comme il l'a fait jusqu'à présent, la solution de nos difficultés économiques ; il sera en cela toujours guidé et appuyé par les représentants éclairés de la nation.

TABLE DES MATIÈRES.

Deuxième partie : L'INVASION DE FERNAND CORTEZ. — HÉROÏQUE RÉSISTANCE DE CUAUHTEMOC. — CONQUÊTE DU MEXIQUE.

Troisième partie : LE MEXIQUE SOUS LA DOMINATION DE L'ESPAGNE.

Quatrième partie : LA RÉVOLUTION MEXICAINE ET LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE ET DE LA RÉPUBLIQUE ; ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE DE 1810 JUSQU'A NOS JOURS.

Cinquième partie : La Constitution Mexicaine. — Renseignements économiques sur les ressources et les progrès de ce grand pays.



LILLE, IMPRIMERIE L. DANEL.